

UNE ÉTRANGE SEMAINE

Un roman de Pierre Dumoncel



ÉDITIONS



VERBATIM

UNE ÉTRANGE SEMAINE

Du même auteur :

CLEMENCE, Éditions Verbatim 2018

FREDAINES volume 2, Éditions Verbatim 2017

RUBATO, Éditions Verbatim 2016

COUP DE BLUES, Éditions Verbatim 2015

L'EMPERESSE, Éditions Verbatim 2015

FREDAINES volume 1, Éditions Verbatim 2014

APOSTASIE, Éditions Verbatim 2013

SENS DESSUS-DESSOUS, Mots'Arts Éditions
2012

TRANCHE DE VIE, Artim Éditions 2011

LA MARCHÉ DU SIÈCLE, Artim Éditions 2011

TRANCHE DE VIE (1ère édition), AParis 2010

Pierre Dumoncel

UNE ÉTRANGE SEMAINE



Photo couverture : Pierre Dumoncel

Tous droits de traduction, reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays

©Éditions Verbatim, 2019
<http://editionsverbatim.fr>

Ce matin là, il fait beau.

La tempête de la veille a fait place au calme impressionnant d'une journée d'exception dont le ciel constellé d'étoiles fait oublier la tristesse de novembre.

Fabio va bientôt prendre ses six ans ! Tout un programme pour des parents qui semblent découvrir qu'un enfant révèle sa personnalité au gré du temps...

Comme chaque matin, Gaby quitte la maison à huit heures pour aller travailler. Éva emmène Fabio à Cherbourg pour le déposer à l'école avant de rejoindre son lieu de travail, non loin de là.

La veille, il a fait froid, et lorsque l'enfant fut couché, tous deux passèrent un long moment devant la cheminée à regarder

fixement les flammes de cet âtre hypnotisant. Gaby possède cette faculté innée à transposer son cadre de vie au cœur de ses rêves dont il explore les subtils arcanes avec la même sensation qu'un artiste étourdi par son inattendue performance. Son imaginaire ravive les délicieux instants où ses pas le guident dans l'ineffable décor de son environnement naturel qui, à ses dires, le transcende inéluctablement.

Éva garde un souvenir prégnant de cet instant car, avant de s'abandonner à sa rêverie, Gaby - auquel les ans ne font plus guère de cadeau et qui commence à ressentir des douleurs arthrosiques au niveau du cou - revenait d'une consultation chez son médecin traitant. Tout en disposant méthodiquement le bois dans la cheminée, il avait eu un mal fou à garder son sérieux pour lui relater aussi fidèlement que possible cette conversation dont la teneur n'évoque pas forcément le cadre d'un cabinet médical.

- C'est là, docteur, lui dis-je, en me tâtant fermement le cou.

- Hum, hum, sembla-t-il alors s'intéresser... La douleur est permanente ou seulement ponctuelle ?

- Le pire, voyez-vous, c'est en voiture. Notamment lorsque je veux faire une marche

arrière ou simplement redémarrer à un carrefour, tellement je dois me tordre le cou...

Il n'hésita pas un instant, et me dit alors tout-à-fait sérieusement :

- Vous savez, de nos jours, il existe de très bons rétroviseurs qui vous permettent de voir parfaitement à l'arrière de votre véhicule grâce à leur effet de loupe !

J'esquissai un sourire de surprise. Puis, le connaissant, me décidai à le pousser dans ses derniers retranchements.

- Parfait, parfait... Et pour le carrefour, je fais comment ?

Il sembla réfléchir un instant, puis me dit avec empressement :

- Ohhhh, PASSEZ !!!!

L'humour est le terrain de jeu privilégié de Gaby qui, mise à part cette insidieuse arthrose, se porte comme un charme et rit toujours de bon cœur des fantasmagories et redondants diagnostics de cet irrespectueux médecin, qu'il affectionne au même titre que ses amis proches ironisant sur tout dans la seule limite du cadre exigeant de l'autodérision.

Alors pourquoi, au terme de cette belle
journée de novembre, ne rentre-t-il pas chez
lui ?

L'OMBRE DE GABY

Jamais, ça n'était arrivé !

Gaby et Éva vivent ensemble depuis plus de onze ans maintenant et, même si Éva ne se fait guère d'illusions sur la fidélité de son conjoint, elle sait en revanche que ça ne lui ressemble pas. Gaby est un être fidèle... dans ses habitudes et ses prérogatives. Il a le respect de la parole donnée, et élève même la ponctualité au rang des nobles distinctions.

Éva est atterrée.

S'accrochant désespérément à l'explication d'un dérapage incontrôlé durant son angoissante nuit sans sommeil, au petit matin elle prend peur. Son premier réflexe est d'appeler Tom, l'ami intime, celui qui ne saurait lui mentir, celui qui ne peut-être en dehors d'un éventuel coup fourré.

La longue sonnerie qui s'éternise dans l'aube cotonneuse lui redonne un peu d'espoir - l'absence de Tom justifiant pour elle l'intégrité de Gaby, même si celle-ci n'est que physique... Mais alors qu'elle s'apprête à raccrocher, une voix pâteuse lui ôte tout à coup ses derniers espoirs : C'est celle de Tom, dont l'incompréhension évidente lui condamne l'interprétation la moins dramatique !

Une immense bouffée de chaleur l'envahit et son sang afflue massivement au visage. Elle repose hâtivement le combiné et fait un effort surhumain pour contenir son émotion.

Tom ne lui a rien appris de nouveau, mais elle sait déjà que sa vie va changer...

Le Cotentin effeuille souvent ses plus belles journées au mois de septembre. Trois ans plus tôt, en 2015, un événement les avait sanctifiées : les quarante ans de Gaby !

Pour l'occasion, il avait souhaité réunir ses amis chez lui, dans sa Normandie adoptive, mais n'avait toutefois pas envisagé qu'une telle fête pût avoir lieu sans la touche provençale magnifiée par la présence de ses indéfectibles frangins que sont Pat' et Marco (même si, en ce qui concerne Pat', il s'agit plus d'un père de substitution que d'un frère...) Alors quand Gaby apprit que Pat' ne viendrait pas, il le prit mal !

Il faut dire qu'il venait de vivre quelques mois assez délicats et que sa légendaire faculté à encaisser en avait pris un sacré coup. L'année avait mal débuté avec l'attentat de

Charlie Hebdo, faisant suite à l'invraisemblable émergence d'une identité sanguinaire nommée Daesh¹... Elle s'était malheureusement poursuivie en mars avec l'inimaginable suicide d'un pilote de ligne allemand avec son avion et ses cent-cinquante passagers, provoquant le premier coup de gueule hystérique de celui dont la sensibilité semblait alors portée à son acmé : « Plein le cul de la connerie, avait-il vociféré. On nage en plein irrationnel ! On égorge au nom de Dieu, on refuse l'asile à des malheureux qui fuient nos propres bombes, la planète vit à crédit, certains gagnent en un mois ce que d'autres ne toucheront jamais de toute leur vie, et voilà que maintenant on ne peut plus prendre l'avion sans ignorer que notre vie tient plus à l'humeur vagabonde d'un pilote qu'aux impondérables risques techniques d'un moyen de transport sophistiqué ! En politique, un ministre d'État chargé de la fraude fiscale planque son fric dans des paradis fiscaux, et au foot une foule parisienne haineuse insulte un joueur de l'équipe de France parce qu'en championnat il joue pour Marseille, l'ennemi juré du PSG !... »

Par ailleurs - il ne l'avouera jamais - mais ses ridicules soupçons concernant la chimérique infidélité d'Éva avaient pris une dimension plus

1 Voir « Coup de blues », éditions Verbatim

déstabilisante qu'il ne le laissa paraître. Sa vie privée, et plus particulièrement sa vie amoureuse, équilibrée depuis maintenant une bonne décennie, ne l'avait pas préparé à générer de pareils états d'âme - d'autant moins qu'il ne s'était jamais posé la question lorsqu'il s'était agi de son propre comportement...

Et que dire de son travail ? Gagne-pain pour lequel il ressentait une lassitude rongant inéluctablement sa motivation... Le temps avait fait son œuvre ; mais aussi les redondantes prises de position extravagantes de sa hiérarchie en proie aux incontrôlables exigences du monde politique auquel elle doit son essence.

Bref, un brin d'insouciance l'avait quitté... Doux euphémisme de son état d'esprit !

Cinq jours avant la divine célébration, Gaby avait reçu un coup de téléphone décisif.

- Allo, Gaby, je viens !...

C'était Pat'. Tout heureux d'annoncer à Gaby qu'il avait changé son fusil d'épaule.

Pat' qui est en retraite vit depuis peu avec Tania, de trente ans sa cadette, dont le travail dans le transport maritime lui avait offert une belle opportunité en Grèce. Partis tous deux en pays hellénique au mois de mars 2015, il avait dû décliner, la mort dans l'âme, le festif avènement du néo quadragénaire.

- La Grèce, c'est fini, mon pote. On rentre définitivement demain soir.

Sous le choc, Gaby n'en croyait pas ses oreilles, il exultait de joie.

- La Grèce, on le savait, n'offre pas toutes les garanties nécessaires. On a fait nos

comptes, et il s'avère que Tania prend plus de risques à prolonger qu'à rentrer. Dont acte !...

Confronté au silence inattendu de son interlocuteur, Pat' avait levé le ton.

- Allô, tu m'entends ?

- Tu parles, si je t'entends ! Si j'ai bien compris, vous serez donc là pour mes quarante ans ?

- Hé !, si tu nous y invites..., avait-il répondu sur le ton gouailleur de l'hôte incontournable.

- Il est vrai que la question peut se poser étant donné ton inadmissible réponse à ma première demande ! Du statut d'invité, tu pourrais bien passer à celui d'évité...

Pat' s'était marré.

Il connaissait bien Gaby et ses incessantes provocations, cet humour corrosif qui lui vient de son père, décédé prématurément dans un stupide accident de voiture. Drame dont Pat' avait été le malheureux acteur involontaire, et qui lui avait fait tout naturellement prendre la place, sans vergogne ni fausse culpabilité, de cet irremplaçable ami dont il put cesser dignement de pleurer la disparition. C'était donc en parfait connaisseur de la structure psychologique de ce fils adoptif qu'il avait déchiffré avec amusement et émotion le ton emprunt de

sanglots avec lequel il venait de se faire haranguer...

- Faut dire qu'on était très ennemis..., avait-il surenchéri sous forme de litote.

- Qu'est-ce que tu racontes, on n'a jamais été que deux !

Pat' avait laissé passer un blanc ; non par dépit, mais parce qu'il n'avait pas compris la blague. Quand il eut enfin saisi qu'il fallait comprendre *treize et demi*, il jalouosa un peu cette vivacité d'esprit qu'il avait conscience de perdre au fil du temps.

- Tu sais, je me fais vieux, mon pauvre Gaby, les années n'arrangent rien.

- Et pourtant, tu cours encore les filles, avait-il souligné, n'hésitant pas à mettre en exergue la différence d'âge avec sa nouvelle compagne.

- Oui, mais je ne sais plus pourquoi, avait-il ri de son plagiat à la Woody Allen.

- J'espère que Tania le sait, elle ! Et surtout, j'espère que ça ne vous empêche pas d'être heureux...

- Dans la vie, pour qu'un couple soit heureux, deux choses suffisent : avoir du travail et être en forme. Ma compagne a du boulot, et moi j'ai la santé !

Le cadre perturbateur des quarante années transforme parfois la psychologie de certains êtres dont la prise de conscience les projette soudain dans l'âge adulte. En ce qui concerne Gaby, seule la fête comptait et préservait son esprit enfantin des turbulences contemporaines.

Le vendredi 11 septembre (pourtant jour anniversaire de sombre mémoire), il avait vu débarquer en fin de journée ses amis provençaux Pat' et Marco flanqués de leurs compagnes : la jeune Tania, en ce qui concerne l'ex célibataire endurci, et Véronique, la néo-ex-femme de son ami d'enfance. A quatre, ils avaient choisi de venir en voiture, Pat' et Marco reconnaissant sans trop d'hésitations le chemin qu'ils avaient emprunté trois ans plus tôt.

Gaby était très excité à l'idée de savoir à quoi pouvait ressembler celle qui accompagnait désormais les journées d'un septuagénaire ignare des basiques contraintes conjugales... Quant à Véronique, qu'il connaissait bien, il se disait qu'elle avait dû changer...

C'est Pat' qui était au volant de la voiture de Tania lorsqu'ils pénétrèrent dans la cour. Marco fut le premier à s'extraire du véhicule pour brandir avec gouaille une superbe poule faisane visiblement effrayée.

- Tiens, fanfaronnait-il en lançant le volatile, on a tout prévu... Et sans tirer un coup!, avait-il ajouté avec toute la finesse requise à la neutralité de sa formule...

Les portes avaient claqué et les embrassades s'étaient succédées. Pat' avait fait les présentations, et Tania avait semblé intimidée:

- Je te présente Tania, dont tu as déjà beaucoup entendu parler. Provençale pure souche, avait-il précisé, en haussant le ton comme pour stigmatiser l'insupportable apostasie de Gaby envers sa terre natale.

Gaby avait marqué un léger temps d'arrêt, se demandant pour la première fois s'il pouvait ou non sortir la plaisanterie qui le taraudait... Puis, il s'était lancé, évidemment.

- Tu n'es pas d'Antibes, quand même ?...

La pauvre Tania, ne sachant que répondre, avait sollicité Pat' du regard qui souriait déjà de l'espièglerie.

- Mais non, elle n'est pas *antibaise*, avait-il martelé avec conviction, mais on ne va quand même pas te dévoiler tous nos secrets d'alcôve !

Tania avait ri de bon cœur ; elle savait à quoi s'attendre en venant en terre normande. Véronique, qui avait retrouvé sa silhouette d'antan, semblait tout à fait à son aise et parut complètement intégrée à ces gauloiseries qu'elle n'avait jamais reniées...

Le soleil au ras des prairies inondait avec douceur l'entrée de la maison où pénétrèrent les acteurs de ce joyeux rendez-vous. Pressant amicalement l'épaule de Marco pour le laisser passer, Gaby s'était enquis de savoir comment il s'était retrouvé avec une poule faisane dans les bras.

- Là, au bout de ton chemin, avait-il dit en montrant du doigt ; six ou sept nous barraient la route... Elles ont intérêt à se planquer si elles ne veulent pas tomber sous les plombs de ces excités de la gâchette.

- T'as raison. Dans quelques jours la pêche va fermer pour laisser place à la chasse.

- Pourquoi, c'est lié ?

- Un peu, mon n'veu ! Pas de chasse sans pêche ! Faut bien sortir sa gaule avant de pouvoir tirer un coup...

La différence entre trente ans et quarante ans n'est pas que de dix années !

Pour ses trente bougies, Gaby avait réuni pléthore de ses amis au cœur du Luberon où il résidait à l'époque. Il ne partageait pas encore sa vie avec Éva (qu'il achevait lentement de mépriser...), et il s'étonnait de voir s'éloigner ses vingt ans qu'il ne voulait pas quitter.²

Pour ses quarante printemps, la maison n'était pas moins garnie, mais les profils avaient quelque peu changé. Du bataillon provençal, ne subsistaient que Pat', Marco et Véronique. Les autres n'étaient pas absents par indisponibilité, mais parce qu'ils n'étaient pas invités... Les amitiés changent avec le temps et la maturité autorise une analyse réaliste, parfois bien loin

2 Voir « Tranche de vie », Artim Editions

des éphémères paralogismes ou des superficielles cordialités.

Les autochtones, Tom et Marie, étaient bien sûr les têtes de liste des hôtes pour lesquels la gaudriole n'excluait pas l'actualité politique, bien au contraire ; elle en était même l'apodictique décrypteur, Gaby ayant pour habitude de se décharger du poids de l'incongruité humaine à travers le prisme dérisoire du petit bout de la lorgnette...

A cette époque, le président Hollande était la proie facile des caricaturistes et autres railleurs qui pouvaient s'en donner à cœur joie.

- Ce président qui se veut normal et qui le devient chaque jour un peu plus (surtout en scooter ou en short sur la plage) en faisant exactement comme les autres ; c'est à dire en reniant allégrement ses belles promesses électorales, ironisait Gaby en débouchant le champagne sur la terrasse inondée d'un soleil encore estival. Hollande, *chef des tas*, tout au plus ! Il n'a rien d'un chef, et l'État n'existe plus. Je lève donc mon verre à la *raie publique*, seule garante des *cons passions*.

Pas sûr que tout le monde ait compris, mais ouvrant la page politique des festivités,

Tom, Gaby, Pat' et Marco croisèrent le fer au rayon de la surenchère.

Pat' surtout ! Car il savait qu'il risquait d'être à tout moment l'objet d'un autre incontournable sujet tout indiqué au chapitre de la dérision : celui de son nouveau statut - fragilisé par sa longue résistance au couple, son âge canonique, et surtout la différence affichée avec sa jeune compagne. Mais il s'en tira très bien, le bougre, sachant manier l'humour pour retomber sur ses pieds et mettre une distance avec le pathos inhérent à une soi-disant faiblesse des sentiments...

- Moi, je suis pour une totale liberté dans le couple, répondit-il à Marie qui prétendait que sa vie avait forcément changé. L'homme peut faire tout ce qu'il veut, et la femme doit pouvoir faire également tout... ce qu'il veut !

Les mecs rigolèrent, les femmes huèrent.

- Prenons l'exemple du petit-déjeuner, l'apostropha Blandine. C'est quasiment le seul truc que les hommes assument parfois - et encore le week-end, s'entend - précisa-t-elle en étouffant un rire moqueur.

Il ne lui laissa pas le temps de finir sa phrase.

- Moi, c'est tous les jours que je lui apporte le café au lit... Elle n'a plus qu'à le moudre !

Superbe Pat' qui, à la Churchill, venait de relancer en deux coups de cuiller à pot l'éternelle guerre entre les sexes que chaque partie (sans jeu de mots) entretient avec une étonnante rouerie. La cordiale et ludique scission entre les hommes et les femmes prenait son envol et alimenta le reste de la soirée dans un gai tumulte.

Restant la cible privilégiée des lazzis, Pat' lui donna même ses lettres de noblesse en déclarant à propos de l'argent - sujet tabou, mais incontournable légende attachée à la prodigalité féminine :

- Je pense donc je suis ; elle dépense donc elle est !

Éva reste prostrée dans la pénombre de la chambre. Une larme roule doucement le long de sa joue gauche et son esprit, d'un calme inquiétant, ne parvient plus à concevoir la situation. Dans le jardin, une tâche brillante sur l'horizon annonce le lever du jour, mais qu'importe la lumière quand on n'a que du noir à broyer...

Elle n'a pas ce caractère fort lui permettant de résister aux agressions de la vie. Il y a quelques mois, elle a littéralement craqué lorsque Fabio - ne répondant pas à ses appels répétés et qui s'était caché - l'avait plongée dans une terreur indescriptible en la laissant sans nouvelles quelques minutes durant. Aujourd'hui, elle tente de prendre sur elle, et s'interroge sur la hiérarchie des urgences que

va nécessiter son vraisemblable chemin de croix.

Le bon sens la pousse sans attendre à composer le 17 en évitant de se demander à quelle genre de réponse elle souhaite être confrontée : ou Gaby est connu des services de police, et la situation est grave..., ou ils n'ont jamais entendu parler de lui, et le mystère s'épaissit !

Le simple fait de mettre des mots sur son inquiétude la bouleverse et elle a bien du mal à finir sa phrase que le préposé du standard, rompu à ce genre de situation, anticipe avec précaution.

- Non, Madame, ce nom ne nous dit rien et, seuls, une jeune fille et un homme âgé ont été victimes d'un accident cette nuit.

« Gérer le quotidien », soliloque-t-elle, en refermant distraitement son téléphone portable ! Puis, elle jette un œil furtif sur les diodes rouges de son réveil-matin : il est 6 h 47. « Je dispose de trois quarts d'heure pour prendre la bonne décision ».

Elle fait allusion à Fabio dont la confiance, elle le sait, n'acceptera pas d'être trompée. Le gamin, en effet, développe une perspicacité assez inhabituelle pour son âge : six ans seulement, et déjà un certain vécu au

service de sa sagacité ! Il fait partie de ces bébés qui un jour ont été abandonnés. Il avait alors deux mois lorsque Gaby et Éva sont allés le chercher au Brésil afin de l'adopter³ et, très tôt, ils se sont posés la vraie question dont dépend l'avenir de ces écorchés : quand faudra-t-il lui révéler son passé ? Toute psychologie le concernant se résumait à cette incontournable difficulté qu'ils choisirent d'affronter dans le temps à partir de cet instant. A ses premiers biberons, il entendait déjà son histoire, sur laquelle il peut aujourd'hui poser les mots que sa conscience analysera...

Mais il est déjà trop tard : la poignée de l'huis s'agite bruyamment, la porte s'entrouvre délicatement et Fabio, sans le savoir, vient ajouter de l'embarras à l'angoisse de ces derniers instants...

3 Voir Apostasie, Éditions Verbatim

Bien en prit à Gaby de profiter de son introduction dans l'univers des quadragénaires pour libérer sans retenue son esprit festif, car la fête fut de courte durée. Ses mauvais démons le rattrapant rapidement par le biais d'une actualité qui lui collait déjà beaucoup trop à la peau.

Le 13 novembre 2015, survenait l'horreur à Paris avec une série de nouveaux attentats dont Le Bataclan devint le symbole d'une nouvelle terreur : désormais tout le monde était visé..., personne ne pouvait plus prétendre échapper à l'objectif de ces sanglants actes gratuits !

Gaby s'était alors demandé, à s'en torturer l'esprit, comment s'investir dans une lutte radicale contre cet insensé nihilisme.

Contenant difficilement sa colère, il avait posé les bases d'une analyse qu'il enrageait de ne pas rencontrer dans la sphère des pouvoirs politique et médiatique. Il fulminait de constater le manque de courage de nos gouvernants qui se cachaient derrière le politiquement correct pour éviter de nommer les véritables responsables. Il éructait en entendant leurs mots de compassion qu'eux-mêmes savaient vains et surtout éphémères ; il vomissait tous ceux qui ne s'attaquaient qu'aux conséquences d'un fléau calibré sur une cible idéalement offerte aux exactions d'une infernale conspiration. Un terroriste est certes un déséquilibré, mais autant de malades d'un coup révélait forcément pour lui les carences de signes totalement ignorés. Par ailleurs, la motivation inébranlable dans une telle cause (menant quand même à une mort quasi assurée, voire souhaitée...), ne pouvait que masquer l'échec profond de notre civilisation. D'une apparence religieuse trompeuse, il fallait impérativement décoder les causes d'un phénomène qui puise ses racines dans une motivation politique - voire maffieuse, si l'on en juge par le pillage des sites historiques uniquement destiné à faire de l'argent (« Toujours les tyrans ont voulu parer

leurs actes de violence d'un idéal quelconque, religieux ou autre »⁴).

Pour bien comprendre le cheminement de la pensée politique de Gaby, il faut admettre de quitter le domaine des dogmes et des idéologies, abandonner les sujets tabous et les idées préconçues qui masquent lamentablement les sources de nos aveugles dysfonctionnements. Il faut savoir qu'il a souffert amèrement du manque de compréhension à ses réflexions issues d'une implacable logique. Il dit avoir tout entendu dans la bouche de ces nouveaux intolérants qui ne se cachent même plus pour afficher et soutenir le parti de la haine. Quant aux autres, s'ils ne disent rien, qu'en pensent-ils réellement ? Anarchiste, islamogauchiste, terroriste, sont les terribles mots semblant désormais définir l'indépendance d'esprit et la défense des droits de l'homme !... (Ce furent en tout cas ceux utilisés pour stigmatiser son mode de pensée). Déplorant de constater le dangereux manichéisme sans nuances qui s'instaure peu à peu dans notre société, il s'afflige de voir où en est arrivée notre démocratie gangrenée par la pensée unique et le politiquement correct.

4 Stefan Zweig citant Castellion à propos de Calvin.

Il disait récemment : « Lequel de nos responsables a réellement cherché à répondre honnêtement et sans calculs politiques à cette dérangeante question : pourquoi et comment autant de jeunes dans le monde entier, y compris dans la riche et libertaire Europe, cherchent-ils à adhérer à de telles horreurs ? » Réponse : Aucun, affirmait-il ; « tous n'ont proposé que des ersatz de solutions pour soulager le symptôme sans jamais s'attaquer à la racine du mal, comme le mauvais docteur s'inspire du fallacieux modèle de la médecine qui soigne au détriment de celle qui guérit ! État d'urgence, renfort de la sécurité, bombardement de Daesh, tentative de déradicalisation, punition des ignobles auteurs..., ont fait florès dans les discours sacrés de nos éminents caciques !...

Le Premier ministre allant même jusqu'à dire que chercher à comprendre était le début de l'excuse !... »

Aujourd'hui, personne n'a compris, mais tout le monde souffre d'une situation dramatique inédite, quasi impossible à déjouer.

« Et qui va perdurer ! », martelait Gaby, affligé.

Notre société, ne voulant pas se remettre en cause, ignore une génération pour laquelle les valeurs et les repères ont radicalement changé. Qu'il s'agisse de critères économiques, sociaux, religieux ou moraux.

Les enfants d'une génération - qui s'est coulée dans le moule pour se fondre dans la masse en oubliant ses racines, ses croyances et ses pratiques - apparaissent plus aujourd'hui comme une diaspora que comme des migrants. Quant aux pratiques invraisemblables qui guident parfois leurs actes - sans en excuser

aucune jusque dans sa plus infime réalisation - Gaby s'étonnait de l'incompréhension qu'elles pouvaient susciter... Lui qui en souffrait pourtant au-delà du supportable ! « Mais comprendre n'est pas accepter, encore moins excuser », répétait-il à l'envi pour mieux stigmatiser les inacceptables propos de l'inconscient Monsieur Vals s'imaginant éradiquer le fléau en exterminant les territoires et les responsables de l'État islamique. C'est évidemment plus complexe, surtout quand on se regarde dans un miroir aux alouettes occultant totalement le reflet de nos propres turpitudes... C'est l'histoire d'un monde globalisé dont le modèle unique de libéralisme économique ne laisse aucune place aux plus démunis, et surtout pas à ces exilés d'une génération qui s'estime sacrifiée ; c'est l'histoire d'un dieu matérialiste qui a cru pouvoir se passer des insondables attraits de la spiritualité ; c'est l'histoire et c'est l'échec de cet insidieux et ravageur pouvoir qu'est l'argent !

Le monstrueux Daesh a eu l'intelligence d'identifier ce terreau sur lequel il fit le pari de recruter ses forces vives. Et sans minimiser la responsabilité réelle des jeunes fragilisés décidant malheureusement de franchir le pas, demandons nous honnêtement quel peut être

l'état d'esprit d'un individu qui, délaissé par sa famille (pratiquement tous ces jeunes sont abandonnés ou négligés par au moins un de leurs parents), ne trouve pas de travail (même avec la peau blanche, c'est loin d'être évident à l'ère du robot et des actionnaires anthropophages), mais constate que l'argent coule à flots (il suffit d'allumer sa télévision pour constater l'indécence provocatrice de l'argent) dans un monde ravagé par l'injustice (l'ONU n'a toujours pas réglé le problème des Palestiniens injustement occupés) où l'on tire à bouts portants sur un peuple innocent ayant pour seul tort d'avoir subi l'arrogance d'un dictateur sanguinaire défiant les intérêts de l'Occident ! Qui n'a pas rêvé à vingt ans de sauver le monde et de vivre sur d'autres critères que ceux en vigueur ? A une époque où personne ne fait rien pour la planète en danger et où une grande partie de l'univers ne mange pas à sa faim pendant que quelques familles entassent des sommes faramineuses qu'elles ne pourront jamais utiliser, et qu'un immense gaspillage est organisé pour soutenir les principes mêmes de notre société de consommation faite de choix économiques prévalant sur une humanité s'effaçant devant l'artifice de l'innovation au détriment du véritable progrès ! Même si les jeunes

en difficultés ne tombent heureusement pas tous dans le terrorisme, il existe sans conteste un formidable terreau de déstabilisation pour un éphèbe en quête d'humanité, justement ! (même si cela peut paraître assez paradoxal). Le problème à notre angoissante époque est qu'il n'existe plus de choix : le monde entier a adopté la même matrice, donnant les clefs à quelques riches magnats qui ont désormais le pouvoir d'imposer leur loi et d'en faire une morale ! De nos jours, tous les discours politiques sont vides de sens et complètement à court d'idées. L'époque se veut réaliste, nos hommes politiques et nos médias ont décrédibilisé l'idée d'utopie qui a pourtant permis dans le passé d'aboutir à la démocratie et à la république. « L'utopie est simplement ce qui n'a pas encore été essayé »⁵ doit être remis au goût du jour, car sans utopie point de salut, surtout dans une période comme celle-là où tout échoue. L'intelligence de Daesh est d'avoir compris ça, alors que nos sociétés refusent encore de l'admettre... Au chapitre des « raisons » détectées pour rejoindre le djihad, une autre, plus surprenante, apparaît en filigrane : le vertige d'une liberté non assumée ! Alors qu'autrefois un jeune ne se posait pas de

5 Théodore Monod

question - sa voie était toute tracée dans une société formatée - cette génération, pour laquelle tout a été mis à disposition, n'arrive pas à convenir de sa liberté et a peur de faire des choix qu'elle préfère se voir dicter !

« Alors, reprendre Mossoul ou Raqqa c'est bien, mais ce n'est pas l'essentiel... , avait constaté Gaby, préoccupé par le phénomène de radicalisation galopant. Cet essentiel qui va perdurer tant que nous n'envisagerons pas de changer notre modèle de société. En un mot comme en cent : PARTAGER ! »

Le gamin s'approche de sa mère et, voyant le lit vide, demande innocemment où est passé son papa. Sans réfléchir, Éva lui assure qu'il est déjà parti travailler mais le regrette aussitôt, mesurant l'impasse dans laquelle elle vient de s'enfermer si Gaby ne rentre pas ce soir.

Dans les vapeurs de son café noir, elle dévisage ce petit être sensible à qui elle vient de mentir pour la toute première fois. Ne m'en veux pas, mon cœur, semble-telle l'implorer, mais je ne supporterai pas de te voir malheureux ! Lui qui sait pourtant déjà que son père n'est pas cet homme - curieusement absent en ce matin brumeux - pour lequel il voue un amour sans bornes et ressent déjà comme l'amorce d'un insidieux déchirement. Quels peu-

vent être les rouages qui manipulent les capacités cognitives d'un enfant de six ans ? Les parents ne le savent pas, mais le découvrent parfois au fil du temps et de ses vicissitudes, quel qu'en soit le degré d'étonnement.

- Il est rentré à quelle heure papa ?, s'inquiète-t-il soudain, tandis que sa mère s'apprête à rater son habituel créneau entre les balises censées protéger l'accès de l'école et pourvoir à la sécurité des enfants.

Éva ne peut s'empêcher de rougir. Par chance, c'est juste après avoir tourné la tête pour effectuer sa marche arrière, évitant ainsi d'exposer son malaise au regard acéré de l'enfant.

- Tard, mon chéri, se contente-t-elle de lui rétorquer, en l'invitant à descendre de voiture instamment.

Ensuite, elle hésite à se rendre sur son lieu de travail, comme si la décence lui dictait de ne pas privilégier sa vie professionnelle en oubliant qu'elle reste le moyen le plus sûr de lutter contre la solitude et d'obtenir le soutien dont elle a impérativement besoin. Le comprenant rapidement, elle revient sur ses pas (son bureau n'est qu'à quelques mètres de l'école de Fabio) et affranchit même ses collègues sans perdre de temps.

Là, un certain Yvan, adjoint au directeur des ressources humaines, avec qui elle n'a jamais eu d'atomes crochus, lui assure avoir vu Gaby la veille...

Gaby vacillait sur les bases irrationnelles d'un phénomène dont l'ampleur et l'écho médiatique prenaient des proportions inquiétantes (Ou du moins dont les bases étaient présentées comme telles...)

Quelques jours après son sévère coup de blues, lié aux attentats du 13 novembre, s'ouvrait un évènement qui lui tenait particulièrement à cœur : la conférence de Paris sur le climat. Se pouvait-il, sans se faire aucune illusion sur les résultats médiatiques qu'afficheraient ultérieurement les politiques, qu'un vrai débat sur le sujet n'acquît et interpellât ne serait-ce qu'un de ces États dont la légitime industrialisation constitue une réelle catastrophe pour l'environnement, se demandait-il..., peut-être un peu naïvement.

Mais où placer la barrière de l'incrédulité dans un monde qui ignore les priorités ? Gaby ironisait, à juste titre, sur la place et le rôle dévolus à une action - l'écologie - qui devrait, selon lui, être le liminaire incontournable à toute mesure gouvernementale. Il ne peut y avoir de ministère idoine face à une immanence universelle. L'écologie est un tout et en tout ; un Président ou un Premier ministre qui n'en est pas conscient fait montre d'une dangereuse incompétence.

La COP21 relevait donc d'un fantôme caduque, fruit délétère d'une incongruité majeure au sein d'une civilisation dévoyée. Mais lui qui était devenu un militant presque... ordonné, espérait que Hollande pourrait, pour une fois, se gausser d'une initiative partagée... Que peut-être, enfin, certaines évidences éclateraient au grand jour, poussant le courage politique à reprendre en mains un minimum de fondamentaux constitutifs de notre monde en danger. Il se rappelait ce jour récent où, pour plaisanter, il avait promis à son fils de commencer par sa chambre quand il construirait leur future maison. Le gamin avait ri de bon cœur, rétorquant sur le ton moqueur qu'utilisent les enfants lorsqu'un adulte nie bêtement les évidences : « Noooooon, c'est pas possible de construire ma

chambre si y 'a pas d'escalier ! » Hé oui... Les enfants le comprennent, eux. Seuls, les responsables politiques ne s'aperçoivent pas que TOUS leurs choix seront caduques si l'environnement n'est pas préservé ! A quoi bon retrouver le plein emploi ou préserver le pouvoir d'achat si l'oxygène vient à manquer, si les eaux engloutissent nos villes et nos campagnes, si la terre nourricière ne peut plus subvenir aux besoins de ses locataires, en un mot comme en cent, si la civilisation disparaît ?

Le caractère apodictique du phénomène énervait Gaby qui ne pouvait comprendre comment des individus censés pouvaient défendre un système prônant une croissance infinie dans un monde fini (on consomme en sept mois ce que la planète produit en un an !) où la nature s'adapterait à l'homme et non l'inverse. Ces hommes qui allaient peut-être admettre l'urgence de la situation dans un grand show médiatique et se mettre d'accord pour voter des mesures, mais qui continueront d'obéir aux lobbys tout puissants. « Ils me font penser, racontait-il avec malice, à cette rombière pleine de fric qui appelle la police pour s'excuser d'avoir injustement accusé son jardinier arabe de lui avoir volé sa rivière de diamants qu'elle vient

de retrouver. Réponse de la police : Trop tard,
Madame, il a avoué !... »

L'amour de Gaby pour l'écologie remonte à loin, lui qui vécut longtemps au cœur d'un autre écrin naturel, celui du Luberon. Pas celui de *Gordes* et de ces villages travestis par des hordes sauvages de touristes boboisés, mais celui des *Saignon*, *Viens*, *Oppedette*, et autre *Vachères* où il prit conscience de l'environnement au sens large de son acception . Et puis la passion s'est révélée en découvrant le Cotentin... La mer y fut pour beaucoup, bien sûr, pour qui venait d'un univers n'ayant jamais respiré les exhalaisons d'une drogue dure - l'iode - ce parfum enivrant d'un mode de vie inégalable. La mer et ses grandes plages de sable fin, ses galets, ses falaises, ses ports, ses massifs dunaires, ses rochers, ses criques, ses baies, ses marais... Trois façades maritimes et deux-

cent-vingts kilomètres de côtes constituèrent le savoureux piège d'une destination dont on ne revient pas ! C'est à dire qui étonne et exclut tout retour en arrière...

Mais n'y voir qu'un argument maritime ne serait pas à la hauteur de l'envoûtante séduction, car Gaby réside en plein bocage et sut s'adapter au mode de vie des gens du pays auxquels il ressemble étrangement. Bien malin celui qui pourrait décrire par le menu les raisons d'un tel attachement dépassant l'entendement et reniant les racines sans heurts ; sans doute une sorte d'hommage à Montaigne dont la définition de l'amitié rejoint parfaitement ses aspirations.

Au cœur de sa campagne verdoyante, il marche des heures durant sur des chemins qui lui semblent toujours différents. Fragrances et douceurs mélodiques transcendent son observation visuelle qu'une faune variée et presque familière conduit à la béatitude. Sa connaissance pragmatique des animaux, acquise au fur et à mesure de ses sorties, le laisse pantois et avide d'en savoir toujours plus sur un univers méconnu et trop souvent négligé. Sans être végan ni antispéciste, ni même végétalien ou végétarien, il hurle souvent sa douleur muette au détour de ces sentiers bafoués et de ces

êtres vivants n'ayant pas toujours quitté le statut de meubles que la loi leur a trop longtemps attribué. En attendant ce droit des animaux (au moins dans l'esprit), dont l'absence déshonore celui qui tarde à l'envisager, il partage à l'excès ce mode de vie bucolique avec la seule chose que l'homme ne maîtrisera jamais : cette prophylactique nature qu'aucun superlatif ne saurait définir à sa juste valeur. Une motivation nouvelle est aussi venue récemment renforcer sa vision des choses : la présence de son fils Fabio, cette graine d'écolo en gestation, qu'il emmène partout et dont la stupéfaction permanente est bien la preuve vivante que la modernité n'inscrira pas fatalement son avenir dans le déploiement aveugle de ses ennuyeuses métropoles. « Le plus dur, c'est de maîtriser la joie intangible, et malheureusement bruyante, de ce petit bonhomme grisé par le spectacle incroyable de cet univers naturel, rapportait-il à Éva, jalouse ou inquiète (peut-être les deux) des pérégrinations féeriques de son fils. Mais ça ne fait rien, il a vu un chevreuil ou un écureuil, un pic-épeiche ou un lièvre, un renard ou un marcassin », pensait son père, fier et heureux de constater son bonheur partagé.

« C'est par amour des animaux que nous n'avons ni chat, ni chien, ni poule, ni lapin », se

justifiait-il chaque fois que quelqu'un s'étonnait de cet apparent paradoxe, car il pense que tout animal est fait pour vivre en liberté. « Quant à ceux, spécifiques, qui se complaisent sur nos moelleux canapés, c'est nous autres qu'ils privent de liberté », rajoutait-il, conscient qu'un animal de compagnie ne s'affranchit jamais d'un abandon quelconque, même si celui-ci n'est que provisoire. Alors, il se contente d'observer ceux qui peuplent la nature et égayent les massifs de son jardin ; parfois même de leur parler. Le soir, dès que l'automne revient, c'est la chouette hulotte qui de son hululement poignant lui fait ouvrir la fenêtre pour mieux profiter de la vie sociale de ce majestueux chat-huant. Tous les matins au lever, à l'appel du petit-déjeuner, les mésanges - qu'elles soient bleues, charbonnières, ou à queue longue -, les rouges-gorges familiers, les pinsons et les moineaux se précipitent au premier sifflet. Suivant les saisons, des bouvreuils ou des chardonnerets peuvent les accompagner. Et des bergeronnettes ou des geais peuvent aussi parfois s'inviter... L'habitude développant une sorte de dialogue où chacun reconnaît implicitement les intentions de l'autre, les oiseaux parviennent à anticiper délicieusement les faits et gestes de Gaby qui se régale de les retrou-

ver à des endroits où il ne les attend pas et dans des postures qui poussent inévitablement à l'anthropomorphisme... C'est le cas lorsqu'il est en retard et qu'ils l'attendent sur le rebord de la fenêtre de la cuisine, où il déjeune, alors qu'il sont nourris sur la grande terrasse du jardin à l'autre bout de la maison donnant sur la façade opposée. Quel bonheur également de s'imaginer partager la complicité d'un roitelet huppé en représentation théâtrale devant la baie vitrée ! Et que dire de ce facétieux rouge-gorge devenu au fil du temps son inséparable compagnon ? Trahissant chaque fois sa présence par le bruit sourd de ses ailes en mouvement, il le subjugué, étonné et ravi de se surprendre à l'interpeller. Posé sur le rebord de la brouette quand il désherbe, ou sur le haut de la fourche quand il s'apprête à retourner la terre, l'oiseau familier accompagne ses faits et gestes. Matin, midi, soir, en terrasse ou au potager, il est toujours là ! L'air innocent, mais l'œil malin, il s'autorise même depuis peu la visite de la cuisine et du salon qu'il parcourt désormais en hôte averti !...

Ce sont ces bonheurs indicibles - qu'il partage avec son fils fasciné - qui composent l'autre facette de la vie de Gaby ; au jardin ou dans le pré d'à côté, en compagnie des vaches

qui dansent quand elles arrivent de la stabulation et qui, reconnaissantes, viennent spontanément le lécher de leur langue râpeuse et bienveillante...

Éva sent monter en elle un sentiment à la fois d'espoir et de frustration. Espoir, car Yvan est le premier à lui fournir des éléments qui peuvent se révéler cruciaux, et frustration parce qu'elle se sent déclassée, un peu comme le cocu qui se sait le dernier informé.

- Toi, tu connais mon mari ?, ne peut-elle s'empêcher de le couper, sous le coup de l'émotion grandissante d'une matinée décidément ravageuse.

- Oui... Depuis hier, où je l'ai croisé aux urgences de l'hôpital Pasteur !

Éva est sous le choc. Elle s'en veut, car elle a négligé d'appeler directement les centres de soins.

- Et..., comment va-t-il ?, ajoute-t-elle dans un soupir exalté, premier signe de détente assumée.

- Ah !, très bien, répond-il, un peu gêné. C'est pas pour lui qu'il consultait...

Éva écarquille les yeux à s'en faire péter la pupille.

- Ben, pour qui, alors ? Et puis comment tu sais que c'est lui ?

Yvan sentant le malaise monter tente de dédramatiser la situation en proposant à Éva d'aller prendre un café.

- Mais, j'en n'ai rien à foutre de ton café, lui rétorque-t-elle, très énervée. Moi, je veux savoir comment tu connais mon mari et apprendre la vérité sur ce putain de scénario à dormir debout !

Yvan est un jeune homme de vingt-huit ans, grand et blond. Son visage, légèrement allongé, révèle une carrure longiligne que le sport a encore bien du mal à renforcer. Sa gentillesse est calquée sur sa politesse, deux caractéristiques qui ne lui font jamais perdre son sang froid.

- Hier soir j'ai accompagné mon père, qui venait de faire une chute, à l'hôpital Pasteur. Dans la file d'attente des urgences, encore encombrée, un monsieur m'interpelle soudain et

me demande si je peux lui rendre service quelques minutes en prenant soin d'une femme qui l'accompagnait et qui semblait dans les pommes. Il m'affirme n'en avoir pas pour longtemps et me dit s'appeler Guède pour le cas où l'infirmier l'appellerait...

Éva qui le regarde fixement se décompose au fur et à mesure de son court récit. Yvan s'en aperçoit et cherche aussitôt à la rassurer.

- Mais j'ai peut-être fait l'erreur d'amalgamer trop rapidement ton histoire avec celle de ce monsieur qui, après tout, n'est peut-être pas ton mari...

Un grand silence s'ensuit au cours duquel Yvan se demande si ce qu'il vient de lui dire n'est pas pire que sa sincère version des faits...

Éva comprend qu'il lui faut à tout prix dédramatiser une situation qui n'est quand même pas catastrophique. Elle vient d'apprendre que son conjoint est en vie, même si l'incongru descriptif n'annonce pas forcément le meilleur des scénarios... Elle se remémore les paroles de Gaby qui si souvent lui affirme que la réalité n'a aucune chance face à la force imaginative de nos croyances. C'est très dur, pense-t-elle, de ne pas se laisser dévorer par les instincts cannibales qui se nourrissent de nos interprétations négatives. « C'est dans la tête, tout ça, lui répète-t-il à tout bout de champ : les gens se rendent malheureux ou malades pour n'importe quoi ; et ce qui est con, c'est qu'ils ne savent pas que pour le même prix ils peuvent soulever des montagnes ! »

Il aime alors incarner sa folle affirmation en expliquant avec une feinte provocation qu'il a lui-même construit sa propre maison sans jamais posséder l'âme d'un bricoleur - cet incompréhensible laborieux du dimanche - uniquement par la motivation ; celle-ci déverrouillant inéluctablement les freins colossaux nuisant à toute réalisation : « Qu'on m'explique par quel tour de passe-passe un individu incapable de fixer un cadre au mur sans se taper sur les doigts parvient soudain à se substituer à de multiples corps de métier ! » Les exemples qui démontrent clairement la supériorité de l'esprit - véritable donneur d'ordre à toute bonne santé physiologique - ne manquent pas et s'amuse parfois à constater l'étonnante subjectivité des choses matérielles. Gaby s'étonne par exemple de découvrir avec quelle facilité il franchit son niveau de satiété chaque fois qu'il est amené à bénéficier des quelques bouchées supplémentaires délaissées par Éva. Fabuleuse supériorité du cerveau qui, ayant défini au préalable les quantités à ingurgiter, sanctionne inévitablement toute forme de dépassement ! Mais une de ses illustrations favorites est le phénomène des membres fantômes. Ces bras ou ces jambes qui, amputés, font encore mal aux malheureuses victimes estropiées. La seule

façon de soulager leurs souffrances étant de leur permettre de se gratter le membre fantôme au moyen d'un miroir dupant la perspicacité du cerveau !

« Tout dans la tête, j'vous dit »..., poursuivait-il alors, horrifié par l'inéluctable orientation des soins de demain. « Quand j'entends que la médecine va se robotiser pour soigner des maladies courantes, je me dis qu'une fois de plus on n'a rien compris, sachant qu'un profane à l'écoute guérira toujours plus qu'un émérite diplômé se bornant à interpréter de soi-disants symptômes corporels ».

Il a peut-être raison, se dit Éva, ne pouvant retenir une larme sur son visage ravagé par ces heures d'insoutenables chimères.

La vie dans le Cotentin permet à Éva et Gaby d'élever Fabio à la « mode locale ». Pour un petit bonhomme de deux mois à l'époque de son intégration, une telle immersion devait permettre d'en faire un vrai Normand : droit et debout !, comme auraient dit les Romains il y a un peu plus de deux mille ans... ; le mode de vie adopté à Cherbourg n'abandonnant aucune simplicité aux exigences farfelues d'une existence sophistiquée. Le but était de lui forger un état d'esprit suffisamment armé pour aborder l'adolescence...

Et Gaby veille au grain.

Il savait que les trois premières années de la vie d'un gamin sont décisives. Il savait qu'elles sont le cheval de Troie de la personnalité future de celui à qui on cédera tout au

nom de l'incongru concept de l'enfant-roi, ou de celui à qui on saura faire accepter des valeurs de partage et d'altérité en faisant preuve d'une autorité essentielle à son développement. Maintenant, le plus dur, il le sait, sera d'endiguer la monstrueuse machine du paraître, cette délicate posture confrontée aux infernales pressions externes ; pouvoir résister aux phénomènes de mode sans en faire subir les conséquences à son enfant reste son obscur défi. Fabio est encore trop jeune pour réclamer des *Nike* à son père qui devra décider s'il peut risquer de le mettre au ban de ses cruels camarades...

Pour l'heure, même isolés en pleine campagne, le défi reste d'actualité - la publicité et le marketing dévorant tout dans notre société de consommation qui piétine notre raison dévastée. Tancrède, un copain de Gaby, venait, malgré lui, d'en faire la brillante démonstration en expliquant les raisons du choix de sa future automobile et mettant en évidence l'emprise de cet insensé tropisme sur nos comportements. « Je me fous de tous ces gadgets n'apportant rien de plus qu'une hausse sensible du prix d'achat, avait-il pourtant bien débuté son argumentaire. En revanche, je veux un radar de recul » ! Après tout, pourquoi pas, avait songé Gaby, ne partageant toutefois pas

son avis jusqu'à ce qu'il comprenne que son raisonnement n'était en fait que le prétexte à réaliser son fantasme - comme beaucoup de gens totalement impactés par la publicité et poussés à se faire plaisir avec des choses inutiles. Et c'est là où le marketing est très fort, fournissant sans cesse l'élément idoine à nos surmoi ballottés. Eh oui ! Un radar de recul pour quoi faire ? « Pour éviter d'écraser un gamin en marche arrière, ce qui a failli m'arriver une fois un dimanche matin sur l'annexe du parking d'un centre commercial », avait ergoté Tancredi sur un ton se voulant convaincant...

Comme quoi le marketing a même compris que l'argument sécurité peut permettre de balayer toutes nos embarrassantes culpabilités...

Éva déambule dans l'hôpital Pasteur à la recherche d'un élément pouvant la mettre sur la piste de Gaby. Le réceptionniste lui affirme, à juste titre, n'avoir enregistré aucune personne de ce nom là, et elle se dirige maintenant vers le service des urgences où elle est au moins certaine que son nom a été prononcé. Pourtant l'infirmière en poste est catégorique : « Guède, connais pas » ! Éva insiste en expliquant la version des faits relatée par Yvan et parvient, en donnant le nom de son collaborateur, à déclencher une recherche de la préposée aux entrées. Quelques minutes plus tard, un homme de grande taille, au teint mat et aux cheveux noirs et épais, se présente à elle comme étant le médecin de garde de la veille au soir. Il lui confirme avoir appelé un certain

monsieur Guède - qu'il n'a jamais vu - vers vingt-et-une heures et avoir hospitalisé une jeune femme qui devait l'accompagner. « Non, madame, je ne peux pas vous donner le nom de cette femme, ni la raison de son hospitalisation », conclut-il ainsi sa brève intervention.

Un coup pour rien ! Mais un coup douloureux, car le mystère reste entier et l'angoisse persistante. Elle décide alors d'appeler le Parc des marais et obtient Tom, furieux de n'avoir pu la joindre depuis leur coup de fil matinal.

- Qu'est-ce que tu fous ? ça fait deux heures que j'essaye de t'appeler ! Hier, j'étais en RTT et je ne savais pas si Gaby était venu travailler. Maintenant je sais qu'il a passé la journée ici et qu'il est reparti vers 18 h30. Rien d'anormal apparemment...

Éva le coupe :

- Pourrais-tu demander à Jocelyn ce qu'il en pense ? Je sais qu'ils devaient déjeuner ensemble.

- C'est fait. Très en forme, m'a-t-il dit, pince-sans-rire (tu connais le personnage), car ils ont trouvé le moyen de s'engueuler à propos de Kouchner (faut l'faire !) dont Jocelyn avait pris la défense en le définissant comme un tiers-mondiste. Ce à quoi ton malicieux conjoint

aurait répondu : « un tiers-mondiste, mais deux tiers mondain » !

Tom en rigole encore ; pour lui rien n'est jamais dramatique, surtout quand la situation est préoccupante...

La psychologie individuelle a ceci de remarquable qu'elle est à géométrie variable suivant le contexte de l'instant. C'est-à-dire qu'elle est capable de sublimer ou dramatiser un même lieu ou une même histoire sans en modifier l'architecture. Aujourd'hui, Éva ne supporte pas ce grand hall sonore et mal-odorant accueillant d'incurables malades là où quelques semaines auparavant elle s'était réjouie de venir fêter son amie Blandine, épanouie au milieu de toutes ces néo-mamans au bonheur évocateur. Après tout, une église accueille aussi bien des mariages que des enterrements. Il existe très peu de lieux où l'on peut choisir de rire ou de pleurer en y pénétrant sans risquer d'en trahir l'évènement. Car c'est l'évènement, dans sa forme et ses circonstan-

ces, qui crée l'émotion, ce puissant activateur de nos destinées. Après, si l'évènement est trop fort, on relativise... C'est à dire que l'on tente de ramener l'évènement à sa juste mesure. Et c'est justement ce que ne sait pas Éva : où est la juste mesure de ce qu'elle vit actuellement...

Pour relativiser l'importance de l'homme, dont l'espace et le temps ridiculisent l'incommensurable ego, Gaby fait une ellipse explicative de l'univers : il ramène son histoire, vieille de quatre milliards et demi d'années, à une seule journée de vingt-quatre heures. A zéro heure, apparaît la formation de la terre ; à cinq heures, apparaît la vie bactérielle. De vingt-deux heures trente à vingt-trois heures quarante, règnent les dinosaures, avant qu'enfin n'apparaisse l'homme..., deux minutes avant minuit !

Moi, j'ai beau me dire que Gaby n'a disparu que depuis vingt-quatre heures, je ne vois pas en quoi toutes les années de bonheur antérieures pourraient m'en consoler, se dit un peu sommairement une Éva dépitée, illustrant parfaitement l'apophtegme que Gaby lui sert si souvent : « Le pessimisme est de nature, l'optimisme est de combat »

En quittant l'hôpital, elle ne sait pas ce qu'il faut faire. Attendre lui paraît au-dessus de ses forces tant l'emprise de l'évènement est grande. Elle a la sagesse de comprendre que l'activité lui évitera de penser... « Je déjeune et je retourne travailler », soliloque-t-elle énergiquement. Néanmoins, traversant la rue du Val-de-Saire, elle ne peut s'empêcher d'élaborer un début de scénario destiné, ce soir, à tranquilliser son fils. Elle fait partie de ces mamans qui pensent qu'un enfant, ayant besoin d'être rassuré, ne doit pas accéder à certaines vérités... Le hasard faisant bien les choses, elle croise à cet instant quelqu'un dont l'empathie va lui procurer un regain d'énergie. C'est un copain de Gaby, qu'elle n'a vu que deux ou trois fois, mais dont le surnom reste gravé dans sa mémoire. Il s'agit de *Charlie-hebdo*, un curieux gaillard à l'allure balourde et au franc parler. Rencontré pour la première fois en 2015, elle s'était demandée si cet étonnant sobriquet avait un quelconque rapport avec l'affreux attentat du mois de janvier ? « Oui et non », avait répondu, Gaby, en souriant. Charles est un personnage assez énigmatique. Il se vantait toujours de faire l'amour à sa femme quotidiennement jusqu'au jour où celle-ci avoua (ou affabula) au cours d'un repas entre copains

qu'il avait du mal à la satisfaire une fois par semaine. C'était quelques jours après l'attentat... Par dérision et en mémoire des caricaturistes, il est devenu *Charlie-hebdo*... »

Charlie-hebdo a une passion : le théâtre. Ça se lit dans son comportement l'émancipant de certains réflexes inhibiteurs innés. Et le résultat se manifeste à travers un mode d'expression original et attachant.

Éva, qui sous l'emprise déstabilisante de sa déconvenue allait de toute évidence prolonger son calvaire avec un homme qu'elle n'a même pas reconnu d'emblée, se retrouve prise soudain dans un tourbillon d'anecdotes qui l'éloigne positivement de ses préoccupations. C'est ainsi qu'il lui raconte spontanément, comme s'ils s'étaient quittés la veille, sa dernière et pathétique répétition : « Hé bien, dis donc, si Molière voit comment tu interprètes *Alceste*, il doit se retourner dans sa tombe !, me dit avec une certaine provocation mon metteur en scène.

M'est alors aussitôt revenu à l'esprit cette merveilleuse réplique de François Périer que je ne me suis pas privé d'utiliser : comme tu l'as joué avant moi, ça le remettra à sa place ! Et toc ! », conclut-il gaiement en accompagnant sa répartie d'un geste brusque du bras.

Ce qui fait rire Éva pour qui ces cinq minutes de détente sont un relâchement inattendu dans l'austère programmation qu'elle s'est imposée depuis son lever. Cinq minutes qu'elle voudrait bien voir se prolonger jusqu'à ce soir... Après, on verra, pense-t-elle, revigorée provisoirement.

Elle quitte donc *Charlie-hebdo* sans l'avoir accablé de son propre malheur et s'achète un sandwich pour éviter de se retrouver seule au restaurant. Elle déjeune en quelques minutes et rejoint son lieu de travail où elle s'étourdit avec les chiffres de ses rapports comptables. Puis vient l'heure d'aller chercher son fils à l'école sans avoir trop ressassé son chemin de croix.

La soirée s'annonce plus difficile au fur et à mesure que s'égrènent les heures accentuant lourdement l'absence de celui dont elle espérait secrètement l'inévitable retour. Fabio, à qui elle ne peut cacher plus longtemps la vérité, doit se contenter de douteuses expli-

cations avec lesquelles elle prend le risque énorme d'être désavouée si Gaby ne réapparâit pas dans les jours qui suivent...

Sur les coups de vingt-et-une heures, le heurtoir fait vibrer la porte.

Tom et Marie ont bien compris que leur amie nécessite un accompagnement conséquent pour relativiser un ressenti nécessairement alarmiste. Tom a eu la journée pour y réfléchir. Gaby est son meilleur ami ; il le connaît parfaitement et il sait aussi comment réagit Éva dont il n'est pas sans ignorer la personnalité. Il a bien conscience qu'il va devoir se calmer, Marie le lui a dit : « ton humour peut heurter ! »... Sans doute faisait-elle allusion à leur sortie au restaurant chinois samedi dernier où il eut l'audace de reprocher au chef venu les saluer de n'avoir que du riz blanc à proposer, et « même pas du riz noir ou du thé russe ! » Le chef, qui a de l'humour et l'esprit vif, en a rigolé et s'est

même brillamment vengé. Quand Tom a terminé sa phrase : « Par contre vous servez des nouilles ! », il lui a répliqué, imperturbable : « Mais nous servons tout le monde, Monsieur ! » Tom a adoré, et n'a pu s'empêcher de téléphoner à Gaby dès son retour (il était quand même plus d'une heure du matin) pour lui faire partager son hilarité... « Gaby, c'est Gaby, et Éva, c'est Éva ! », lui a dit ferment Marie qui tenait à le dissuader de tout amalgame dans un domaine aussi délicat que l'humour, et dans un moment aussi sensible.

Éva qui vient de coucher Fabio ne cache pas sa satisfaction de découvrir ses amis, lui permettant d'occuper sa soirée autrement qu'en noircissant un tableau déjà bien ténébreux. Tom, perturbé par la mise en garde de Marie, ne sait trop quoi dire et propose d'allumer le feu dans la cheminée. Éva acquiesce, mais s'assombrit. Il ne peut imaginer un seul instant qu'il ravive un vif souvenir en redonnant vie à ces quelques bûches à demi carbonisées... Le spectre envoûtant de Gaby ne va pas les quitter de la soirée, mais comment eut-il pu en être autrement ?

Marie a longuement réfléchi aux paroles qu'elle estime être les moins stigmatisantes en pareille circonstance : « il s'agit de rassurer en

n'essayant surtout pas de vouloir préserver l'intégrité des comportements, avait-elle martelé à Tom. Un tel avatar fait nécessairement des dégâts. Minimisons-les ».

Éva reste muette, semblant attendre que son amie lui délivre le contenu d'un message qu'elle redoute ou espère.

- Aucun homme n'est à l'abri d'une escapade improvisée, lance-t-elle enfin, appliquant sa stratégie à la lettre, et ôtant ainsi à Éva toute autre forme d'interprétation.

Celle-ci semble tétanisée en même temps que délivrée. Quelques secondes lui sont nécessaires pour réagir :

- Ce qui confirme bien ce que j'ai appris aujourd'hui...

Et, devant un auditoire médusé, elle raconte les péripéties de sa journée, affranchissant ainsi Marie du choix délibéré de son interprétation - même si cette dernière est loin d'être convaincue par les faits... Tom qui ne dit toujours rien y croit beaucoup plus, se remémorant les habituelles « fanfaronneries » de son pote pour qui « Les hommes sont comme des poissons, c'est la queue qui leur fait changer de direction... »

Marie s'applique à développer un formidable plaidoyer en faveur de ces « accidentés »

de la fidélité qui ne doivent nullement remettre en cause l'équilibre d'un amour confirmé. Et Tom, en fin de soirée, n'en pouvant plus de cette rigidité discursive, s'abandonne à son humour compulsif tout aussi approprié, selon lui, qu'un discours convenu aux insipides clichés.

- J'espère, dit-il à Éva, tout en regardant Marie de biais, que tu ne t'es pas inspirée de la femme du prince de Conti dont l'infidélité exaspérait son mari...

Le regard assassin de Marie ne l'empêche nullement de continuer :

- Tandis qu'il lui recommande de ne pas le tromper pendant son absence, celle-ci lui répond, pleine d'aplomb : « Monsieur, vous pouvez partir tranquille, je n'ai envie de vous tromper que lorsque je vous vois ! »

Sur la route du retour, Tom et Marie se rejoignent sur un point : Éva ne va pas bien. Elle est beaucoup trop affectée par la disparition soudaine de Gaby. Mais, avec du recul, pourrait-elle raisonnablement trouver des raisons d'espérer ? Pas vraiment, constatent-ils de concert.

Marie ne croit pas particulièrement à l'infidélité d'un soir (même si elle n'a pas hésité à en plaider la cause), d'abord parce que Gaby serait déjà revenu, et ensuite parce que cette histoire d'hosto ne tient pas debout. Quant à Tom, il hésite entre le piège amoureux et le pétage de plomb, tout en précisant qu'une histoire de cul (ce sont ses mots) ne lui aurait pas échappé...

- Alors que reste-t-il ?, s'émeut Marie, inquiète des propos de son conjoint.

Tom décrit Gaby comme un être sensible. Trop, sans doute même, ayant accumulé ces derniers temps beaucoup de mauvaises nouvelles qui l'ont fait vaciller sur ses bases.

- Je sais, cela paraît incroyable de la part d'une personnalité aussi forte, mais chacun de nous a ses blessures secrètes et je peux te dire qu'il présentait là une indiscutable fragilité.

Marie, qui admet le propos, a quelques difficultés à le projeter sur l'individu qu'elle connaît.

- Toi qui le pratiques régulièrement, l'as-tu vu dans des postures embarrassantes dénotant un certain..., disons une certaine schizophrénie ?

- Tu pousses le bouchon un peu loin, mais j'ai effectivement assisté à des scènes où je l'ai vu se déliter jusqu'à perdre pied. Tu sais, ces instants où tu te fous de tout parce que tout espoir t'a quitté.

- Dernièrement ?

- Mis à part les attentats, qui nous ont tous marqué au fer rouge, la première fois c'était en 2016, après les jeux olympiques - Graal du sport à ses yeux et hautement

symbolique. Je pense que ce jour là il a pris conscience qu'il n'y avait plus de niche pour rêver et que le mot probité s'était définitivement désintégré.

- Pour quelle raison, au juste ?

- L'esprit des jeux ! Lui qui mettait en exergue l'exemplaire attitude du public - exception rencontrée uniquement dans les stades d'athlétisme - il n'a pas compris pourquoi le sauteur à la perche français Renaud Lavillénie, recordman du monde, s'était fait siffler (ainsi que l'équipe de France de handball, pourtant meilleure équipe mondiale depuis des décennies). Il était horrifié de savoir qu'un nageur chinois avait pissé violet (dixit Lacour) et que la délégation russe, convaincue de dopage d'État, avait pu quand même présenter quelques athlètes dont la sauteuse en triple saut qui s'était pourtant fait prendre peu de temps auparavant ! Quant à l'inadmissible intervention de la délégation anglaise pour éviter le déclassement d'un de ses coureurs favoris en keirin, elle annonçait, à son sens, la disparition de toute impartialité au profit d'intérêts autres que sportifs.

- Il est pas un peu naïf, le Gaby ? Ça ne date pas d'hier...

- Dans d'autres sports, effectivement. Pour les J.O., il prétend que ça a réellement commencé à se dévoyer avec la présence des professionnels, et que ça devient n'importe quoi. En foot, par exemple, personne n'y comprend plus rien : Neymar, qui en avait pris sept (il parle de buts) deux ans plus tôt au mondial (même s'il n'était pas présent sur le terrain ce jour là), permit au Brésil d'être médaille d'or contre ce même adversaire qu'était l'Allemagne ! Par ailleurs, comment expliquer que les pires performances des athlètes français aient été réalisées par les professionnels (pitoyables au tennis, nuls en vélo, mauvais en rugby, quant au golf les meilleurs ne s'étaient même pas déplacés...) ? Enfin, pourquoi de tels horaires pour des épreuves organisées si près de chez nous, en Angleterre, sinon parce que ce sont les Américains qui ont payé le plus cher les droits télé ! Pour résumer ces pratiques à mille lieues de l'esprit des Jeux, Gaby se demandait très sérieusement quelle leçon tirer des deux malaises du marcheur français Yohan Diniz ? Pour lui, les Jeux (et ses enjeux) poussent désormais les athlètes à mettre leur santé en danger. Ils ne font que suivre le système... Alors, que valent réellement les médailles des Anglais (devenus très

compétitifs) par rapport à celles des Français, sachant que leurs athlètes sont professionnels et gagnent dix fois plus que nos amateurs français parfois obligés de participer aux frais de transport de leurs propres meetings ?

Il est comme ça Gaby !

Capable de se désintégrer de l'intérieur tout en manipulant l'humour grinçant du flegmatique. Ce qu'il n'est pas. L'humour est une carapace destinée à lui faire prendre du recul sans pour autant parvenir à lui en éviter l'effet de souffle ravageur... Quelle qu'en soit la nature ou l'importance ! Mais n'est-ce pas bien souvent dans les détails que se révèle l'écœûreté des êtres et des choses ?

Quelques mois après les Jeux olympiques, l'élection de Trump l'avait atterré ; plus tard, en Italie, l'arrivée au pouvoir de Salvini lui avait fait froid dans le dos et, dans la foulée, l'élection de Bolsonaro au Brésil l'avait complètement anéanti. Entre temps, d'autres sujets, comme les Panama papers ou l'indécent Brexit,

lui avaient savonné la planche. Surtout un : les migrants ! Ces indigents déracinés sur qui la guerre ou la misère s'acharne durablement, et à qui l'on refuse l'hospitalité sous prétexte que ce sont des terroristes (alors qu'ils sont souvent là parce qu'ils les fuient !) et que l'Europe est confrontée à une vague d'immigration sans équivalent ! « Hallucinant ! », s'était-il indigné, profondément choqué d'un tel manque d'humanité et d'un mensonge aussi grossier. La France a connu de bien plus importants mouvements de population, notamment à la fin du XIXe siècle où les Belges déferlèrent sur Roubaix, plaçant le peuple français en minorité (!), puis il y eut les Italiens à Aigues-Mortes. Si bien qu'après la première guerre mondiale, la France était devenue le plus important pays d'immigration au monde ! Après la deuxième guerre mondiale, ce sont les Portugais qui sont arrivés en masse, devenant la première communauté étrangère dans notre pays. Enfin, la décolonisation amena en nombre les maghrébins sur notre sol. « Ah, effectivement, constatait-il ironiquement, à chaque fois on ne peut pas dire que les Français aient fait preuve d'une grande hospitalité... Maintenant, le vrai scandale ce n'est pas le nombre des migrants, mais qu'aucune véritable structure d'accueil n'ait été prévue depuis tout

ce temps ! Le vrai scandale, c'est, au contraire , pourquoi ne veulent-ils pas rester chez nous, désirant tous rallier l'Angleterre qui a l'immense toupet de critiquer l'Europe qu'elle va quitter alors qu'on lui garde sa frontière à Calais ! Le vrai scandale, c'est de constater qu'aucun pays de même culture musulmane (ce qui n'est quand même pas le cas de l'Europe) n'accepte de les recevoir, tels ces hypocrites royaumes arabes couverts de pognon et dévoilant ici leur idéologie barbare au détriment de l'humain. Quand je pense qu'un brave cultivateur ayant aidé un réfugié risque la prison pour délit de solidarité tandis que Salvini ose proclamer haut et fort à propos des migrants : finie la belle vie !!!, je vomis mon dîner et réfute totalement l'idée que l'homme se distingue de l'animal par la raison », s'était-il indigné, rejoignant ici pleinement l'analyse d'Apollinaire, émigré polonais, proclamant au début du siècle dernier : « Il y a maintenant, comme en tout pays d'ailleurs, tant d'étrangers en France qu'il n'est pas sans intérêt d'étudier la sensibilité de ceux d'entre eux qui, étant nés ailleurs, sont cependant venus ici assez jeunes pour être façonnés par la haute civilisation française. Ils introduisent dans leur pays d'adoption les impressions de leur enfance les plus libres de toutes et enri-

chissent le patrimoine spirituel de leur nouvelle nation comme le chocolat et le café, par exemple, ont étendu le domaine du goût » !

Et Gaby d'achever son plaidoyer par cette conclusion d'un bon sens renversant : « Enfin, pour en terminer avec cet indécent sujet avec lequel l'humanité a tout à perdre, j'ai envie de dire qu'on peut aussi le résoudre en commençant par le début : arrêter de taper sur la gueule des autres et les aider à rester chez eux !... Ça s'appelle la fraternité et le codéveloppement... »

En onze ans de vie commune, Éva n'a jamais passé une nuit seule à la maison. Pourtant, elle s'apprête à rejoindre son lit vide pour la deuxième fois, dans le même état (livide).

Sa journée a ressemblé à la précédente : beaucoup d'angoisse, peu d'espoir et une grande incompréhension. Cette femme aux côtés de Gaby à l'hôpital obsède ses pensées et la conduit tout naturellement à conclure à l'infidélité de son conjoint. Ce qu'elle ne peut accepter, c'est cet insupportable silence remettant en cause la qualité de leur relation amoureuse et le respect d'une éthique jusqu'ici inébranlée. Elle ne peut évidemment croire à cette boutade que Gaby utilisait si souvent pour illustrer les divergences entre les deux sexes : « La femme

veut changer l'homme, alors que l'homme veut changer de femme » !

Elle a hâte de quitter ce jour néfaste qu'elle espérait journée faste...

Après quelques heures d'un sommeil contraint par l'épuisement psychique, elle se retrouve à nouveau seule face à une réalité dont la violence perdure insidieusement. Réalité d'une brutalité exacerbée par la touchante mais cruelle innocence d'un Fabio en perpétuel questionnement.

Elle décide de se confier à Marco, le fidèle des fidèles, confident et véritable réceptacle de la vulnérabilité de son ami d'enfance.

- Je ne sais plus que faire, cela fait maintenant deux jours qu'il a disparu.

- Attends. Tu veux dire qu'il est parti travailler mercredi, comme chaque matin, et qu'il n'est pas rentré depuis ?

- C'est ça, oui. Une femme semble se cacher derrière tout ça...

- Ohhh, Éva ! Ne te laisse pas berner par les sirènes de l'aveuglement.

- Un de mes collègues de bureau l'a aperçu avec elle à l'hôpital.

Un ange passe.

- Et qu'est-ce qu'il foutait à l'hôpital ?

- J'en sais rien. Mais j'ai vérifié, c'est exact.

Marco réfléchit quelques instants, visiblement troublé par les propos d'Éva.

- C'est des conneries tout ça. T'as pas besoin d'aller à l'hôpital pour tromper ta femme...

- Non, mais pour y passer un test de grossesse ou consulter un gynéco, si !

- Arrrrrrête... Tu ne mets pas enceinte une fille que tu baises à la sauvette. Il faut une liaison suivie pour en arriver là, et dans ce cas pourquoi disparaître seulement maintenant ? Ça n'a pas de sens et, surtout, ça ne lui ressemble pas !

- Je suis d'accord avec toi. Mais les faits sont têtus, Marco..., parvient-elle à ajouter en sanglotant discrètement.

- Écoute, Éva, tu me connais depuis longtemps maintenant ; tu ne peux pas me taxer de complaisance. Je suis sûr qu'il ne t'a pas quittée pour une autre !

Un blanc s'instaure. Éva voudrait bien le croire, mais nécessite un témoignage plus convaincant.

- Tu es le dernier, à part moi, à avoir échangé avec lui. C'était juste avant ou après sa

visite chez le médecin, la veille de sa disparition...

Marco ricane.

- Ouais, c'est ça. Il revenait de chez son médecin qui lui avait dit : tout va bien, mais vous devriez boire plus... Déjà, ça l'avait beaucoup amusé, mais quand il lui a conseillé de boire deux litres d'eau par jour tu sais ce qu'il lui a répliqué ?

- Non, répond-elle timidement, un peu déçue de n'être pas dans la confidence.

- C'est pas sérieux, docteur, vous vous rendez compte ce que ça représente en pastis !

Éva, qui se détend enfin, lui confirme les relations cordiales et humoristiques qu'il entretient avec son praticien.

- Après, poursuit Marco, j'avoue que je l'ai trouvé un peu déprimé, même s'il n'est jamais facile de savoir où il en est exactement, son sens de l'humour et de la dérision gommant par trop son véritable état d'esprit. Il m'a beaucoup critiqué Macron à qui il reproche de démanteler le service public et de bafouer l'article 25 de la déclaration universelle des droits de l'homme (« toute personne a droit à un niveau de vie suffisant pour assurer sa santé, son bien-être et ceux de sa famille »). Ce à quoi je lui ai répondu qu'il ne faisait que

mettre en œuvre son programme qui n'est autre qu'un programme centriste. « Pire, m'avait-il coupé : TRÈS triste ! » Et d'enchaîner : « Aujourd'hui, l'homme est déclassé. Avant, il était exploité. Quand on est exploité, on a au moins l'espoir de penser que notre situation ne pourra que s'élever... Mais quand on n'est même pas exploitable, on se sent un détritrus ! L'homme est exclus d'une société qui se déshumanise au profit de robots que l'on humanise, et l'inégalité est en train d'en devenir la norme en acceptant qu'une trentaine de famille possède la moitié des richesses mondiales ! Qui aura bientôt les moyens de respirer l'air pur devenu de plus en plus rare ? Je sais que l'égalité n'existe pas. Ce mot inscrit dans la déclaration des droits de l'Homme est un principe, un idéal à approcher sans pouvoir l'atteindre. Moi, ce que je voudrais, c'est au moins des inégalités justes !... »

Éva renifle. Marco exulte.

- Joli plaidoyer, non ? Allez, ne te laisse pas aller, Éva. Oublie ces conneries d'infidélité. Gaby t'aime plus que tu ne le crois, mais il est sottement pudique. En revanche, la politique le bouffe, ça c'est sûr. C'est peut-être par là qu'il faudrait commencer à chercher...

Une journée pluvieuse et venteuse menace d'être la norme cafardeuse depuis qu'un semblant de clarté pénètre avec difficulté dans la chambre abandonnée. La vérité d'un jour n'étant pas celle du lendemain, Éva a choisi de ne pas aller travailler, désavouant là ses pieuses résolutions de la veille.

Marco vient de lui tenir un langage clair et abscons à la fois. Clair, car elle connaît suffisamment le personnage pour n'avoir pas à douter de la sincérité de ses propos, et abscons car elle n'en a vraiment saisi la portée qu'en lui demandant de préciser sa pensée :

- Que veux-tu dire quand tu laisses entendre que le mystère de la disparition de Gaby peut avoir pour origine la politique ?

- Tu sais, il vivait... - excuse-moi, je veux dire il vit - de plus en plus mal ce monde injuste et incohérent qui le fait souffrir anormalement. Je ne sais pas ce que tu en penses, mais moi je suis convaincu qu'il recherchait ces derniers temps une solution pratique à son désappointement et à son mal-être existentiel. « J'ai mal aux autres »⁶, m'avait-il magistralement avoué l'autre jour. Alors, certes, il n'appartient à aucun parti politique ni organisation syndicale, ni même cercle philosophique interlope - il est bien trop libre pour ça - mais, si j'étais toi, je m'intéresserais de plus près à cette association qu'il fréquente régulièrement et dont les objectifs me semblent très proches de ses aspirations...

En effet, Éva ne peut ignorer l'attachement que Gaby y porte indiscutablement, mais s'étonne de l'importance que Marco semble lui accorder tout en admettant la part croissante de ce contraignant cénacle dans ses activités. Sans aucun état d'âme, elle compose alors le numéro de téléphone du responsable de l'association qu'elle n'a pas eu trop de mal à dénicher sur l'agenda de Gaby resté ouvert sur son bureau au planning de la semaine quarante-huit.

6 Romain Gary

La voix grave et percutante de Jean-Jacques semble un peu perdue face à la présentation malhabile d'Éva, qui ne sait comment formuler sa requête à quelqu'un qu'elle ne connaît pas et qui rechigne à dévoiler spontanément le contenu de rassemblements concernant exclusivement des adhérents. Il faut qu'elle lui avoue sans ménagement la disparition de son conjoint pour qu'il considère enfin le problème sous un angle différent..., et le traite avec la diplomatie requise.

- Ne m'en veuillez pas, Madame, mais je subis trop souvent la malveillance de certains pour me livrer sans retenue. Gaby est un ami, et je me ferais un plaisir de passer un moment avec celle qui partage sa vie, néanmoins - et je pense que vous le comprendrez - ce n'est pas au téléphone que je peux me permettre d'étaler ainsi une partie de sa vie...

Éva comprend vite qu'elle n'en saura pas davantage. Mais, à sa grande surprise, Jean-Jacques lui propose de la rencontrer dans la journée même.

Rendez-vous est pris pour le début d'après-midi.

Éva décide de souffler un peu. Il est presque 10 heures, et il ne va rien se passer d'ici 14h30. Depuis deux jours qu'elle est sous pression, les sirènes du désenchantement ne lui ont guère laissé de répit et son équilibre psychique a été largement mis à l'épreuve d'une dépression partiellement écartée. La nuit dernière, elle a perdu pied. La fatigue et le doute lui ont conseillé les pires comportements qu'elle tente aujourd'hui de corriger. Après tout, Fabio n'aura perdu qu'une demi-journée si elle le dépose à l'école avant de rencontrer celui en lequel elle s'efforce de croire à un nouvel espoir...

A 14h23, elle se gare sur le parking de la Trinité et rejoint le siège social de l'association situé à deux minutes à pied. Jean-Jacques l'ac-

cueille chaleureusement et lui confie son admiration pour Gaby sur lequel il dit pouvoir compter.

- Gaby a tout compris. Il motive les autres en sachant leur dresser en quelques traits la situation envisagée. Son engagement et sa conviction sont l'élément moteur de sa réussite charismatique.

Jean-Jacques reprend son souffle avant de poursuivre sur un ton désabusé.

- C'est bien pour ça que nous avons connu ces dernières semaines un vrai drame shakespearien, si je puis dire, car, pour la première fois, il s'est désolidarisé des membres du groupe en ne soutenant pas franchement les Gilets jaunes !

- J'en suis moi-même étonnée, ne peut s'empêcher d'ajouter Éva.

- Hé oui, tout laissait penser à une attitude autre de sa part. En fait, il était déchiré ! : entre la défense des intérêts des travailleurs et l'écologie ; entre un inédit mouvement citoyen et sa dérive populiste dont la récupération politique lui paraissait inévitable ; entre la colère légitime de contribuables exaspérés et le respect du cadre républicain d'institutions obsolètes, entre l'arrogance d'un pouvoir déconnecté de la réalité et l'incohérence d'ego-

citoyens incapables de renoncer à leurs pulsions consuméristes. « Voir des gens défiler contre la hausse du prix de l'essence et repartir de la manif en 4/4 pour aller dépenser six-cents euros d'inepties dans des cadeaux de Noël, ça me fait chier ! », avait-il amèrement tranché lors d'un débat passionné.

- Là, c'est bien lui, s'amuse Éva qui parvient enfin à se détendre.

- Vous savez pour lui l'importance de l'écologie qu'il défend avec fougue et rigueur. Le départ d'Hulot du gouvernement avait sonné le glas de ses espoirs, confirmant le dédain de nos responsables politiques envers l'environnement ainsi que l'effrayante puissance des lobbys. N'ayant pas toujours dit du bien du ministre de la transition énergétique (à sa nomination, il disait que ce serait un job d'été, et il n'a pas du tout apprécié son patrimoine motorisé...), il le considérait néanmoins comme sincère, pragmatique, et seul acteur crédible de la cause environnementale. « S'il part, c'est que rien n'est possible et son successeur, quel qu'il soit, ne sera qu'un lamentable pantin », avait-il réagi au lendemain de sa démission. Jugement sévère, mais totalement justifié par le premier ministre qui, le jour de l'intronisation de son remplaçant et croyant rassurer,

avait déclamé : n'ayez crainte, on va garder le cap ! « Tout juste ce qu'il faudrait changer », avait déploré Gaby affligé, mais pas autrement surpris.

- Si je comprends bien, le coupe Éva, ce n'est donc pas chez vous que je vais trouver un argument susceptible d'expliquer la disparition de mon conjoint, déplore-t-elle, terriblement déçue.

- Je ne partage pas du tout votre point de vue. C'était il y a trois semaines... Depuis, Gaby a reconnu le côté plébéien, horizontal et indépendant du mouvement, constatant que la revendication de départ n'était que la goutte d'essence qui avait fait déborder le réservoir. L'extrême convivialité des ronds-points, transformés en place du village d'où émerge la parole des invisibles, génère une litanie de doléances allant tout à fait dans le bon sens. Il alla jusqu'à dire - lui, l'humaniste, le non violent pourtant choqué par les émeutes récentes - que cette jacquerie avait l'essence d'une vraie révolution, et qu'elle pouvait être la chance inespérée d'une ouverture sur une démocratie participative et l'amorce d'une société plus juste.

- Quelle conclusion en tirez-vous ?

- C'est cette semaine que devait se décider l'attitude à adopter pour une éventuelle marche sur Paris...

Éva, impatiente, l'interrompt immédiatement.

- Vous parlez du mouvement des Gilets jaunes ou de votre propre association ?

Jean-Jacques esquisse un sourire narquois.

- Madame, je ne peux parler qu'au nom des nôtres ; les Gilets jaunes n'ont pas d'ordre à recevoir, ce qui a fait leur grande force jusqu'à ce jour.

- Donc, si je comprends bien, vos adhérents vont peut-être aller à Paris ?

- Ils vont y aller ! C'est ce qu'ils ont décidé lundi dernier. Certains y sont même déjà !

Quand Éva quitte les locaux de l'association, il est 15h37 et un nouveau week-end de grogne se prépare. Nous sommes à la veille d'une débandade historique sur les Champs-Élysées où une violence inhabituelle va marquer durablement les esprits.

Éva est perturbée par ce qu'elle vient d'apprendre, et sa raison n'a pas encore choisi quel sentiment adopter ! Jean-Jacques vient de lui apprendre qu'une autre version de la disparition de Gaby peut-être sérieusement envisagée... Mais est-ce plus rassurant qu'une infidélité ? Mercredi correspond bien au jour où il n'est pas rentré, mais pourquoi aurait-il pris le train pour Paris (trois jours avant ce qui va se révéler être l'émeute la plus sanglante de ces dernières décennies) après s'être rendu à

l'hôpital avec une mystérieuse inconnue ? Car, quelle que soit la version retenue, rien ne pourra venir gommer cette obsédante réalité...

D'un geste maladroit, elle démarre sa voiture et ne peut retenir les quelques sanglots qui marquent son désarroi. « J'aurais mieux fait de rester couchée », soliloque-telle, abattue par son manque de discernement. Elle tente de se ressaisir avant d'aller chercher Fabio à l'école, mais quelques minutes plus tard, sur le boulevard de l'Est encombré et balayé par d'intermittentes bourrasques, elle ressasse inlassablement les « raisons » de son inimaginable déconvenue. Le cerveau humain ayant peur du vide, elle s'acharne à dépecer des phrases n'ayant de signification qu'au moyen de contextes ou d'attributs additionnels permettant d'y voir une plausible interprétation. Or, rien de tout cela dans son cas. Elle ne dispose que d'un factuel restreint, totalement livré à l'imaginaire débordant de ses préjugés menaçants. « On ne part pas un mercredi soir sans laisser de traces pour aller manifester sur les Champs Élysées trois jours plus tard ! », hurle-t-elle soudain, oubliant la présence de son fils et tandis qu'apparaît au loin la fumée noire de pneus trahissant la présence d'un barrage filtrant...

De retour chez elle, elle croit apercevoir la voiture de Gaby garée à son emplacement habituel...

Mais la cour est désespérément vide...

L'économie n'est pas une science. Elle est comme un dysfonctionnement cérébral déconnecté de la réalité au point d'en devenir nocif. Dans leurs cours d'introduction à l'économie, tous les professeurs commencent par exhiber un graphique très impressionnant de notre système avec ses matières premières, ses processus d'extraction, ses fabricants, ses grossistes, sa vente au détail, etc..., avec des flèches dans tous les sens. Et si on leur demande dans ce diagramme où ils placent la couche d'ozone, la nappe aquifère d'eau fossile, les terres arables ou la biodiversité, ils répondent que ce sont des paramètres extérieurs ! Mais de quoi parle-t-on ? De la chaîne de vie qui filtre l'eau dans le cycle hydraulique, des micro-organismes dans le sol qui génèrent

la terre permettant de faire pousser notre nourriture, des insectes qui pollinisent les fleurs, bref de tous ces services vitaux pour la santé de la planète. Et les économistes appellent ça des paramètres extérieurs !!!

Un progrès économique sans limites dans un monde de ressources naturelles limitées est fatalement voué à l'échec. Pire, c'est une aberration et un suicide ne se justifiant que pour la défense d'intérêts personnels alimentant la corruption des gouvernements via l'hégémonie des lobbys, et mettant en péril l'avenir des populations dans un avenir qui malheureusement ne nous apparaît pas immédiat. Mais imaginons des nénuphars qui poussent dans une mare en se développant de telle sorte que leur nombre double quotidiennement. Un matin (le lendemain du jour où le bassin aura été à moitié envahi), ils recouvriront la surface totale, empêchant les poissons d'avoir accès à l'air et supprimant toute vie possible dans la mare. Autrement dit, un jour ce sera la vie et le lendemain ce sera la mort ! Hé bien, notre civilisation en est aujourd'hui à ce stade où la mare est à moitié garnie...

Éva quitte un instant sa lecture pour aller coucher Fabio, ce qui lui permettra peut-être aussi d'aller au bout de son investigation... Après un quart d'heure, elle a déjà compris, non

sans émotion, qu'une dimension lui a totalement échappé dans ce qu'elle considère déjà comme le credo d'un écorché vif. Oubliant sa mauvaise conscience à violer l'intimité d'un jardin secret, elle se replonge dans sa quête, illégitime mais obsédante :

C'est la dérive du toujours plus, l'apologie du progrès, l'obsession de l'innovation et le leurre d'un fallacieux confort. Objets matériels complètement inutiles et asservissants, trans-humanisme, dérèglement de la société au nom d'une liberté à tout crin. Perte totale du bon sens, amalgame inapproprié entre morale, loi, et commerce... Nous sommes entrés dans l'ère de la production industrielle de l'insignifiance ! Dans les trente glorieuses, les débiteurs (entrepreneurs, consommateurs) menaient logiquement le marché. Aujourd'hui, c'est la dictature des créanciers, ce qui définit une politique totalement différente parce que ces usuriers ont besoin d'une économie perpétuellement endettée (ils vivent des taux d'intérêt) et d'une monnaie très forte (toute inflation viendrait réduire leurs prêts). C'est une forme d'esclavage moderne... L'argent devrait être un bien public. Schumpeter faisait du côté destructeur du capitalisme un atout en affirmant que sa force était son principe de destruction

créatrice. Or, cette destruction créatrice est en train de s'inverser, car le capitalisme fonctionne désormais selon un modèle de création destructrice : destruction de la planète (disparition des écosystèmes et de la biodiversité), destruction de l'économie réelle (ne compte plus que la finance), et destruction des travailleurs eux-mêmes (devenus la variable d'ajustement du système) ! Alors, en ces temps agités, ça me fait rigoler toutes ces interventions venant des politiques, des médias, des intellos et de toutes les communautés cherchant à se justifier. Inquiets de la situation explosive, ils nous expliquent les raisons du malaise en évoquant la frustration, l'identité, le populisme, la lutte des classes, la mondialisation, et que sais-je encore... Moi, ce que je sais, c'est que les gens encaissent depuis quarante ans et qu'ils se font bernier par des politiques qui leur promettant de changer la vie ne font que changer... d'avis ! La grosse surprise, ce n'est pas ce qui se passe aujourd'hui, mais pourquoi seulement aujourd'hui ? Nous sommes dans une grave crise écologique et sociale dont il va bien falloir tirer les conclusions et arrêter de nous faire chier avec ce mythe de la croissance et des 3 % de déficit budgétaire qui ne veulent absolument rien dire, sinon que l'économique

prime sur l'humain. Toutes les mesures actuelles ne sont que des emplâtres sur des jambes de bois. Nos gouvernants ne veulent pas reconnaître l'erreur dans laquelle on s'enfonce de jour en jour avec le capitalisme financier, alors que tout se tient : pour préserver le climat, pour sauver le monde agricole, pour éradiquer le terrorisme, pour préserver le pouvoir d'achat et sortir du chômage de masse, pour endiguer la violence, pour construire une véritable Europe, pour qu'un mondialisme remplace la mondialisation, pour assurer l'eau potable et lutter contre la maladie dans le monde entier, pour plus de démocratie et plus d'égalité, pour sauver la société et les générations futures, **C'EST LE SYSTÈME QU'IL FAUT CHANGER !** Posons nous, enfin et définitivement, la seule vraie question qui vaille : quelle société veut-on ? Une société où l'homme est au service de l'économie, ou une économie au service de l'humanité ?

Ça me paraît tellement évident !, ne peut s'empêcher de marmonner Éva, totalement immergée dans le texte de Gaby dont une formule empruntée à Michel Onfray lui revient à l'esprit : « Le présent ne se fait ni avec le futur de l'optimiste ni avec le passé du pessimiste, mais avec l'instant du tragique ! »

Le troisième jour est le plus dur.

Il dénonce une perte d'espoir gigantesque après deux journées d'un silence glaçant. Éva a encore mal dormi et la fatigue accumulée ne lui accorde aucun optimisme en ce samedi matin nuageux et cafardeux. Fabio, lui, déjà sur le pied de guerre, n'entrevoit la situation qu'au travers de son messianisme logiquement calqué sur les allégations de sa mère.

- Y va bientôt revenir papa, hein maman ?

Puis, se mettant à compter sur ses doigts :

- Dans quatre jours, hein maman ?

- C'est ça, mon chéri, annonce-t-elle, après dix secondes d'un embarrassant et cruel silence. Il fait froid, quelques flocons de neige

fondue virevoltent devant la fenêtre de la salle à manger et le jour peine encore à délivrer son éphémère luminosité. Un week-end sinistre hante les perspectives déjà en berne des hôtes de ce douillet refuge dont le bonheur semblait être la caractéristique, il y a peu de temps encore...

Vers onze heures trente, Éva sort de sa torpeur en entendant frapper. Irritée, mais soulagée de pouvoir quitter le cheminement tortueux de ses sombres pensées, elle déverrouille l'huis et découvre Tom et Marie, couverts de paquets, s'évertuant à afficher la mine hilare de leur fidèle complicité.

- Salut Éva, on a décidé de s'inviter, mais rassure-toi on a tout prévu pour déjeuner !

Totalement prise au dépourvu, elle fait contre mauvaise fortune bon cœur, pénétrée de leur indéfectible amitié. Leur aimable ingénuité dans sa vie privée lui permet d'envisager au moins provisoirement la situation sous un angle différent et beaucoup moins dramatique. D'autant plus qu'à l'heure du café, Blandine et Eddie, dans la même disposition d'esprit, viennent se joindre à leur opportun relâchement.

- Tu sais, le pire, lui lance Eddie d'un ton qui se veut détaché, c'est d'être confronté à

soi-même, à cette imagination lugubre qui justement n'en possède que très peu d'imagination...

- Certes, admet Éva, mais quand tu as dit ça, il n'en reste pas moins les faits...

- Et ils disent quoi les faits ?

- Que Gaby n'a pas donné signe de vie depuis mercredi !

- Écoute, Éva, je ne sais pas pourquoi il a disparu, mais c'est forcément pour une raison essentielle. Et si tu n'as pas de nouvelles, c'est peut-être tout simplement parce que tu ne les as pas reçues...

Éva fronce des sourcils, mais son regard s'éclaire.

- Que veux-tu dire par là ?

- Qu'étant très pris, j'imagine, il a peut-être chargé quelqu'un de te prévenir et que celui-ci a failli d'une manière ou d'une autre.

Ça se tient, songe Éva dont l'espoir vient pour la première fois de faire une avancée significative.

- T'as un mari en or !, lui lance Marie.

- A moins qu'il ne soit en *tôle*..., ne peut s'empêcher d'ajouter Tom qui ose tout.

Le ton est passé à la rigolade. Éva rit de bon cœur et s'affranchit peu à peu de cette angoisse qui la tenaille depuis trois jours.

- Vous savez qu'il s'est sérieusement mis à l'informatique ?, lâche Eddie, le spécialiste, suffisamment sérieux pour ne pas paraître moqueur.

- Ah, bon !, rétorque Tom, de son air pincé et suspicieux. Pourtant l'autre jour, il m'a affirmé préférer la version papier à la version digitale !... Il est vrai qu'il sortait des toilettes...

Au rythme saccadé de ses ricanements, Eddie enfonce le clou :

- Dans notre série culturelle aux odeurs de chiottes, bienvenue chez *Van Gogh* !

- Je pense que Gaby est plus républicain que démocrate.

- C'est quoi la différence, au juste ?, interroge Marie.

Eddie se gratte la tête et semble accrocher du regard la partie supérieure de la tringle à rideaux...

- Hum..., je dirais que le drugstore et l'église sont les symboles de la démocratie, tandis que l'école et la mairie me paraissent les dignes représentants de la République.

- Évidemment, fustige Éva, si la démocratie se définit à l'église, alors Gaby n'en a pas la moindre idée !

- Ha, ha, t'as raison de caricaturer. D'un autre côté, sa tendance très laïque définit bien son identité républicaine.

- Gaby fait partie de ces citoyens qui placent la République au dessus de la démocratie parce qu'il considère, à juste titre, que les paradigmes de nos sociétés n'ont pas lieu de servir les intérêts de partis nauséabonds, intervient Tom que le sujet semble agacer.

- Qu'est-ce que tu veux dire ?, demande Marie.

- Qu'il est inadmissible que le FN, par exemple (qui tente maintenant de se cacher sous l'étiquette RN, et qui n'est pas un parti comme les autres), puisse bénéficier de nos lois libérales pour se faire élire alors qu'il s'empresserait de les supprimer s'il venait à prendre le pouvoir.

- Tu fais comment, intervient Eddie, tu l'interdis ?

- Évidemment, maintenant c'est trop tard ; plus de 20 % des Français se sont fait rouler dans la farine. C'est dès le début qu'il fallait trancher dans le vif. Et qu'à-t-on fait ? Pour garder le pouvoir, un mec de gauche, paraît-il, - Mitterand pour ne pas le nommer - l'a fait monter en puissance pour diviser la droite qu'il combattait ! Ça a tellement bien marché qu'aujourd'hui le deuxième tour des présidentielles n'est plus qu'une formalité pour le républicain qui parvient à y accéder. Mais

pour combien de temps encore ? Le plafond de verre montre de sérieuses fragilités...

Un ange passe. Tom reprend.

- La République a le devoir de rassembler le peuple au-delà de ses divisions et dispose pour cela de lois intangibles qu'aucun citoyen ne doit transgresser. De nos jours, il est inadmissible que les réseaux sociaux puissent délivrer des messages de haine sans tomber sous le coup de ces lois. Comme il est inadmissible - les mots ayant un sens - que l'on parle encore de musulmans de France au lieu de Français musulmans !

- Tu chipotes un peu, mais t'as raison, laisse tomber Eddie qui sait que Tom ne déforme pas le moins du monde la pensée de Gaby.

- Par ailleurs, Gaby ne supporte pas les dérives populistes issues de la démocratie. Il dit que tout le monde se cache derrière son petit doigt - surtout les politiques - en accordant toutes les vertus à un peuple qui est loin d'avoir toujours raison.

- Pas faux, rétorque Eddie. Mais tu sais ce qu'en dit Churchill ?

- Oui, bien sûr : que la démocratie est la pire des systèmes à l'exclusion des autres... Belle formule qui n'interdit toutefois pas de se pencher sur des penseurs comme Tocqueville.

- Et qui dit ?...

- Qui dénonce justement les dérives d'une démocratie à tout crin. Notamment le risque de dictature de la médiocrité. Pour lui, qui a étudié de très près la démocratie américaine, la tyrannie engendre le conformisme des opinions. Quand toutes les opinions sont égales et que celle du plus grand nombre prévaut, c'est la liberté de penser qui est menacée. Il existe un risque de despotisme, car les hommes démocratiques sont dominés par deux passions : l'égalité et le bien-être. Et le risque est qu'ils choisissent un pouvoir leur garantissant de satisfaire l'un et l'autre au prix de l'abandon des libertés. Par ailleurs, la démocratie développe l'individualisme à outrance et non l'égoïsme des classes comme autrefois. Tocqueville avait largement anticipé tous les excès de notre démocratie actuelle dont les réseaux sociaux illustrent à la perfection les imminents dangers.

- Et il prône quoi, au juste ?, demande alors Éva. Le retour aux valeurs de Platon et d'Aristote ?

- Sans aller jusqu'à un schéma aussi sectaire, pourquoi pas une vraie représentation ? Aujourd'hui, nous avons un mauvais système où les politiques forment une élite de

professionnels en proie à de puissants lobbys, et qui se graisse sur le dos du peuple en ne défendant que ses intérêts propres. En France, nous possédons un tissu associatif exceptionnel ; il est anormal qu'il n'ait pas d'interactions opérantes avec la politique. Je pense que, au lieu d'être les vedettes du système, les représentants de la Nation devraient siéger au parlement comme simples porte-paroles des assemblées locales dont leur légitimité et leurs votes seraient issus. Autrement dit, passer d'un pouvoir jacobin à un pouvoir girondin...

- Le pire et le plus dangereux pour la démocratie, c'est lorsqu'elle se retrouve bafouée, s'insurge Blandine. Autrement dit, lorsqu'un président ne met pas en place ce pourquoi il a été élu. Et, malheureusement, cet avatar une fois de plus concerne la gauche (avez-vous déjà vu un gouvernement de droite appliquer une politique de gauche?)... C'est un peu comme une saison qui ne respecte pas ses caractéristiques climatiques... En effet, quoi de plus désagréable qu'un été pourri ?

Blandine, voyant le sourire sarcastique de Tom, subodore pleinement la question qui ne se fait pas attendre :

- Et tu préfères quoi ? Un été pourri ou un hiver froid ?

Elle réfléchit un instant avant d'écarter crânement la remarque d'un revers de manche.

- Climatiquement, un hiver froid, normal et prévisible, c'est moins frustrant... Quant à la métaphore politique, disons que je me passerais bien des saisons...

- Pour moi, le pire c'est ce qu'on développe actuellement ; à savoir une démocratie d'émotion en lieu et place d'une démocratie de conviction, reprend Tom un peu vivement. Et ces fumiers de politicards de tous poils l'entretiennent sans vergogne.

- Y'a pas qu'eux, relève Eddie.

- Non, ces inconscients de journalistes assoiffés de scoops rémunérateurs ne font aucun cas de leur déontologie. Aujourd'hui, les chaînes classiques courent après les chaînes d'infos qui elles-mêmes courent après les réseaux sociaux. C'est à qui balancera la plus grosse et le plus rapidement possible, excluant évidemment toute nécessaire vérification. Et dans ce concert de boules puantes, le bon peuple démarre au quart de tour en réclamant la mise à mort ! Gaby a raison, il est vraiment très con !

- Arrête, Tom, tu ne peux pas dire ça !, s'insurge Eddie.

- Non, tu as raison. L'être humain a un cœur quand même. Un p'tit cœur qui bat au rythme de ses pulsions... S'il voit une gonzesse il ouvre sa braguette, s'il voit un magasin il sort son portefeuille, s'il voit un migrant il sort son flingo, et quand il ne voit plus rien il s'adresse à Dieu !

Les caricatures de Tom provoquent l'hilarité générale, mais il n'en a pas fini avec son raisonnement.

- Et puis, c'est qui le peuple ? Est-ce les vingt et quelques pour cent qui continuent de faire confiance à la grosse (lire : Marine Le Pen) malgré le honteux pedigree de son parti et nonobstant l'éclatante démonstration de son insondable incompétence et de sa fatuité vertigineuse à l'élection présidentielle ? Allons, soyons sérieux ! Voilà des gens qui revendiquent des élus respectables, ne faudrait-il pas que les électeurs le soient également ? Si on te tue ta fille, la démocratie d'émotion c'est d'aller la venger en butant l'auteur du crime. La vraie démocratie, c'est de juger sans haine le coupable et de lui trouver un châtiment à la mesure de son crime, en prenant soin de prendre en compte d'éventuelles circonstances atténuantes et sans esprit de vengeance.

- A part Tocqueville, il lit quoi en ce moment Gaby ?, interroge Blandine.

- Stefan Zweig. C'est sa grande découverte. Je suis sûre qu'il a lu plus de dix de ses bouquins depuis le début de l'année, explique Éva.

- Tu connais ?

- Un peu. C'est un grand humaniste, explorateur hors pair de l'âme humaine. Spécialiste de la nouvelle et de la biographie. J'ai lu celle sur Marie Stuart qui m'a bien plu. Mais je sais aussi que Gaby admire beaucoup le parcours de ce pacifiste, européen convaincu, qui a fui l'Autriche à cause d'Hitler et qui s'est donné la mort au Brésil avec sa femme.

- C'est quoi son écriture ?

- Au terme d'une analyse minutieuse, son redondant et rigoureux travail d'épuration lui permet d'obtenir un texte clair, fort, et en mouvement. Ça me fait penser à la géniale formule de Brassens : « je note tout sur le sujet, et puis je cherche la meilleure façon de ne pas le dire... »

- T'as vu l'heure ?, s'esclaffe soudain Eddie.

Blandine se lève, imitée par tout le monde. Chacun essaye à sa manière de témoigner son soutien et son optimisme à Éva

sur la pas de la porte. Tom en fait un peu plus que les autres :

- Le seul moyen de supporter l'existence, c'est de s'étourdir dans la littérature comme dans une orgie perpétuelle. Le vin de l'art cause une longue ivresse et il est inépuisable. C'est de penser à soi qui rend malheureux.

Éva, tout émue, l'étreint chaleureusement en le remerciant vivement.

- C'est pas moi qu'il faut remercier, c'est son auteur : *Gustave Flaubert*.

Au mois de mai 2017, eut lieu l'élection présidentielle dont Gaby ne s'est pas remis.

Pas à cause de la candidature de Macron ; bien au contraire, car elle permit un nettoyage assez radical du monde politique en place qui - ne s'y attendant pas - a comblé de joie un Gaby revigoré. La première marrade vint des primaires de la droite, éliminant sans coup férir ses deux leaders charismatiques. Le premier n'atteignant même pas le second tour du scrutin, alors que le mari de la chanteuse se croyait un incontournable recours... Quant au deuxième, enfin aux portes de ses chimériques ambitions après un exil politique assez mal vécu, il s'est pris un râteau monumental tandis qu'il choisissait déjà la couleur des rideaux de l'Élysée ! Puis, ce fut au tour du président

socialiste en exercice d'avouer son incompétence à se présenter ! Une première chez ces autistes résignés...

Et un, et deux, et trois... de chute ! La gauche et la droite étaient à terre, car vint ensuite l'effondrement de l'ex-premier ministre aux primaires de la gauche et enfin, dans le scrutin final, le tumultueux scandale qui ôta au candidat rescapé de la droite une victoire assurée.

Voilà de quoi Emmanuel Macron est issu...

Ce dont Gaby ne s'est pas remis, c'est de la forfaiture de ceux qui lui ont une fois de plus subtilisé sa crédulité, bradé son refus de participer à des élections truquées (tout est mis en place pour que le Front national se retrouve au deuxième tour, assurant ainsi la victoire du candidat républicain), détournées par le système du féodalisme capitaliste (ce sont ceux qui ont l'argent qui détiennent le pouvoir), et manipulées par ceux qui font et défont les cartes électorales (les élus découpent les circonscriptions en fonction de leur élection). Un homme symbolise cette haute trahison : Jean-Luc Mélançon ! Le Robespierre des désesparés de la mondialisation perverse. Le nostalgique des Mitterrand, Chavez et autre

Castro. Le seul à refuser le résultat des urnes et à n'avoir pas voulu donner de consigne de vote au soir du premier tour (et en cela il n'avait pas tort), mais sans préciser qu'aucune de ses voix ne devait aller au Front national ! (faute impardonnable). Mélanchon, celui qui, quelques mois plus tard, se prendra pour un symbole républicain au dessus des lois et bousculera violemment un représentant de la République, comme quelques années auparavant l'avait fait le monstre Le Pen à l'encontre d'une élue socialiste. Celui encore qui, dans le même temps, demandera à ses fidèles de pourrir la presse partout où ils le pourront, rappelant ainsi la cynique formule de Daesh invitant ses exaltés à perpétrer des attentats n'importe où ! Cet ersatz d'humanisme qui, peu à peu, lâche la cause des immigrés parce qu'elle est politiquement improductive et qui finira - tôt ou tard, s'il survit à sa médiocrité - comme en Italie par composer avec ceux qui lui ressemblent le plus : le Front national et ses fascistes xénophobes ! Alors comment Gaby pourrait-il pardonner à ce déni de démocratie républicaine de n'avoir pas su canaliser, lors du premier tour de l'élection présidentielle, cette rage citoyenne qui s'exprime si vivement actuellement et à laquelle il croyait encore un peu en cet

instant ? Même si l'on admet qu'une élection ne se résume pas à une équation mathématique, Mélanchon et Hamon détenaient potentiellement les clefs de ce qu'on croyait être alors un « nouveau monde » n'ayant rien en commun avec celui que l'on nous sert aujourd'hui !

La clarté naissante de l'aube pénètre à travers la fenêtre de ce dimanche automnal et sans charme. Une lueur hybride tenant plus de l'obscurité que du jour blafard flotte sur la maison endormie, effaçant ses contours diffus. Éva ouvre un œil, il est 9h30 passées. Elle s'extirpe du lit avec précaution et évite de penser. Mais les souvenirs de la veille, qui lui reviennent en boomerang, semblent bien hésiter sur l'humeur à dicter. Les sons déformés du rez-de-chaussée lui indiquent que Fabio est levé et qu'il s'est sagement installé devant des dessins animés. Ni triste ni gaie, ni rassurée ni désespérée, elle entame alors la quatrième étape de son chemin de croix.

En fin de matinée, la sonnerie du téléphone la replonge au cœur du malaise qu'elle avait provisoirement éludé.

- Excusez-moi de vous déranger, mais je voulais vous apporter un élément nouveau, comme je m'y étais engagé.

Éva qui n'a ni reconnu la voix ni saisi le nom de son interlocuteur se demande bien de qui il peut s'agir. Elle ne tarde pas à comprendre.

- Voilà..., je voulais vous dire que je suis en mesure de vous affirmer que Gaby ne fait pas partie de ceux qui se sont rendus à Paris.

Un silence pesant suit l'assertion significative de Jean-Jacques. Il s'en excuse presque.

- Je ne sais si c'est une bonne ou une mauvaise nouvelle pour vous, mais mon devoir était de vous tenir informée.

- Je vous en remercie, balbutie Éva, visiblement accablée.

En quelques secondes, tout a basculé. Le spectre du mari volage refait surface, balayant impitoyablement toutes les thèses auxquelles elle s'accrochait furtivement... Finis les beaux discours de la veille qu'elle se reproche alors d'avoir gobés un peu trop facilement. Son humeur se charge instantanément d'une acrimonie dont toute forme de modération est exclue.

Elle subit le contrecoup d'une ataraxie passagère impitoyablement anéantie,... et son dimanche vire au cauchemar.

Mon Dieu, que vais-je devenir ?, se demande-t-elle, déboussolée, après une lourde sieste lui permettant néanmoins d'abandonner l'esprit chagrin et vengeur de son ingérable émotion.

Après tout, se convainc-t-elle, s'en remettre à Dieu n'est-elle pas l'ultime alternative d'un naufragé sans espoir ?... Dieu, cet abîme intérieur que Gaby, dont l'humour éclaire la pensée, utilise à dessein pour répondre à ceux qui l'interrogent sur son éventuelle croyance : « Dieu merci, je suis athée » ! Lui, pour qui le christianisme n'est autre qu'un chamanisme solaire dont la récupération fait dire à Spinoza que la religion est l'asile de l'ignorance.

Éva puise dans ses croyances dont elle a besoin pour surmonter son désarroi sans pouvoir écarter le discours mécréant de celui

qu'elle pleure, accuse et espère à la fois - et dont Lucrèce, Nietzsche, Onfray tapissent allègrement la toile de fond : « Le croyant se moque du réel et du monde, de l'observation et de l'expérience, de ce qui est de la vérité visible, il croit plus juste sa fiction que la réalité, il a la foi dans un texte qui dit le contraire de ce qu'enseigne la vie, mais préfère donner tort à la vie plutôt qu'au texte devant lequel il s'agenouille ». « La piété ce n'est point se recouvrir d'un voile, tourné vers une pierre ou courant les autels, ni se mettre à genoux, ni s'allonger par terre, mains tendues ; ce n'est pas inonder les autels du sang des animaux, ni faire vœux sur vœux : c'est pouvoir, l'âme en paix, contempler toutes choses » ! « La vraie religion est celle qui nous ramène aux éléments, la véritable prière, celle qui nous restitue notre liaison à la nature, la véritable expérience mystique, celle qui nous remet à notre place authentique : non pas le centre, mais le fragment, non pas l'axe du monde, mais la partie infime, non pas l'ego, mais le cosmos ».

Comme culpabilisée par sa spirituelle démarche - tout aussi légitime que n'importe quelle autre réflexion, surtout en pareille circonstance - elle entend la voix, sereine mais ferme, d'un Gaby que la passion n'a pas quitté :

« Si Dieu existe (étant parfait, donc sans aucun besoin), je ne crois pas qu'il aimerait qu'on l'idolâtrât ; en revanche, il serait sans doute très attentif à notre conduite dans la société. D'où l'imposture des religions, en totale incohérence avec leur soi-disant éthique. Quand je pense que la plupart des cathos sont de droite !... Quant aux autres (qu'ils soient protestants, musulmans, hindous, juifs, bouddhistes, taoïstes, ou que sais-je encore ?), de quel objectif peuvent-ils se prévaloir ? Ces religieux prient pour la paix dans le monde depuis des millénaires... Le moins que l'on puisse dire, c'est que ça ne marche pas très bien ! Alors surgit l'inévitable aporie : la religion fait-elle aimer Dieu ou détester les hommes ? Vertigineuse question que l'actualité nous pose sans cesse avec acuité ».

Éva se rappelle alors qu'un jour, passablement énervée, elle lui avait asséné :

- Mais je crois en Dieu, moi !

Il lui avait aussitôt répliqué :

- Tu crois, ou t'en es sûre ?

Humour et force de conviction l'avaient, comme bien souvent, ébranlée, mais lui-même, ayant pour habitude de relativiser ses propos, en toute honnêteté avait ajouté :

- S'acharner à imposer la laïcité n'est pas la bonne solution. Pour moi, les talibans sont partout, y compris chez ceux qui rejettent toute forme de religion.

- Oh, t'exagère !, lui avait-elle répliqué, presque outrée par la force du propos

- Non, pour moi, tout dogme est à combattre.

- Là, je suis d'accord. Quand je vois les musulmans aujourd'hui vouloir nous imposer leurs salamalecs, ça me fout en boule.

- C'est le boule-dogme !, lui avait-il répliqué, très pince-sans-rire.

Éva avait ri de bon cœur, mais s'était interrogée sur l'évolution de la loi de 1905 sur laquelle il se montra intraitable.

- La laïcité est incontournable et ne doit pas être négociée. Je ne veux pas de cantine halal, de piscines séparées, ou de médecins pour les femmes. Je veux vivre avec des musulmans, des juifs, des cathos, des protestants, des sikhs... Je vis déjà bien avec des cons...

- Mais tu méprises les religions...

- Je ne les comprends pas ! Ce qui n'est pas pareil. Et je les respecterai le jour où elles se respecteront entre elles. Le jour où elles cesseront de s'entre-tuer. Le jour où elles don-

neront du sens à leur Dieu qui est censé être, je te le rappelle, un être parfait, donc bon, non violent et tolérant. Aujourd'hui, on est reparti six siècles en arrière. Le nouvel intégrisme risque de nous faire replonger dans l'obscurantisme et nous faire oublier les Lumières si bien représentées par Voltaire (qui, lui, parle carrément d'*écraser l'infâme*), Diderot et Condorcet. L'attitude des islamistes ces dernières années me fait penser au moine Savonarole qui institua une dictature théocratique à Florence au XVe siècle. Il prêchait la haine, constitua une armée d'enfants pour semer la terreur, et fit brûler sur son *bûcher des vanités* livres et œuvres d'art... Ce qui n'est pas précisément ce que je souhaite pour mon fils...

- Je sais que tu considères la religion, quelle qu'elle soit, comme un fléau. Mais tu dois savoir aussi que l'homme, ayant peur du vide, se retranche toujours derrière le divin dont il a souvent besoin pour affronter l'adversité ou tout simplement sa médiocrité.

- En réponse à ceux qui s'abandonnent aux interrogations métaphysiques, je réponds ceci : malgré les énormes progrès de ces dernières années, nous connaissons seulement 5 % de l'univers et 10 % de notre cerveau... Pour-

quoi vouloir donner un nom à ce que l'humanité ignore ?

- Dis, maman, c'est demain qu'il revient, papa ?

- Non, mon chéri, répond Éva, que le compte à rebours de Fabio agace et angoisse à la fois.

Elle réfléchit un instant, puis se dit qu'elle ne peut que confirmer l'ultimatum qu'elle s'était imposée dans l'urgence.

- Tu m'as déjà posé la question avant-hier, et que t'ai-je répondu ?

Fabio lève la tête et pose un regard interrogateur sur le visage de sa mère. Il compte sur ses doigts, soliloque quelques chiffres dans le désordre et finit par répondre :

- Tu m'as dit oui quand j'ai dit dans quatre jours.

- Bieeen..., et comme c'était avant-hier, maintenant il reste combien de jours à attendre ?

Fabio regarde sa mère de travers en fronçant légèrement les sourcils avant de répondre avec assurance :

- Deux jours.

Éva se rend compte que le temps passe vite malgré l'âpreté de chacune des heures prescrites au quotidien. Ses allégations concernant le retour de Gaby, qui vont devoir prendre fin d'ici quarante-huit heures, seront très mal vécues par Fabio. Elle en est d'autant plus consciente qu'elle même ne saurait dire aujourd'hui quelle sera sa propre réaction...

- Allez, flibustier, à table ! Rien de mieux qu'un bon jambon avec de la purée pour faire de beaux rêves au pays des merveilles.

Mais Fabio semble contrarié. Il ne touche pas à son jambon. Sa mère s'en inquiète.

- Qu'est-ce qu'il y a, chéri, tu n'as pas faim ?

Il fait la moue et finit par lâcher :

- C'est pas bien de manger de la viande !

Sa mère est atterrée.

- Mais d'où tu sors ça, toi ?

- C'est papa qui l'a dit.

Sous le choc, sa mère se demande quelle attitude adopter. Elle se sent un peu coincée entre l'attitude écolo de Gaby, qu'elle ne peut nier, et l'impératif des besoins vitaux d'un enfant, qu'elle ne peut négliger.

- Écoute moi, mon ange. Papa, il n'a pas dit ça. Il dit simplement qu'il ne faut pas en manger trop, car ce n'est pas bon pour la planète. Tu sais que ton jambon - ou ton steak - il vient de chez Christophe dont tu caresses les vaches tous les jours devant la maison. Hé bien, pour cela il faut les nourrir. Et il faut environ six kilos de maïs et mille-neuf-cents litres d'eau pour produire un kilo de viande de bœuf !

- Ohhh, beaucoup...

- Hé oui, beaucoup. Et toi, tu vas avoir du mal à trouver des céréales pour ton petit déjeuner, car 40 % de la production annuelle est destinée à la production de la viande. Tu comprends ça ?

Fabio fait oui de la tête. Pas sûr qu'il ait tout compris, mais sa mère poursuit car elle sait qu'il possède déjà des notions d'écologie à force d'observer l'environnement avec son père.

- Après l'automobile, la production alimentaire est celle qui utilise le plus d'énergie fossile. Tu sais ce que c'est l'énergie fossile ?

- Oui. Papa, y m'a dit que c'est tout ce qui vient des animaux qui sont morts y'a longtemps.

- Super, Fabio, et tu en connais des énergies fossiles ?

Il hésite un instant, puis soumet une réponse avec une certaine assurance.

- L'essence.

- Génial, mon cœur ! Tu en sais des choses. Hé bien, cette énergie fossile pollue notre belle planète, et la viande que tu manges appauvrit ses richesses naturelles en les gaspillant. Donc, papa pense que si chacun réduisait sa consommation de viande, on pourrait sans doute sauver notre planète dont les ressources ne sont pas illimitées.

Fabio écoute religieusement, les bras croisés sur la table, en lieu et place de son assiette qu'il a négligemment écartée.

- Maintenant, mange ton jambon car tu ne dois pas tomber dans un autre fléau écologique, celui du gaspillage alimentaire...

Une fois Fabio couché, Éva s'étend sur le canapé, sachant pertinemment qu'elle ne trouvera pas le sommeil dans son lit. Ses idées fixes ne la quittent pas...

Dans l'après-midi, alors qu'elle venait de contacter à nouveau la gendarmerie qui lui fit la même réponse que les jours précédents, elle reçut un appel de Pat' atterré de découvrir la disparition de Gaby dont Marco venait de lui faire part.

- Je ne parviens pas à y croire, car je ne vois vraiment pas quel motif a pu le pousser à une telle extravagance. Gaby est tout ce qu'on veut sauf un déséquilibré irresponsable.

- C'est à peu près le discours de chacun !
Et pourtant...

- Éva, Il n'existe pas de fatalité dans la vie. Dans une année, il y a trois-cent-soixante-cinq jours. Et sur ces trois-cent-soixante-cinq jours, seulement deux échappent à notre contrôle : hier et demain !

- Belle formule dont j'apprécie toute la finesse, mais moi je vis le quotidien d'une famille ravagée par l'inexplicable absence de Gaby à laquelle aucune philosophie ou métaphysique n'apporte une réponse satisfaisante !

- C'est ce que je te dis. Tu as en toi les capacités d'en contrôler les effets. Arrête de faire une fixation sur les causes que tu ne connais pas et qui ne peuvent que noircir le tableau de leurs incertitudes.

Il avait laissé passer un petit silence et ajouté :

- Tu crois en Dieu, mais pas en Gaby ?

Alors, elle avait éclaté en sanglots ; et Pat' fut bien embêté.

- Évaaaaa, je sais que c'est dur pour toi et que l'exercice n'est pas évident. Mais tu as déjà dû comprendre que ton mode de raisonnement, non seulement ne le fait pas revenir, mais t'affaiblit de jour en jour aussi bien physiquement que moralement.

- Je sais. Et tout le monde ici m'apporte son indéfectible soutien. Parle-moi de lui, toi

qui a remplacé son père et qui le connaît mieux que personne.

- Gaby, c'est un affectif. Et sous ses traits de provocateur rustique, il cache un cœur énorme qu'il ne veut pas afficher. Tu sais cela aussi, mais sûrement pas de la même manière que moi. Tu es sa conjointe, et à ce titre - je sais que c'est très con - il ne peut dévoiler ce que la société considère comme une faiblesse. Il sait que ça n'a pas de sens, mais il subit inconsciemment, et comme tout le monde, l'affligeante loi du paraître et sa ridicule hantise du pathos. La perte de son père a été un choc terrible dont il ne m'a jamais parlé, alors que, comme tu le sais, j'en suis le premier responsable. Et, curieusement depuis ce jour - où il aurait pu faire un transfert sur ma propre personne -, il a fait de moi un de ses meilleurs amis (avec, certes, ce « petit » plus qui nous lie depuis toujours). Son humour n'est en fait qu'une épaisse carapace pour se protéger des blessures de la vie et cacher sa générosité. Mais il est trop sensible et il paie cash les injustices et les incohérences d'un monde en perdition. As-tu remarqué comme son humour s'est aigri ces derniers temps ? Comme son caractère a subi les frasques de cette société à la dérive ? Il y a quelques jours encore, il me

disait : « le gouvernement augmente les taxes sur l'essence et le diesel pour soi-disant alimenter le secteur de la transition énergétique alors que ces taxes vont au budget général, qu'il n'existe pas d'alternative pour les citoyens et que dans le même temps il se retire de l'hydrolien ! On demande au particulier de faire des efforts sur le tri (alors que beaucoup d'entreprises ne le font pas du tout), sur l'isolation (alors que le gouvernement vient de retirer ses mesures incitatives sur les fenêtres), sur les transports (alors que les camions continuent sans surtaxes d'encombrer nos routes plutôt que d'utiliser le train, que les cargos sillonnent les mers avec du fioul détaxé et que les avions ne connaissent aucun impôt sur le kérosène)... Faire pression sur des pays auxquels l'énergie fossile est indispensable pour sortir de la pauvreté, ou sur des pays dont les ressources énergétiques sont la seule source de revenus, ne pourra trouver écho que dans la mesure où tous les pays accepteront de mettre leurs richesses en commun. Pour ça, il faut endiguer les lobbys et remettre à plat ce capitalisme financier qui ronge la planète, oublier la couleur de peau des individus, permettre à chacun de vivre décemment, oublier que l'argent n'est pas une fin en soi, réaliser

que nous ne sommes que locataires d'un univers qui nous survivra... Bref, les politiques peuvent nous abreuver de toutes les mesures qu'ils veulent, les médias de toutes les critiques qu'elles suscitent et de toutes les propositions possibles et imaginables, il ne se passera rien tant que l'on ne changera pas les paradigmes du système actuel ».

- Au moins, il est cohérent avec lui-même, s'était esclaffée Éva. J'ai lu récemment dans un de ses textes qu'il arrive exactement à la même conclusion.

- Oh, il y a un moment qu'il milite en faveur d'une autre mondialisation, et ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il dénonce les inepties du système. Simplement, elles sont de plus en plus criantes. Je l'entends encore me dire (que dis-je, me hurler) : « On nous dit à grands cris, et à juste titre, qu'il faut lutter contre le chômage, que c'est la priorité des priorités. Et que, pour ce faire, il faut générer de la croissance qui est dépendante de la compétitivité, surtout en cette période de mondialisation généralisée. Or, pour être plus compétitives, que font les entreprises ? Elles dégraissent leurs effectifs... Moralité : pour lutter contre le chômage, il faut licencier !!! De toute façon, le travail se trouve essentiellement dans les métropoles

(qui, bientôt, seront les seules à survivre dans cette jungle inhumaine) dont les loyers pratiqués sont devenus inabordables pour un travailleur lambda. Autrement dit, tant que les loyers ne baisseront pas, le chômage non plus ne pourra diminuer ! Arrêtons de nous leurrer et d'échafauder des politiques dont la cause est perdue d'avance. La croissance, elle, dépend à 70 % de la consommation - dont le choix politique a été clairement défini, il y a de nombreuses années maintenant, au détriment de notre industrie devenue moribonde. Or, le premier réflexe de tout gouvernement à la recherche de recettes supplémentaires est d'augmenter les taxes ou d'abaisser les prestations publiques ayant pour effet mécanique de rogner le pouvoir d'achat des Français, pénalisant ainsi la consommation et ralentissant de facto la croissance ! J'adore cette façon qu'ont nos politiques de se mordre la queue sans jamais se faire mal, de faire mine d'ignorer l'évidence d'un fléau qu'ils ne font qu'ajourner, mais au sujet duquel ils nous demandent en permanence notre assentiment ». Et il avait ajouté, pour signifier toute l'hypocrisie et la dérision du propos : « ça me rappelle le jour où j'ai demandé avec malice au fils d'un de mes copains, aux confins de l'adolescence, si on

l'avait déjà surpris en train de se masturber dans les toilettes ? Ohhhh, non ! m'avait-il répondu, visiblement outré et rouge de confusion. Hé bien, continue, c'est une bonne cachette, lui avais-je conseillé, avec toute la considération due à la performance que je lui attribuais » !

Pat', qui rigolait de bon cœur, lui dit alors que ce qu'il faut retenir de tout ça c'est qu'il sait garder son sens de l'humour.

- De plus en plus grinçant...

- Écoute, quand, pour finir la discussion, je lui ai dit par provocation qu'il était encore jeune et que quand on est jeune on ne se sent plus pisser, tu sais ce qu'il m'a rétorqué ?

- ?????

- Quand on est vieux non plus !

Éva, qui a décidé de faire le vide dans sa tête, a un peu mieux dormi. Elle s'apprête à entamer cette nouvelle journée avec énergie et confiance. Seul Fabio, qui ne démord pas de son approche comptable, lui rappelle dès son lever ce qu'elle s'escrime à ignorer :

- Demain, papa y s'ra là !

Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, elle se dit qu'elle peut au moins grappiller une journée :

- Oui, oui, chéri, mais sûrement très tard. Toi, tu ne le verras que jeudi.

- Ooohhhh, c'est pas juste, dénonce-t-il, comme si on venait de lui apprendre que Noël était supprimé.

Et Noël, c'est pour bientôt... De quoi sera-t-il fait cette année ? L'an passé, ils sont

allés en Provence fêter l'Avent chez Marco et Véronique, et le jour de l'an chez Pat' et Tania. Ce qui revenait au même ; seul, le décor changeait, pas les convives. Marco avait retrouvé la sérénité de sa vie de famille, Véronique ayant repris depuis peu les rep(ai)ères qu'elle avait quittés cinq ou six ans auparavant. Rasséréné et gai, faisant fi du passé, Marco fanfaronnait en plagiant Woody Allen pour expliquer qu'il avait arrêté l'analyse le jour où il avait compris que son psy était guéri !... Et si Véronique lui précisait que son avocat l'avait épargné, il lui demandait malicieusement à qui il devait cet excès d'humanité : à celui qui s'occupait du droit ou bien à celui qui s'occupait du tordu ? Bref, le retour d'un Marco en pleine forme dont la confiance retrouvée flirtait déjà avec une forme d'arrogance... Pat', dont le récent accouplement changeait quelque peu les rendez-vous festifs censés réunir la famille, ménageait ses outrances verbales pour ne pas exposer Tania aux excessives répliques de ses incontrôlables complices. Mais personne ne savait en fait où se situait la limite d'un tel exercice...

- Tu ne peux pas comprendre ce qu'a vécu Marco, Pat' ! Maintenant tu es en CDI..., l'avait interpellé Gaby.

Sourire aux lèvres, il ne s'était pas laissé démonter.

- Ça ne m'empêche pas d'essayer de comprendre ce que peut ressentir un handicapé...

Gaby avait ri, Marco avait invectivé, Pat' avait poursuivi...

- Ça me coûte quand même quatre-vingt-dix euros chaque fois que je me mets à leur place...

Rigolade générale, évidemment, Marco ne pouvant s'empêcher d'ajouter :

- Toi, je ne sais si tu mourras d'un excès de générosité ou d'un cynisme exacerbé !

- Tout dépendra des circonstances, lui avait répondu Pat' après un court instant. Le comte de Sandwich disait un jour à John Wilkes : « Monsieur, je ne sais pas si vous mourrez sur l'échafaud ou de la syphilis ». Réponse de l'intéressé : « Cela dépend, monsieur, si j'embrasse vos principes ou bien votre maîtresse ! »

- Ah, ah, avait suffoqué Marco, l'air taquin. Moi, j'hésite pas un instant, je choisis la deuxième solution ; suffit d'avoir toujours un préservatif sur soi...

- T'as raison, avait approuvé Gaby... Mais c'est quand même pas pratique pour pisser...

- T'as vu l'heure ?, dit soudain Éva à son fils encore attablé. Perdue dans ses pensées, elle n'a pas vu le temps passer. Curieusement, elle ne presse pas le pas et semble calquer son état d'esprit sur l'irrémédiable relativité dictée par l'irréelle eccéité. Il fait doux et la température fait plus penser à une journée de printemps qu'aux prémices des fêtes de fin d'année.

Arrivée à l'entrée de Turlaville, une longue queue de voitures lui indique qu'un barrage va sans doute lui interdire l'accès sur le boulevard de l'Est. Trop tard pour faire demi-tour. Quinze minutes lui sont nécessaires pour atteindre le rond-point de Pénesme où elle est contrainte de retourner d'où elle vient. Forcément, ça l'énerve un peu et c'est en maugréant qu'elle cherche un autre chemin pour rejoindre l'école. Elle emprunte alors des routes dont elle ne soupçonnait même pas l'existence auparavant pour finalement se retrouver sur l'avenue de Paris où elle décide de se garer. L'école n'est pas très loin, et puis Fabio ne sera pas le seul à déborder l'horaire d'une journée compliquée. En effet, les enfants sont encore dans la cour lorsque Éva le dépose. Pour aller à son bureau à pied, elle traverse alors le nouveau quartier très coloré des bassins, faisant face

au centre commercial des Éléis, qui rejoint le centre hospitalier.

Dans une petite rue, dont elle ne connaît même pas le nom, elle a soudain le souffle coupé !

Elle n'en croit pas ses yeux. Son cœur bat la chamade, mais son stress la délivre plus qu'il ne l'accable : la voiture de Gaby est là, devant elle, désinvolte, et semblant hésiter entre le numéro 14 et 14 bis.

Elle s'approche lentement et vérifie pour la troisième fois la plaque d'immatriculation. Son premier réflexe est d'examiner l'intérieur de l'habitacle, comme si un quelconque indice pouvait surgir subrepticement lui permettant de mettre un point final à cette interminable épreuve. Aucun désordre apparent ; les deux sièges avant sont vides, et seul un dossier de couleur verte qu'elle reconnaît immédiatement repose nonchalamment sur la banquette arrière. Comme si elle se sentait surveillée, elle regarde autour d'elle avant de

tenter d'ouvrir chacune des portières. Hélas, toutes sont verrouillées, y compris le coffre qui affichait pourtant quelques faiblesses ces derniers temps. Un sentiment confus s'empare d'elle teinté du soulagement légitime procuré par la découverte d'un indice annihilant l'hypothèse d'une fuite délibérée, mais imprégné de la sourde angoisse à laquelle une telle certitude fait place. Elle s'efforce alors de contrôler ses émotions et fait appel à sa raison. L'emplacement de la voiture la ramène, une fois de plus, vers cet hôpital qui semble plus que jamais le nœud de cet infernal avatar. Quoi qu'en pensent les amis intimes de Gaby, dont elle ne met aucunement en doute la bonne foi, une femme est bien au centre de cet aliénant écheveau. Ce qui ne facilite pas l'analyse objective de la situation, et par là même l'interprétation subjective qui en découle fatalement...

Éva prend alors le chemin de la gendarmerie.

A l'énoncé de son nom, l'adjudant-chef de garde a comme un signe d'agacement qui la contrarie fortement. Elle demande à voir le responsable du service, dont elle a fait la connaissance quelques jours auparavant dans le cadre de ses activités professionnelles, et qui pénètre au même moment dans le commissariat.

Elle se précipite alors vers lui pour le saluer, sachant pertinemment ce qu'elle répondra s'il s'enquiert de savoir comment elle va... Le stratagème est bon, car il s'avère payant. Le commandant de gendarmerie la reçoit pendant trente-cinq minutes dans son bureau. Éva lui explique qu'un élément nouveau doit être pris en considération et lui décrit par le menu sa récente découverte avant de lui avouer, confuse et consciente qu'il n'est plus temps de préserver les apparences, la présence de cette femme énigmatique aux côtés de Gaby le jour de sa disparition au service des urgences du centre hospitalier. Aurais-je dû commencer par là ?, se demande-t-elle, étonnée de la réaction du commandant de gendarmerie manifestant un vif intérêt pour sa déposition, et tandis qu'elle mesure l'importance du tissu relationnel dans la prise en considération de sa demande...

Au bureau, tout le monde compatit et comprend avec mansuétude les sautes d'humeur qu'Éva impose parfois à ses collaborateurs. Thomas, Son chef direct, fait partie de cette génération exceptionnelle qui n'a connu que les bons côtés de la société. Il n'a pas subi la mobilisation pour aller au combat, mais il a vécu la révolution sexuelle et donc celle des mœurs tout en évitant le sida ; il a bénéficié des énormes progrès sociaux (smic, diminution du temps de travail, développement des loisirs, etc), ... et il va sans doute profiter des bienfaits du réchauffement climatique sans en connaître les inconvénients ! Bref, il est âgé...

A soixante-cinq ans, il est temps pour lui de mettre un terme à sa carrière dont il a déjà largement investi la transmission sur Éva. A

quelques jours d'un départ qui devrait bouleverser sa situation professionnelle, elle s'efforce donc d'inverser les priorités de ses embarras. Thomas est un homme difficile, très rigoureux, mais dont la probité et l'humanité ne sont pas contestées. Il aime beaucoup son travail et, à ce titre, craint beaucoup pour la pérennité de son intérêt.

- Revaloriser le travail est un impératif, lui dit-il, car c'est là que l'homme doit s'épanouir. Mais tu auras beaucoup de mal à t'y atteler car tu n'auras aucun moyen concret pour y parvenir, sache-le.

- Je l'ai déjà ressenti, avoue-telle.

- Je suis désolé d'avoir dû t'imposer parfois des besognes dans lesquelles tu ne pouvais évidemment pas trouver une quelconque reconnaissance...

- Oh, je n'ai pas à me plaindre, moi, si tu vois ce que je veux dire...

Il voyait très bien. Plusieurs salariés avaient quitté l'entreprise, quelques uns connurent le burn-out, et l'un d'entre eux s'était suicidé !

- Dans ce monde financiarisé, je ne vois guère que le revenu universel capable d'inverser cette funeste tendance.

- Sans risque pour le travail ?

- Il faut dissocier le travail du revenu. Le travail n'a pas de prix ; vois un professeur de médecine, sera-t-il jamais assez payé ? Est-ce que notre président gérerait mieux le terrorisme s'il était plus payé ? Le revenu universel ne serait pas seulement un moyen très efficace de supprimer la pauvreté, mais aussi de réduire les inégalités, de revaloriser le travail, d'acquérir une réelle liberté et de redistribuer du pouvoir car l'employeur ne pourrait plus sous-payer ses employés assurés de vivre sans lui. Chaque individu pourrait enfin choisir son travail. Et, pour répondre plus précisément à ta remarque, je dirais que, contrairement à ceux qui croient que le travail va alors disparaître, je pense qu'on verrait exploser le nombre d'entrepreneurs capables désormais de vivre pendant la mise en place de leur projet. Enfin, le revenu universel est la seule réponse possible à l'intelligence artificielle qui va supprimer énormément d'emplois, et qui ne propose plus que des algorithmes comme ressources humaines ! Figure-toi que Nixon y avait déjà pensé ; c'est Reagan, le précurseur du capitalisme financier, qui a mis en échec le projet.

- Gaby, mon conjoint, dont tu connais un peu le combat, est sur la même ligne que toi. Il

dit que le fric a tout tué, notamment le travail, véritable raison d'être de l'homme ; mais le travail pris dans son expression la plus large, ce qui ne se borne pas au seul labeur rémunéré et professionnalisé. Il dit, à juste titre, qu'aujourd'hui énormément de gens n'aspirent qu'à prendre leur retraite tellement ils sont mal traités, ce qui est catastrophique. Et tout ça parce que le mécanisme du travail est dévoyé par les impératifs économiques d'un modèle pervers. Le travail subit une perte de sens due au process imposé par la financiarisation où tout se fait dans l'urgence, où les tâches ne sont plus en adéquation avec les capacités des individus, où aucune considération ou confiance n'est accordée à ceux qui dépendent bestialement d'une hiérarchie de moins en moins accessible ; et tout ça pour un salaire n'assurant plus la dignité de l'homme et faisant de lui la variable d'ajustement d'un système sauvage et déshumanisé.

Thomas acquiesce avec une forme de culpabilité voilée qui l'honore.

- En fait, on en est arrivé à appliquer tout le contraire des principes promulgués dans la déclaration des droits de l'homme, ajoute-t-il avec consternation. Mais, heureusement, il existe aujourd'hui des expériences fabuleuses

qui vont dans le bon sens en créant de nouveaux modèles économiques. Notamment les E.B.E. (entreprises à but d'emploi). C'est totalement révolutionnaire, car le principe est l'inverse de ce qui se fait actuellement. A savoir embaucher des gens - et en CDI, s'il-vous-plaît ! - pour ensuite leur trouver un emploi !!! T'as entendu ? L'exact contraire de ce qui sévit aujourd'hui, où l'humain disparaît devant l'économique. Et ça marche, car les gens sont motivés et se sentent utiles, sans parler de leur dignité et leur niveau de vie retrouvés.

- Tu parles de nouveau modèle économique, mais tu sais comme moi ce que signifie dans notre société ce concept exigeant !...

- Tout à fait. Et c'est là où les pères du modèle sont géniaux (Je crois qu'ils sont d'ATD Quart-monde, cette fabuleuse ONG). Plutôt que de payer des gens au chômage (ce qui représente un coût non négligeable et une perte sèche), une EBE obtient de la part de l'État le transfert des allocations chômage (environ 70 % du coût du concept) qu'elle doit compléter avec un modèle économique pour les 30 % restants. Ce qui ne pose aucun problème de rentabilité. Par ailleurs, ces EBE travaillent essentiellement sur des tâches non satisfaites au niveau communal et sans jamais concurren-

cer les emplois existants ! Autrement dit, elles jouent la complémentarité au lieu de la concurrence !

Après un court moment de stupéfaction, Éva, dubitative, s'interroge.

- C'est marrant, toi si rigoureux, je ne te voyais pas sur cette position...

- Ça n'a rien à voir ! Tu veux que j'aille plus loin ? Tu parlais tout à l'heure de professionnalisme, hé bien je pense qu'il tue tout également. L'exemple le plus probant étant celui du sport qui débouche sur toutes sortes de dérives. Et pourtant, le mot étant un dérivé de profession, tu es nécessairement un professionnel quand tu as du travail. C'est de l'esprit dont je te parle. Pour moi, l'amateur, ce délicieux oxymore, se confond avec l'artisan, celui qui doit pouvoir gagner sa vie, mais pas à n'importe quel prix car la présence d'une éthique dénuée d'intérêt financier et d'impératif temporel le préserve d'un travail bâclé. On en est bien sûr à mille lieues aujourd'hui dans cet univers d'actionnaires cupides qui régit le monde du travail où on ne parle plus que de marché, de productivité à tout crin, et de rentabilité. Un seul but : vendre ! Regarde le cas de la télé qui, d'objet culturel à ses débuts, est devenue un puissant vecteur de promotion consumériste.

Pour vivre, elle a désormais besoin d'attirer les sponsors qui permettent aux émissions d'exister. Le but est alors de faire le « buzz », comme ils disent, pour être regardées. Ce qui conduit évidemment à tous les excès imaginables d'une télé poubelle mais rentable, véritable moteur d'une dictature de la médiocrité.

Éva est subjuguée.

- Tu me surprendras jusqu'au bout, Thomas. Jamais je n'aurais imaginé entendre un tel discours dans ta bouche.

- La rigueur n'est pas la mère du conformisme. Elle est aussi valable en philosophie que dans les hautes sphères de la finance. Elle ne sert pas les mêmes intérêts, voilà tout.

- Merci mille fois pour cette leçon de management dont j'essayerai d'extraire le potentiel pragmatique. Concrètement, tu me conseilles quoi ?

Il sourit béatement avant d'utiliser l'humour pour se préserver de toute forme d'arrogance.

- Tu sais, les gens comme moi c'est, dit-on, la mémoire de l'humanité... Mais ils ne se souviennent de rien, ces vieux cons là !

Ils rient de bon cœur de sa plaisanterie en guise de pirouette avant de poursuivre :

- La sage et modeste Françoise Dolto répondait généralement ceci : O.k., je vais vous donner un conseil, mais promettez-moi de ne pas le suivre !...

Le soir, après le repas qu'elle prend avec son fils euphorique (il ne lui parle que du retour de son père), elle s'installe devant la télé, mais ne peut s'empêcher de faire le point sur une journée dont aucun adjectif ne semble à la hauteur de son ressenti. Ambivalent, est pour le moins l'idoine et éphémère épithète. Bonnes et mauvaises nouvelles n'ayant plus la ligne de démarcation indispensable à l'expression de l'émoi approprié, elle tente de résister à l'analyse de quelques signaux qui ne sont que factuels. Elle ne se laisse pas happer par les hypothèses que lui suggère sa découverte matinale, et parvient intelligemment à recentrer l'image de Gaby sur les clichés positifs de ses récents combats - dénotant au passage toute la complexité du personnage terrassé par la réalité pessimiste

de son époque, compensée par un optimisme de combat le maintenant en éveil permanent. En effet, malgré l'urgence et l'ampleur de la catastrophe écologique le touchant au plus haut point, il exprimait voici quelques jours ses espoirs concernant l'avenir de notre agriculture traversée par une dynamique folle, à ses dires. Car l'insoutenable indigence de nos cultivateurs, vivant souvent avec des revenus voisins du RSA, ne semble pas décourager une jeunesse qui a dû lire Virgile (ou rencontrer Pierre Rabhi et Gilles Clément) pour choisir à nouveau ce noble métier ! Symbolique de la profession, retour à la nature, ou besoin éperdu de se sentir utile ? Peu importe la motivation. Des gens de tous horizons en viennent à mettre fin brusquement à leur activité pour aller cultiver la terre avec d'autres méthodes, tel ce pilote de ligne d'à peine quarante ans qui ne peut être soupçonné de cupidité ! Comment ne pas se réjouir d'une telle prise de conscience intégrant l'impérative nécessité de produire plus d'énergie que l'on en consomme ? A l'aube de la deuxième guerre mondiale, avec une calorie fossile on arrivait à produire 2,4 calories alimentaires. Or, aujourd'hui, il nous faut 7 à 10 calories fossiles pour produire une seule calorie alimentaire ! Autrement dit, en soixante-dix ans, on a

divisé par vingt-cinq notre efficacité énergétique pour produire de la nourriture ! Il est donc évident et urgent de corriger le tir, d'autant plus que nous importons en France pour quatre milliards d'euros de fruits et légumes par an et que nous avons quatre millions de chômeurs... Mais, grâce à l'agroécologie, à la permaculture, à la biodynamie, à l'aquaponie, à la bio-masse, la profession semble enfin changer d'orientation. Le bio prend de l'ampleur, les AMAP se multiplient, la vente en direct de cultivateurs travaillant en circuit court aussi. « Un nouveau type d'agriculteurs est en train d'apparaître, j'ai même envie de dire un nouveau monde agricole ! », avait osé avouer Gaby à leur voisin Christophe, abasourdi, lui qui connaît les pires difficultés.

Tandis qu'Éva s'apprête à aller se coucher, le téléphone sonne. C'est Pat'.

- J'te dérange pas ? Je pensais à un truc cet après midi... Gaby, il est parti avec sa voiture ?

La question tombe à pic. Éva lui raconte sa découverte, ce qui semble le décevoir car il ne rebondit pas. Il change même de sujet rapidement, décrivant par le menu sa déconve-

nue du jour avec le vendeur d'un grand magasin d'électro-ménager qu'Éva connaît bien.

- Un vrai con ce rouquin, pas aimable et moche par dessus le marché...

Éva ne se démonte pas :

- Et toi, un peu bourré, si j'ai bien compris...

Il réfléchit un instant, avant de répliquer :

- Certes, mais moi je serai sobre demain !

- Oh, t'es dur, lui rétorque Éva en riant. T'avais quand même bien dû l'énerver pour qu'il en arrive là.

Pat' se marre.

- Il n'a aucun humour. Je venais de lui expliquer qu'il n'avait pas idée à quel point c'était exact quand il m'a vendu une télé à 0 % d'intérêt !...

- Oh, oh, j'y crois pas...

- Je te dis qu'il est con : il me croit alors acculé par les dettes et je lui balance, POUR RIRE : acculé, toi-même !!!

Éva éclate de rire et avoue reconnaître un peu son ancien camarade de classe...

Et Pat' se dit qu'il s'est bien sorti du pesant mystère qui semble s'obscurcir autour de la disparition de Gaby...

Éva est sous somnifères depuis quelques jours et se débat dans des cauchemars qui ne l'encouragent pas à rejoindre son lit. Son médecin l'a mise en garde contre ces médicaments auxquels on s'habitue un peu trop vite, mais sans lesquels il est quasiment impossible de pouvoir assumer une journée ordinaire.

Pour la première fois, elle vient de dormir plusieurs heures d'affilée sans connaître l'angoisse de déstabilisantes aventures nocturnes. Pour une fois, elle n'a pas la boule au ventre et elle s'éveille avec une véritable faim - toutes choses concomitantes à l'expression d'une perception moins fragilisée si ce mercredi ne s'inscrivait comme le premier anniversaire de son énigmatique infortune... Une semaine

déjà ! Une semaine d'abandon sans nouvelles qu'elle ne s'explique pas.

Comme prise d'un coup de sang intempestif, elle compose le numéro de téléphone de la gendarmerie, demande à parler au responsable dont elle peut se prévaloir et laisse échapper son acrimonie irraisonnée.

- Mais, Madame, lui rétorque le commandant de gendarmerie, maîtrisant ses émotions à la perfection, la loi n'a pas plus d'obligations envers vous-même qu'envers votre conjoint !

Éva se calme, attendant avec impatience la suite d'un discours qu'elle ne comprend pas.

- Suite à votre visite, nous avons procédé aux vérifications d'usage. Vos déclarations se sont avérées. Néanmoins, aucune irrégularité n'ayant été constatée, nous ne pouvons absolument rien faire pour vous aider, car la République permet encore à chacun de gérer sa vie comme il l'entend. Comprenez-moi bien, Madame, nous ne mettons pas en doute la bonne foi de vos interrogations, mais je n'ai pas autorité pour ouvrir une enquête sur une personne qui semble bien à ce jour avoir disparu de son plein gré.

Résignée et terriblement déçue, elle tente une dernière offensive.

- Puis-je au moins espérer votre coopération pour la suite des événements ?

- Pas forcément... Imaginez qu'on retrouve votre conjoint loin d'ici, je ne pourrais vous communiquer ses coordonnées qu'avec son total assentiment.

Voilà qui est clair ! Mais tout aussi improbable, ne cesse-t-elle de se dire.

Son premier réflexe est de déposer Fabio chez une de ses amies dont le fils a le même âge et fréquente la même école que lui. Puis, elle tente de retrouver la rue où la voiture de Gaby était en stationnement. Elle se dit que la première réponse à apporter aux allégations de ce flic est de vérifier si la voiture est toujours là.

Une sourde angoisse l'étreint quand elle débouche à proximité de l'hôpital où elle se gare difficilement. Elle sait qu'il faut que la voiture soit toujours là pour garder un quelconque espoir... Ses jambes flagellent encore quand elle pense l'apercevoir à l'autre bout du trottoir et bientôt son angoisse fait place à un énorme soulagement. De courte durée, car le cerveau a ceci de déroutant qu'il ne se satisfait jamais d'une victoire à la Pyrrhus. Alors, elle décide de rester là... Pour s'assurer que Gaby n'y réside pas !

Elle n'a pas le temps de se demander quel type d'organisation adopter, ni combien de temps y consacrer, que son téléphone se met à sonner. C'est Thomas.

- Qu'est-ce que tu fous, bordel ? Il est 9h53, et c'est à 10h que je dois faire ta présentation aux clients. Je ne sais pas où tu te trouves, mais si tu ne veux pas assombrir ton avenir, je te conseille de t'arracher !

« Bordel de merde de bordel de merde ! », se met-elle à jurer soudainement à haute voix. Elle qui jusqu'à maintenant n'avait jamais su prononcer le verbe bouffer ! Si Gaby était là, il lui ferait sans doute remarquer qu'elle en a pris pour dix ans d'insanités...

Elle panique ; elle avait complètement oublié qu'exceptionnellement pour un mercredi elle avait un rendez-vous professionnel. Et quel rendez-vous ! Par chance, elle est à quelques enjambées de son bureau qu'elle gagne au pas de charge. A 9h57, elle déboule dans la salle de réunion où tout le monde ne s'est pas encore installé. Elle s'assied aux côtés de Thomas qui lui glisse à l'oreille :

- Excuse-moi pour tout à l'heure, j'ai été un peu vif, mais j'ai vraiment eu peur que tu me laisses tomber...

Il arrive que l'on décroche parfois d'un cours, d'une réunion, d'une émission ou d'une conversation à cause de notre cerveau accaparé par un autre sujet d'un intérêt apparemment plus élevé. C'est le cas d'Éva dont on peut dire que l'équation de sa vie personnelle reste à une inconnue... Pas sûr que ça l'amuserait ! Elle qui nage en plein drame familial et qui s'est singulièrement compliquée la tâche en ne disant pas la vérité à son fils, persuadé du retour de son père dans la soirée. Comment va-t-il réagir en apprenant le mensonge, et quelles conséquences devra-t-elle subir en retour ? La situation se complique et l'heure est grave, car aucun indice ne permet après sept jours d'interrogations de dérouler la pelote d'une version plausible. D'un autre côté, sa vie

professionnelle est en jeu. Sept personnes autour de la table scrutent ses moindres réactions et cherchent à décoder son mode de fonctionnement. La huitième ne la quitte pas des yeux et prend des notes ponctuellement en tapotant parfois la table de sa main gauche : il s'agit d'un des directeurs-adjoints du siège parisien ; le genre d'individu pour lequel les aléas personnels sont une menace sérieuse à la rentabilité de toute unité de gestion.

Il est onze heures vingt-deux. Éva respire. Elle se dit que sa prestation est presque terminée puisque Thomas vient de prendre le relais pour aborder des considérations tenant plus à son bilan personnel qu'aux projections futures dont elle a tenté de définir les modalités. A son tour, et provisoirement libérée de ses vicissitudes, elle peut scruter à loisir les visages des différents participants avec lesquels elle s'amuse discrètement. Quoique amuser ne soit pas vraiment le terme approprié lorsqu'elle observe le visage émacié, la moustache fine, les yeux noisettes et le nez aquilin de son hiératique directeur. Voilà un homme à l'ego surdimensionné qui se croît de plus en plus capable d'agir comme un dieu. Il fait partie de cette catégorie de gens totalement barrés qui, grâce aux avancées tech-

niques, pensent manipuler les autres et contrôler l'avenir... Et ce qui fait peur, c'est que l'aspect créateur du rôle de Dieu est maintenant à notre portée (telle la biologie de synthèse par exemple). Mais allons nous réussir à en maîtriser l'aspect moral ? Développer des moyens techniques efficaces suppose de voir les choses du point de vue des autres et de ne pas gâcher leur vie... Le problème est que cette éthique éclairée est plus difficile à acquérir du fait même de la nature humaine. Notre cerveau, très animal, qui est conçu pour un environnement précis, se retrouve confronté à des problèmes d'un type nouveau. Acquérir cette éthique éclairée va demander une éducation, une réflexion et une discipline qui ne viennent pas naturellement. Un tel homme a-t-il la capacité - se dit-elle gravement, tandis que ses yeux croisent subrepticement son regard arrogant - de se transformer de l'intérieur, d'aller à l'encontre de sa nature primitive et de modifier le chasseur préhistorique qui est en lui si on gratte le vernis de la civilisation - cette expérience dont nous sommes les instigateurs, mais que nous ne contrôlons pas...

Un léger coup de coude de Thomas la remet dans la conversation qu'elle comprend de-

voir conclure en remerciant les clients de leur participation.

Il est midi moins dix.

Les clients s'en vont, et elle ne peut refuser d'aller déjeuner avec Thomas et son présomptueux patron.

Éva aime bien aller au restaurant, surtout quand on l'y invite, mais aujourd'hui elle aurait accepté de payer pour éviter d'y aller ! Elle ne connaît pas ce directeur-adjoint qu'elle n'a croisé qu'une fois ou deux depuis qu'elle travaille ici. Mais elle en a beaucoup entendu parler et surtout elle a souffert, comme tous les autres salariés, de ses méthodes parfois radicales et de sa communication arrogante, pour ne pas dire méprisante.

Thomas a choisi un petit restaurant du centre ville de Cherbourg. Une sorte de brasserie où, pour pas très cher, il est possible de manger autre chose que du sous-vide ou du surgelé... Éva stresse énormément. Elle se doute bien que - plus qu'à travers la réunion passée - c'est au cours de ce repas apparem-

ment anodin que Biseltier (c'est le nom du directeur-adjoint) va mesurer l'envergure de sa nouvelle responsable. L'échange courtois qui s'en suit, et qu'elle n'avait pas anticipé, paradoxalement l'inquiète ; au point qu'elle en dissèque les moindres détails se demandant où peut bien se nicher l'insidieuse expertise... Il faut une question précise de Thomas pour éloigner enfin ses craintes injustifiées.

- Où en sommes-nous de nos projets de croissance externe ?

Biseltier a un large mouvement désabusé de la main droite.

- Vaste programme !, aurait dit le général. Depuis le mois de mai, disons que certains ont pris du plomb dans l'aile.

- Par exemple ?

- L'Iran, bien sûr.

Thomas entame une diatribe contre le président des États-Unis. Biseltier le reprend.

- Trump a au moins un avantage...

A ces mots, Éva est atterrée : même Trump ne semble pas exclu de ses singulières valeurs...

- Il chasse à grands pas l'hypocrisie ambiante ! On nous annonçait depuis quelque temps déjà le déclin des États-Unis, et l'Europe pouvait commercer à croire en son étoile... Belle

leçon de réalisme en ce mois de mai 2018 où l'imprévisible chef d'État américain décide de quitter l'accord sur le nucléaire iranien et où l'on se rend compte que rien n'a changé. Et surtout pas la suprématie de l'oncle Sam ! Incroyable. Non seulement Trump peut se permettre de quitter un accord international signé par son prédécesseur (il l'avait déjà fait quelques mois plus tôt avec l'accord de Paris sur le climat), ridiculisant ainsi tout engagement international, mais il démontre au grand jour que les États-Unis continuent de mener le monde en faisant appliquer une règle rarement dévoilée, celle de l'extraterritorialité. A savoir que Trump menace désormais de sanctions tout pays continuant à avoir des accords commerciaux avec l'Iran !

- Impensable, renchérit Thomas. Aucune entreprise de la planète ne peut donc plus commercer avec l'Iran parce qu'un individu, arrivé au pouvoir dans des circonstances plus que douteuses et dont l'esprit et la probité sont mis à mal, l'a décidé !

- Tout à fait. Et il a effectivement les moyens de ses menaces puisque la monnaie d'échange est neuf fois sur dix le dollar.

- Pire, même, si j'ai bien compris, s'empresse d'ajouter Thomas, décidé à reprendre la

main : la justice américaine peut être saisie en regard de ce principe d'extraterritorialité.

Éva, dont l'attentive écoute a modifié le jugement premier, sort alors de sa réserve avec lucidité :

- Ce qui veut dire que l'Europe a un jour accepté ce marché de dupes qui l'enchaîne aujourd'hui aux États-Unis...

Un ange passe.

- Cette pauvre Europe, murmure Biseltier, incapable de se mettre d'accord pour répondre à cette insensée soumission. Tout comme avait sonné le glas de ses ambitions quelques années plus tôt quand elle avait préféré attribuer la société *Alstom* à l'américain *General electric*, au lieu de l'associer à l'allemand *Siemens* pour constituer un géant européen capable de rivaliser avec les monstres internationaux.

Il a à peine le temps de finir sa phrase que son téléphone sonne. Par politesse, ou par confidentialité, il quitte la table et part s'isoler au fond du restaurant.

Thomas regarde Éva en souriant et lui lance, enjoué :

T'en fais pas, vas, tu peux dormir sur tes deux oreilles...

Éva marque un temps d'arrêt interroga-
teur avant de lui répliquer, goguenarde :
- T'as déjà essayé ?

Éva est nerveuse.

Il est dix-sept heures quinze et elle n'ose pas quitter son poste de travail tant que Biseltier est encore là. Elle doit pourtant récupérer Fabio au plus vite et se préparer à lui faire l'aveu de son infâme parjure...

Après tout, se dit-elle, rien n'empêche d'inverser l'ordre des choses. Elle appelle son amie pour s'excuser de son retard et fait le vide sur son bureau : aucun dossier ne pourra lui venir en aide dans la construction d'un argumentaire dont seules l'émotion et la sincérité pourront traduire sa bienveillance et l'erreur de sa regrettable démarche... Sans pour autant préserver son fils de la détresse d'un avenir incertain.

A 17h 52, Biseltier vient la saluer ; cinq minutes plus tard, elle quitte à son tour le bâtiment.

Sur la route la ramenant chez elle, la pression s'accroît au fil des kilomètres. Sur la banquette arrière, Fabio, dans l'urgence de son innocence, lui borne catégoriquement sa marge de manœuvre par les propos euphoriques qu'il tient sur ses impatientes retrouvailles avec son père. Éva évalue en son for intérieur le moment le plus propice pour lui dévoiler la vérité. Puis, dans la dernière ligne droite, à quelques mètres seulement de leur domicile, elle se décide enfin.

- Fabio, mon chéri, je dois te parler de papa !

- Youpiiiii, s'écrie le gamin encore sous l'emprise d'un enthousiasme débordant.

Puis, d'un coup de frein intempestif, il se retrouve projeté contre le fauteuil du passager avant. La voiture s'immobilise et Éva, tétanisée, ne l'entend même pas se lamenter :

- Maaaaan, tu m'as fait mal !

Quelques secondes lui sont nécessaires pour le prendre dans ses bras et lui demander pardon. Mais son esprit et son regard sont ailleurs : elle vient d'apercevoir là, dans la cour de la maison, la voiture de Gaby... Comme ça, au

dernier moment, juste en amorçant son dernier virage...

Fabio qui fait alors la même découverte oublie instantanément sa douleur et oblige sa mère à affronter cet incroyable retournement de situation. Éva est tellement surprise que sa joie peine à prendre la mesure de cette nouvelle réalité dont l'inattendu dénouement lui ôte toute lucidité. Je rêve, songe-t-elle, incrédule et déjà en proie à d'in vraisemblables scénarios excluant un fatal retour de Gaby. Fort heureusement, au troisième cri de « Papa est là ! », la silhouette de Gaby, comme par enchantement, apparaît soudain sur le seuil de la maison...

Éva trouve alors la force de s'élancer à corps et à larmes perdus dans les bras de celui qui, à cet instant, quitte enfin les contours flous d'une épuisante parenthèse.

SACRÉE SOIRÉE....

Quelques jours plus tard...
Lundi 31 décembre.

Les voitures arrivent les unes après les autres, et la cour a bien du mal à les contenir.

La mieux garée est celle de Pat' qui, arrivé trois jours plus tôt, a tenu à disposer sa relique - une DS 21 qu'il possède depuis quarante-cinq ans maintenant - à l'extrémité du patio, juste devant le préau situé un peu en retrait de l'ensemble. En revanche, Tania, sa compagne, n'est arrivée que la veille avec Marco, Véronique et leur fille Margot. Et, depuis une heure, c'est le défilé...

Ils sont tous là pour fêter la nouvelle année..., et le retour au foyer d'un Gaby rayonnant qui marque la fin d'une épopée insensée !

Gaby semble avoir perdu un peu de poids tant son visage s'est quelque peu émacié. « Effet d'optique », dit Mylène, rassurante. « *Efféminé* », réplique Tom dont l'humour ne cède rien aux circonstances. Et chacun de scruter à la dérobée la silhouette svelte de celui dont ils attendent le fin mot d'une disparition pour laquelle ils n'ont obtenu à ce jour qu'une navrante justification puisant ses racines dans la thèse assez peu convaincante de l'accident.

Seule, Blandine a fait l'effort de donner à la soirée un caractère élégant. Les femmes l'en félicitent et les hommes, comme à leur habitude, s'en moquent ironiquement à l'image de Tom qui lui demande sournoisement qui l'habille en lui chuchotant grivoisement à l'oreille : car je sais déjà qui te déshabille !...

- As-tu des nouvelles de Germain ?, demande Ben à Marie ?

- Moi, non, mais demande à Tom, il le connaît comme sa poche.

- Normal, à force de se les gratter, réplique-t-il en rigolant, signe indiscutable qu'il n'en est pas à son premier verre.

Éva en profite pour interpeller Marco au sujet de Stan' qu'ils n'ont pas réussi à voir lors de leur dernier séjour en Provence.

- Il a eu un gros passage à vide quand sa femme l'a quitté. Puis, l'année dernière, il s'est remarié...

Marco marque un temps d'arrêt avant d'ajouter avec une sincérité désarmante :

- Il n'a vraiment pas de pot, ce mec. Sa première femme l'a quitté et la deuxième semble vouloir rester !...

Eddie, Bob et Rachid ne s'étaient pas revus depuis plusieurs mois. Seul, Bob a quelque peu changé en laissant pousser ses cheveux qui n'affinent pas sa silhouette sujette à un léger embonpoint. Mais Rachid n'y voit pas là le plus surprenant des changements :

- Tu fumes la pipe, toi, maintenant ?

- Ouais, mon médecin m'a dit que je fumais trop de cigarettes !

Sourire entendu de Rachid.

- T'as raison, ça va tout changer.

- Je veux, mon n'veu. J'ai même décidé de me faire incinérer ; ce sera ma façon à moi de choisir un coin fumeur...

- Tu sais que le choix de la pipe n'est pas anodin ?, lui lance Eddie, plus sérieusement.

Il n'a pas le temps de répondre que Gaby, qui passait par là, s'empare énergiquement du sujet.

- Tu sais au moins dans quel bois on fait les meilleures pipes ?

- Ouais, en bruyère.

- Pffft ! Dans le bois de Boulogne, hé patate...

C'est au moment de passer à table que les premières questions sur la disparition de Gaby fusent sous forme de farces à mille lieues de l'inimaginable angoisse qu'elle suscita.

- Il y a un mois, à quelques jours près, je pars donc comme d'habitude au travail sans me douter que ma vie va basculer quelques heures plus tard...

Gaby débute ainsi le récit de son invraisemblable épopée et, malgré les vapeurs d'alcool déjà bien présentes en chacun des convives après plus de deux heures d'un apéritif festif, l'attention est vive.

- Journée ordinaire en apparence mais qui, dès le matin en fait, avait très mal débuté. Dans mon agenda se trouvait calé, sans que je le sache, un rendez-vous avec un banquier de la HSBC, car ce sans-gêne avait eu l'outrecuidance de nous démarcher pour se faire de la publicité... Je n'ai pas pour habitude de déroger aux règles de la courtoisie, que je considère comme

essentielles, mais là, franchement, c'était pousser le bouchon un peu loin ; et il n'eut aucun mal à me mettre hors de moi. Je lui ai expliqué - un peu vertement, je le reconnais - que depuis la crise de 2008 rien n'a changé. Que les banques sont toujours infaillibles (too big to fail) et que la sienne, la plus pourrie de toutes, non seulement continue son commerce illégal, mais est devenue le messenger de la monnaie chinoise pour son introduction et son hégémonie sur l'Occident avec toutes les irrégularités et dangers qu'elle comporte. Les mêmes procédés financiers continuent d'aspirer l'argent avec la même cupidité et les mêmes rapaces sont à la barre, car aucun règlement ni aucune sanction n'a été prise à leur encontre. La seule différence est la vitesse à laquelle ces criminels en col blanc peuvent désormais générer des bulles grâce au trading à haute fréquence dont les algorithmes sont un véritable défi à la probité. Là-dessus, il m'interrompt, comme si de rien n'était, pour reprendre son discours... Alors j'ai dit stop ! Lui martelant sans ambiguïté que les banques ont un toupet frisant l'indécence à se refaire de la pub ! Même la mienne - ajoutais-je, pour éviter tout parti pris - qui a le culot d'inviter ses clients à lui en demander plus !!! Plus de services sans doute quand on sait que le

client est désormais amené à tout faire par lui-même pour pallier son inacceptable désengagement... Appels téléphoniques robotisés, dépôts de chèques automatisés, distributions automatiques de billets, relevés de compte informatisés sur internet, réception physique réduite à un seul guichet dont la considération est trop souvent incarnée par l'incompétence du préposé, dégoûtant à tout jamais de se déplacer !

Gaby reprend son souffle tandis que tout le monde attend visiblement un scoop.

- Bref, la journée ne pouvait plus se passer normalement... Vers 18 heures, je quitte le bureau et je prends la route pour rentrer à la maison. Il fait nuit et pourtant, quelques kilomètres plus loin, pour une raison que je ne m'explique pas, je décide de rejoindre la route de la côte ; sans doute entre Sainte-Mère-Église et Montebourg. Là, sur une petite route bien sombre et bien déserte, je constate qu'une voiture accidentée gît sur le bas-côté. Je n'hésite pas un instant et m'arrête à son niveau pour constater qu'il y a quelqu'un à l'intérieur. Je ne cherche même pas à me garer proprement, et tente d'ouvrir la portière du conducteur qui semble résister. Je fais le tour du véhicule, parviens à ouvrir la portière

passager, et entends alors les faibles rôles
d'une femme semblant réclamer de l'aide...

Gaby marque une pause, scrute son auditoire et, tel un conteur averti, se donne les moyens de son intrigue :

- A partir de cet instant, je sors des radars qui bornent l'existence paisible de tout citoyen lambda !

L'attitude de Gaby surprend.

Il semble avoir changé en quelques jours. Le ton est posé, la parole maîtrisée, et la diction semble révéler un autre vécu. Gaby est un pragmatique, ouvert à toute forme de savoir, de culture ou de pratique. Sa perpétuelle remise en question lui garantit sa liberté de pensée et son objectivité tout en lui tissant des liens douloureux et asservissant vis à vis de ceux qui n'ont pas sa démarche. Paradoxalement, plus il se sent libre, et moins il l'est ! Car sa tolérance à accepter la différence ne rencontrant pas toujours sa réciproque, il est souvent amené à abandonner ses choix ou ses prérogatives au nom même de cette liberté qu'est la tolérance. « L'homme libre de tout n'est pas libre, de même que celui qui n'agit pas n'est pas exempt de faute. Seul est libre celui

qui est au service de quelqu'un, qui abandonne à un autre sa volonté, consacre ses forces à un travail et agit sans questionner », avait-il récemment découvert dans un ouvrage de Stefan Zweig. Cette réflexion dérangement et paradoxale sur la liberté est aussi une pensée sur la nécessité de l'acte et la mise en perspective de toute illusion inhérente à la fréquentation d'autrui. Mais ce sont dans ces assertions bousculant les à priori et les formalismes qu'il trouve les germes de son oracle. L'insigne relativité de l'homme au sein de l'univers, dont les perpétuelles découvertes le confortent dans sa propre insignifiance, n'est pas non plus sans effet sur son redondant questionnement... Ainsi, la récente découverte de *Laniakéa* - ce superamas d'un ensemble de trois, comprenant celui de la Vierge dont est issue la Voie lactée (cette galaxie de centaines de milliards d'étoiles dont fait partie notre système solaire et donc notre petite planète Terre). Et tout ce beau monde qui converge à six-cent-trente kilomètres/seconde vers le Grand attracteur ne représente pas plus de 4 % du diamètre de l'univers observable !... Pas bon pour le moral de de nos infatigables infatués, avait-il songé, avant que son entourage ne lui accorde l'importance démesurée de cet instant particulier...

- La jeune femme semble plus choquée que réellement blessée. Aucun stigmate apparent ne se lit sur son corps inerte. Et quand je lui demande si tout va bien, elle dodeline la tête de telle manière que je n'en sais pas plus. Je décide alors de me saisir délicatement de ses membres pour savoir si elle est en capacité de se mouvoir. Tout semblant fonctionner normalement, je parviens à débloquer sa portière et à la transférer dans ma voiture sans la faire grimacer. Elle n'a alors toujours pas prononcé le moindre mot !

L'ambiance est retombée. Curieusement, aucune plaisanterie ne fuse et Gaby, inconsciemment ou pas, sait trouver les mots pour théâtraliser son récit.

- Après quelques kilomètres d'un silence absolu, je sens qu'elle veut me dire quelque chose, mais qu'elle hésite à parler. Alors, je l'interroge prudemment avec des questions pouvant se solder par un oui ou par un non. Mais, à ma grande surprise, elle s'engage alors dans un monologue au cours duquel je remarque aussitôt un fort accent et un manque de maîtrise caractérisé de notre langue. Je ne comprends pas tout, et hésite sur les causes réelles de son accident que son mauvais français et ses troublants propos ont érigé tout de suite en excitant mystère. « Je ne vois pas bien ce que vous dites », lui dis-je en articulant lentement.

- T'étais peut-être à contre-jour, suggère Tom, dont l'humour refait soudain surface permettant au récit de prendre un caractère plus léger.

Gaby rigole et prend tout son temps pour répondre, recherchant visiblement la parade à son intervention.

- Non, c'est pas ça. Je pense que le cerveau a du mal à suivre quand viennent les mots tard !

L'ambiance repart enfin, et Gaby a même du mal à reprendre le cours de son avatar.

- Quoi qu'il en soit, je parviens à lui faire comprendre que je l'emmène à l'hôpital de

Cherbourg. La route est déserte, mais je décide de reprendre la Nationale 13 pour ne pas perdre de temps. Il doit être pas loin de 19 heures. Je la sens tendue et inquiète. « Je suis paniquée ! », lâche-t-elle soudain. Je crains d'avoir mal compris tellement la phrase est correcte, et je lui fais répéter ce qu'elle avait si bien exprimé la première fois.

Tom éclate de rire et l'interpelle à nouveau.

- T'es bouché ou quoi ? Tu ne sais pas quoi faire quand une nana te dit qu'elle est pas niquée !..., dit-il, tout en jetant un coup d'œil en coin vers Éva à qui il adresse un clin d'œil complice pour s'excuser de son incorrigible trivialité venant contredire sa sincère bienveillance des jours passés.

Gaby en rougit ! De honte... ou de regret...

- Arrivés à l'hosto, j'aide la jeune femme à sortir de ma voiture - et là, je sens bien qu'elle a subi un traumatisme qui n'est peut-être pas que psychique - et je la fais asseoir sur le premier siège disponible à l'entrée des urgences. Je file garer ma voiture dans une petite rue adjacente et reviens rapidement m'occuper d'elle, comprenant au vu de la surprenante affluence que cela va durer. J'essaye

d'évaluer le temps que va nécessiter l'attente de sa prise en charge car, n'ayant pas de téléphone portable, je dois trouver le moyen d'appeler Éva qui va bientôt s'inquiéter.

- Oh, tu m'as tellement habituée à ne jamais rentrer à heure fixe que je ne m'en étais même pas rendue compte..., ose-t-elle prétendre, provocante et visiblement très détendue.

- Ça, c'est sûr, surenchérit Pat', l'œil goguenard. Moi ça fait soixante-dix-sept ans maintenant que vous m'entendez péter, hé bien qui s'est rendu compte que je n'en fais plus exprès ?...

Les rires déstabilisent un Gaby pourtant terriblement investi dans son récit. Il tente d'en reprendre le fil.

- Une demi-heure environ se passe, et arrive un mec avec un vieux monsieur dont un pan de la chemise dépasse de sa braguette. Ça me rappelait les vieilles figures paysannes de nos campagnes dont mon père me contait avec truculence les inimitables péripéties. Ils ont l'air sympas et je leur demande, tandis qu'ils rejoignent la file d'attente, s'ils accepteraient de prendre soin de mon accidentée le temps que j'aie téléphoné. Ils acceptent, bien sûr, et je quitte la queue en direction de la sortie

où j'avais repéré une cabine téléphonique. A peine ai-je rejoint le couloir que deux flics m'interpellent en me demandant si je suis bien la personne qui vient de porter secours à une accidentée de la route. Tout-à-fait, leur réponds-je, et ils me demandent, sur un ton respectueux et presque suppliant, de bien vouloir les suivre. Négligeant totalement de leur demander la motivation d'une telle intervention, ma seule réaction est de leur objecter que je ne peux laisser seule ma protégée en attente de consultation et que je dois impérativement téléphoner chez moi. « Pas de problème, Monsieur, me répond le plus grand, un collègue va s'occuper d'elle et vous allez pouvoir téléphoner librement du commissariat ».

C'est ainsi que débute l'acte deux de ma folle mésaventure...

- En sortant de l'hôpital, j'ai comme un pressentiment qui m'angoisse instantanément. Et, à peine à l'intérieur du véhicule banalisé, je réalise que je me suis fait piéger. Mes deux garde-du-corps se précipitent sur moi pour me passer les menottes et m'enfiler une cagoule. Curieusement, je ne dis rien, sans doute convaincu que ça ne servirait à rien.

Le climat de chahut qui s'était emparé des convives quelques minutes plus tôt a totalement disparu. On sent même comme une tension s'installer autour de la table, avant tout plongée dans la perplexité d'une révélation stupéfiante et l'expectative d'un dénouement inimaginable.

- Après cinq minutes d'un trajet à l'aveugle, j'ai la totale confirmation de mon pres-

sentiment. La destination de mon périple ne peut plus être le commissariat, qui n'est distant que de deux-cents ou trois-cents mètres du centre hospitalier. Le véhicule s'enfonce alors dans la nuit pendant une vingtaine de minutes, peut-être plus, puis semble emprunter un chemin de terre si j'en juge par les secousses et le ronronnement au ralenti du moteur.

- T'en rajoutes ou quoi ?, lui lance alors Rachid, totalement éberlué.

Gaby sourit, et poursuit.

- Attends la suite, Rachid... Mais si t'es sensible à ce point, n'attends pas le dessert, t'iras pas jusque là ! En tout cas, ne me demande pas où je me trouve car je n'en sais strictement rien. A une demie-heure de Cherbourg et en pleine campagne, apparemment.

- Et, tu ressens quoi à cet instant ?, demande Tania, timidement.

- Ça c'est vraiment la question piège ! Car c'est quand même fou d'avouer que je ne ressens rien ! Je sais pertinemment que je suis englué dans une histoire tordue qui, si t'y réfléchis bien, peut m'emmener très loin, mais mon warning ne s'allume pas !

Gaby se tourne vers Éva et lui sourit tendrement comme pour se faire pardonner.

- Les deux escogriffes me font pénétrer à l'intérieur d'une habitation dont je ne verrais jamais que la pièce du bas. Je m'apprête à passer ma première nuit dans ce qu'il faut bien appeler une cellule, même si celle-ci n'a rien d'un horrible cachot.

- Attends..., l'interpelle Eddie, tu n'as rien demandé et ils ne t'ont rien expliqué ? Tu ne ressens peut-être rien, mais tu ne t'attends quand même pas à faire partie de la tournée du Père Noël !

Gaby rigole... Jaune, car il a bien conscience de l'incongruité de ses réponses qui ne sont pourtant que la juste traduction de ses émotions.

- Évidemment ! Je mesure mal la situation, mais je sais néanmoins qu'elle n'est pas à mon avantage...

- Mais tu nommes comment ce que tu vis à cet instant ?, s'emporte alors Eddie. Moi, j'appelle ça un rapt !

- Non. Et je sais que ce n'en est pas un ! Car, auparavant, la femme à qui j'ai porté secours a eu le temps de me faire quelques révélations dans la langue de Shakespeare qui, malgré mon anglais approximatif, m'ont mis sur une tout autre piste...

Tout le monde se souviendra sans doute de ce curieux réveillon du jour de l'an 2019 où l'ambiance surfe sur les crêtes d'un récit hale-tant. Récit autour duquel une saine propension à la dérision ne dénonce en aucun cas le réel traumatisme dont il est pourtant issu.

Gaby est conscient du « pouvoir » que lui offre l'intrigue de son avatar. Il n'en tire aucune gloriole, mais sait, en habile rhéteur, l'utiliser pour faire d'un drame dont il fut le principal acteur la comédie légère d'un soir de fête. Il sait aussi le traumatisme que son absence a laissé dans sa famille pendant ces quelques jours de doute absolu, et c'est sans doute pour cela que, conformément à sa façon de voir les choses, il n'a pas l'intention de se mettre à nu et d'avouer une quelconque stigma-

tisation, ou de dramatiser inutilement et autrement qu'avec humour. Il sait par ailleurs qu'entouré de ses amis il n'y a pas de risque de dérapage tant ils savent prendre leurs distances avec l'événement et l'humain ; combien l'émotion, si indispensable à la vie, doit être impérativement muselée. Avec le temps et ses vicissitudes, il a également compris où se nichent les pièges de la société dont les egos piétinent allégrement la notion d'altruisme. Mais il sait aussi que, la limite de l'ego supportable étant la confiance en soi, il ne faut pas hésiter à oublier son amour propre pour mettre ses défauts en évidence... Un être possédant une éthique forte, une volonté affichée, un courage certain, une vraie cohérence et qui réussit, a tout intérêt à montrer des failles afin que les autres puissent encore se reconnaître en lui... L'humanité étant ce qu'elle est, elle a tendance à rejeter ceux qui ne lui ressemblent pas, surtout si elle constate qu'ils sont peut-être meilleurs qu'elle...

Il est bientôt minuit. Gaby ne peut nier la fierté d'être au centre des intérêts, et donc de l'affection générale, mais assume mal les méandres de son récit qu'il saupoudre à la perfection au prix d'une spontanéité maîtrisée, forme embryonnaire de la manipulation d'après

lui. Il a comme l'impression d'appartenir à une société secrète, ce simulacre d'élitisme fait d'ersatz éclairés dont les pratiques bizarres et les rituels abscons sont une insulte à la démocratie. Francs-maçons, Rose-croix, Skull and bones, Illuminat, toutes sont pour lui à mettre dans le même sac qui est d'ailleurs celui d'Isis ; rien de désintéressé dans tout cela qui relève de l'égoïsme, car le rêve est le désir d'être singulier... Mais il ne veut pas non plus faire partie de ces individus toujours mécontents qui se plaignent au lieu de percevoir l'essentiel et de profiter de l'in vraisemblable richesse de notre environnement : « Je ne fais pas partie, dit-il, de ces gens qui passent leur temps à réfléchir au cimetière dans lequel ils seront enterrés. Au lieu d'aspirer à l'existence éternelle, j'essaye d'épuiser le champ du possible en m'inspirant de l'adéquate formule de Pandare - autrement dit de faire en sorte que la mort n'ait plus rien à me prendre ! »

- Quelle heure peut-il être ? Minuit ? Trois heures du matin ? La notion de temps échappe à toute personne recluse dans une pièce aveugle, même quand il fait nuit. En tout cas, j'ai l'impression d'être là depuis un certain temps quand la porte s'ouvre sur un individu d'une quarantaine d'années, grand et trapu, dont le visage me fait aussitôt penser à Lino Ventura. J'ai beau ne pas être dans un film, ça doit me faire sourire et il s'en aperçoit.

- Je vois que tout va bien, monsieur Guède, et qu'au moins votre détention n'est pas une surprise pour vous...

Première stupéfaction, il connaît mon nom. Deuxième étonnement, il parle avec le même accent que mon accidentée, mais dans un français parfait. Troisième surprise, je me

sens affublé d'un curieux tropisme dont j'éprouve le besoin d'exprimer l'intensité, ce qui ne met pas d'emblée en position d'infériorité.

- J'ai bien peur que votre façon de voir les choses ne fasse pas appel aux mêmes valeurs universelles que les miennes !

Il sourit. Ce qui déforme son visage.

- Je sens, au contraire, que nous allons bien nous entendre.

Puis il s'assied, m'offre une cigarette que je refuse malgré une folle envie de fumer, et me demande de lui raconter ce qui s'est passé depuis que j'ai quitté mon lieu de travail. Je lui fais alors le récit exact de ma soirée jusqu'à l'intervention de ses sbires.

- Je me doutais bien que nous n'arriverions pas aux mêmes conclusions ce soir, me dit-il en se levant d'un air nonchalant. Je vais maintenant vous laisser vous reposer, et demain je pense qu'il vous sera plus aisé de comprendre où se situe votre intérêt !

Gaby a à peine le temps d'exprimer son inquiétude face à ce visage renfrogné et volontaire que minuit sonne sur les quelques téléphones portables programmés à cet effet.

- Bonne année, s'écrient en chœur les convives qui se congratulent spontanément en faisant l'effort de quitter provisoirement l'in-

trigante histoire de leur hôte. Un brouhaha s'élève au centre duquel tinte le son cristallin des verres entrechoqués.

- Lever le coude est la meilleure façon de ne pas baisser les bras, lance Gaby à la cantonade.

- Ben, dis-donc, s'étonne Marco, si nos profs entendaient ça, ils hallucineraient...

- Ouais, c'est vrai qu'à l'école j'étais pas très bon, mais que dire de mes profs ? Moi, au moins, j'arrivais à changer de classe à peu près tous les ans...

- T'as raison, s'étouffe Bob, en recrachant une partie de son breuvage. Moi, c'était le dirlo, l'abruti de service. Faut voir la gueule qu'il avait...

- C'est pas bien de se moquer du physique des gens, intervient Véronique, volontairement redresseuse de tort.

- Il n'était peut-être pas responsable de la tête qu'il avait, mais il était responsable de la gueule qu'il faisait ! En plus de cela, d'une propreté interlope : pas une trace de matière grise...

- Alllllllez... arrête tes conneries, lui lance Marco, pince-sans rire. Nous, avec Gaby, on a eu en cinquième ou en quatrième une prof vachement mignonne, sans aucun humour et qui

rougissait à la moindre allusion cochonne. Un jour, elle nous a demandé si on savait ce qu'était un maître-queux. J'ai levé la main, et je lui ai dit que c'était un chef libidineux ! La classe a rigolé et elle m'a répondu non, sans sourciller et sans piquer son phare habituel. Tu vois le niveau !

- Faut jamais contredire une femme, lance Bob, avec sérieux. Il vaut mieux attendre quelle change d'avis...

Nous sommes à deux doigts de retomber dans la misogynie théâtrale qui anime ce genre de soirées sans l'intervention ferme du doyen dont le concubinage tardif et récent a peut-être quelque peu modifié l'angle d'attaque...

C'est donc grâce à Pat' que l'intrigante saga qui architecture cette fête atypique peut reprendre son cours.

- Ma première nuit de détention ne se passe pas trop mal. Malgré l'émotion et la crainte générées par les événements de la veille, j'arrive à trouver le sommeil car je suis crevé aussi bien physiquement que mentalement. Le lendemain est une journée neutre, je dirais. Car en fait il ne se passe rien. J'attends toute la journée le retour de mon interlocuteur qui ne se montre pas et qui doit, je pense, m'appliquer une méthode bien définie pour obtenir de moi ce que j'ignore encore à cet instant. Et ça fonctionne..., car je prends alors conscience de ma situation que je considère soudain alarmante. Mais que faire ? Que dire ? Je ne peux quand même pas inventer un récit qui n'existe pas ! La veille au soir, j'ai bien compris qu'il voulait entendre une autre version

de mes pérégrinations... Je panique un peu, mais parviens à ne surtout pas m'abaisser à réclamer quoi que ce soit. Je tente de faire diversion à mon esprit hautement perturbé. Je me dis qu'il est temps d'appliquer les techniques de la pensée positive, et de me réfugier dans des images m'éloignant le plus possible de cet enfer incongru.

Et Gaby y parvient, mais il ne le raconte pas. Son secret réside dans les milliers de clichés qu'il a accumulé tout au long de ses randonnées pédestres, seul ou avec son fils, dans la ouate de souvenirs persistants dont les odeurs et les sons anesthésient son accablement. La nature, son refuge ; la seule à lui procurer cet indicible sentiment de bien-être qui n'est ni du bonheur ni de la joie, mais une ineffable plénitude ! Cette nature que l'homme connaît si peu et qu'il s'acharne à présenter comme la jungle qu'elle n'est surtout pas, avec tous ses animaux subtilement intégrés aux écosystèmes assurant la survie de chacun, avec tous ses arbres qui se comportent comme des animaux envers les jeunes pousses qu'ils nourrissent par la racine et qui communiquent entre eux grâce à une toile de champignons tissant comme une sorte d'internet du sous-sol, avec ses plantes qui savent si bien s'adapter à leur

environnement telle la magie de la pollinisation où chaque fleur sait adopter une stratégie propre pour piéger les insectes indispensables à sa reproduction. Alors en ces instants, il pense que tout compte fait les humains, les animaux et les végétaux forment un même univers, celui du vivant, où il n'y a pas lieu d'asservir l'un par rapport à l'autre. Que tout cet univers est solidaire et que, si des degrés existent évidemment, il semble de plus en plus probable que chacun réponde à sa manière et avec son intelligence aux aléas du quotidien au sein d'un même environnement. Que l'homme, qui a passé des millions d'années au milieu des arbres, doit remettre les choses dans leur contexte et au centre de sa véritable culture.

- Le surlendemain, je ne suis pas mieux armé pour faire face à mon interlocuteur resurgi de sa retraite provisoire. « Avez-vous quelque chose de nouveau à m'apprendre ? », me susurre-t-il, avant même de refermer la porte derrière lui. Je ne prends pas la peine de répondre tant je suis convaincu d'aggraver mon cas en exposant ma bonne foi. C'est alors qu'il se dévoile en me tenant un discours auquel je ne m'attendais pas : « Vous êtes très fort, monsieur Guède ! Votre couverture au parc des marais est parfaite. Vous vous y rendez chaque

jour comme un travailleur lambda et personne n'a encore soupçonné votre véritable identité ». Il dut lire la surprise sur mon visage, car il s'attendait à une réaction. « Non, ne contestez pas, ça ne servirait à rien. J'en sais suffisamment aujourd'hui pour vous éviter d'inutiles mensonges ». Il fit une pause stratégique avant de me poser la question qui, je le compris, était donc au cœur de l'imbroglia : « Acceptez-vous de me révéler la teneur réelle de vos conversations avec la femme que vous prétendez avoir secourue ? ».

- Putain, mais on nage en plein film d'espionnage !, s'exclame Rachid, visiblement ému.

- Tu l'as dit, bouffi !, lui rétorque Tom qui visiblement semble en savoir un peu plus que les autres.

- Accouche..., reprend Rachid, rongé d'impatience.

- J'hésite. J'ai bien compris qu'il ne servirait à rien de lui répéter mes allégations de la veille - sinon à l'énerver - et, d'un autre côté, je ne vois pas bien en quoi peuvent l'intéresser les propos de ma victime sinon qu'ils ont peut-être un intérêt que je ne peux soupçonner...

- Et alors ?... Tu nous tiens en haleine, mais en réalité tu ne disposes pas d'un laps de temps suffisant pour faire ton choix...

- Exact. J'ai juste le temps de me dire qu'il faut savoir ménager l'avenir... Donc je lui répète ma version des faits à la virgule près.

Ce dont Gaby avait le plus souffert était cet environnement clos.

Pas de lumière naturelle et pas d'air pur ! Pour lui, le supplice. La durée d'une séance de cinéma demeurant son maximum supportable, il s'était dit qu'il lui faudrait, comme dans ces salles obscures, occuper pleinement son esprit. Ce qui ne lui paraissait pas insurmontable ; sa situation le portant naturellement et bien au-delà de la normale à utiliser son cerveau avec une contrainte accrue. Mais pas question de *penser ses plaies*...

Éva, qui lui était venue la première à l'esprit, lui avait renversé le cœur. Comme par magie, tout s'était transformé en touchants souvenirs que ses conditions de détention amplifièrent démesurément. Une boule lui avait

noyé subrepticement l'estomac en effleurant l'idée qu'ils pourraient ne plus jamais se revoir, mais sa volonté farouche s'était focalisée instantanément sur les réminiscences d'un passé heureux. La radiographie de leurs onze années de vie commune faisant heureusement pencher la balance du seul côté valorisant. Que de souvenirs attachants, que d'émotions en proie à cette euménide distanciation. Il avait souri en évoquant celui qui lui était venu immédiatement à l'esprit, oubliant qu'à l'époque une frustration stérile l'avait excessivement rongé. Prenant son petit-déjeuner un dimanche matin, il avait évité d'écouter les informations parce qu'il avait enregistré dans la nuit ce qu'Éva et lui considéraient comme l'épreuve reine des Jeux Olympiques : le 5.000 mètres masculin. Attendant qu'elle fût levée pour découvrir ensemble la performance espérée de leur favori, et entendant soudain ses pas dans l'escalier, il s'était écrié, fébrile mais enjoué : « Chérie, tu viens voir le 5000 ? » La réponse lui était alors arrivée comme un véritable coup de poing : « Pas la peine, je sais déjà qu'il a perdu !... » Fin du suspens !..

Il en souriait. Oubliant que cette façon d'être en permanence connecté et replié sur soi-même (le premier geste d'Éva le matin est

d'allumer son portable et de brancher sa radio)
l'avait effrayé, passablement énervé et terriblement frustré la matinée durant...

- Au troisième jour, c'est de nouveau la méthode du supplice par le vide ! Pas le moindre contact, excepté la venue éclair de mes geôliers à l'heure des repas. Mais le plus dur n'est pas là. J'en suis à mon troisième jour dans le noir. Je ne sais plus quand commence le jour et quand finit la nuit. C'est insupportable ; je mesure pour la première fois toute l'importance pour notre cerveau de posséder des repères dans le temps. Je ne pense pas que mon sommeil soit en cause, car je dors dès que je sens la fatigue m'envahir, mais je n'appréhende plus du tout mon environnement et les événements de la même façon... Je suis dans le coaltar, un coaltar très étrange issu du bouleversement total de mon horloge biologique. J'ai réellement peur de devenir dingue, et c'est

dans cet état d'esprit que j'ose réclamer à mes garde-chiourmes une télé ou une radio pour me permettre de rester dans la même dimension qu'eux. A ma grande surprise, ils acceptent, car un peu plus tard (il m'est impossible d'évaluer une quelconque durée) on m'apporte un vieux transistor qui va me sauver la vie.

- En fait, tu vas pouvoir reprendre un rythme biologique normal, mais surtout retrouver une forme de contact avec l'extérieur, suggère Bob en quête d'approbation.

- C'est un tournant de ma détention. Je passe les heures qui suivent sur France Info où j'apprends que le pays est en émoi. Paradoxalement, je parviens donc à mettre ma propre situation entre parenthèses grâce aux événements tragiques qui secouent notre pays...

- Et, t'en penses quoi à cet instant précis ?, interroge Eddie.

Gaby souffle.

- Compliquée, la situation ! Réclamer de pouvoir vivre dignement m'insufflait une motivation sans bornes. Pulvériser le gagne-pain d'innocents commerçants et laminer les symboles de la République m'indignaient profondément. Quant à n'avoir pour programme que la démission de Macron (élu par le peuple entre parenthèses), se faisant insulter comme Marie-

Antoinette avant de se faire couper la tête, était révélateur de la trahison du peuple par la foule...

- Et maintenant ?

- Aujourd'hui, si je pense encore que les revendications des Gilets jaunes sont tout à fait justifiées, elles me font peur par leur degré d'égoïsme affiché, chacun réclamant pour soi à l'inverse des manifestations organisées et ciblées. On assiste à l'éclatante revanche des droits de l'homme sur ceux du citoyen et je suis inquiet pour la République et notre démocratie, fragilisées par la balkanisation de notre société. Tout en plaidant énergiquement pour un autre système politique, je ne peux approuver ce climat de « terreur » qui s'installe et qui peut nous mener tout droit dans les bras d'un régime autoritaire, comme c'est chaque fois le cas. Les États-Unis et le Brésil sont les exemples types de ces nouveaux dangers encourus par nos démocraties ridiculisées par l'arrogance, le mépris, le mensonge et la cupidité de nos responsables politiques. Qui eut cru qu'un jour un jeune noir de gauche serait à la tête de la plus grande démocratie du monde ? Et qui eut pu penser que le Brésil élirait un jour un ouvrier ? Ce fut pourtant le cas, et que constate-t-on aujourd'hui ? Que ces pays, ré-

clamant pourtant plus de démocratie participative, ont élu deux fachos populistes ! Sans parler de l'Italie, de la Turquie, de la Russie, de la Hongrie,... j'en passe et des meilleurs qui font froid dans le dos ! Par ailleurs, pour la première fois sous la cinquième République et dans tout le monde moderne démocratique, je viens d'entendre un chef de l'État (dont je n'approuve absolument pas le programme néo-libéral) faire son mea-culpa et proposer aux citoyens un grand débat de société sans tabou sur tous les sujets. En tant que démocrate non-violent - naïf ou déférent - je m'interdis toute espèce de procès d'intention.

- C'est pas gagné, soupire Tom.

- C'est pas gagné, mais ça aura le mérite d'avoir été tenté. Les gens manquent de lien social et ont besoin de se réapproprier leur destin à travers la politique qu'ils ont, à juste titre, vilipendée. Je pense que si beaucoup crient à l'imposture, c'est avant tout parce Macron vient bouffer dans leur râtelier. Quant à ceux dont l'intelligence et la tolérance n'ont pas encore franchi le dernier palier de l'animalité, ils ont montré leur vrai visage en criant à la manipulation dans l'attentat de Strasbourg, osant présenter les terribles victimes comme

une banale diversion face aux revendications des Gilets jaunes !...

Là-dessus, Éva quitte la table pour aller chercher la salade à la cuisine. Tom ne peut s'empêcher d'en détourner l'interprétation.

- T'as vu, même Éva refuse d'y souscrire...

Gaby réfléchit deux secondes, puis rebondit sur l'occasion qui lui est donnée d'alléger le débat et d'adresser un éloge indirect à celle qu'il aime.

- Ouais, elle se dérobe alors que j'eusse aimé qu'elle se déshabillât !....

- Bon, maintenant arrêtez de le couper, s'écrie Blandine apparemment avide de connaître le dénouement d'un récit de toute évidence bien architecturé.

- Je voudrais juste ajouter - car Tom semble sceptique, et je le comprends parfaitement - que je n'ai pas voté Macron comme certains (il scrute volontairement l'assemblée en fronçant les sourcils, le sourire aux lèvres) alors que 66 % de mes concitoyens l'ont fait ; premier point. Deuxièmement, il n'a pas été élu sur un programme de gauche, mais sur des assises néo-libérales dont l'originalité de son « en même temps » n'avait de révolutionnaire que le vivifiant pavé jeté dans le clivage des dogmatismes. Tout ça pour dire que je me suis toujours incliné devant le suffrage universel,

aujourd'hui comme hier, donc que je n'ai aucune raison de verser dans le dégagisme d'un mec qui vient de débloquer dix milliards pour faire un peu de social, même si c'est loin d'être suffisant pour rattraper le retard considérable pris par tous ses prédécesseurs dont certains étaient soi-disant socialistes ou s'étaient fait élire avec des voix de gauche...

- D'accord, Gaby, mais ça ne changera pas sa politique...

- Tu ne m'écoutes pas, Tom. Un néolibéral issu de la banque internationale ne va pas te faire une politique de redistribution ! Si j'oublie mes idées politiques et que j'essaye d'analyser objectivement la situation (autrement dit, si je reste LIBRE), je dis que Macron, qui paye pour quarante ans d'incompétence, est peut-être en train d'ouvrir les yeux sur la société après l'avoir bien méprisée. Ce mec qui était totalement inconnu du grand public un an avant la présidentielle est parvenu à se faire élire ex-nihilo. Alors que tous ses prédécesseurs se sont cassés les dents sur des réformes moindres, lui est parvenu à faire passer la loi sur le travail et la réforme de la SNCF, entre autres. Alors, il a pris le melon, il s'est pris pour Dieu et a cru qu'il pouvait faire n'importe quoi, notamment se mettre à dos

ceux qu'il aurait dû s'inféoder ; je veux parler de cette indispensable courroie de transmission que sont les maires, surtout quand on ne dispose d'aucun élu local !... Aujourd'hui, il fait son mea-culpa (sincère ou pas, c'est rarissime), il en appelle au débat démocratique et il met sur la table ce qu'il peut mettre sans renier ses engagements.

- Faut voir dans quelles circonstances...

- Alors là, tout à fait d'accord. Il aurait dû prendre ses mesures avant la casse des Black-blocs pour éviter que la mémoire collective n'associe violence et résultat. Mais on est en France..., et, comme tu le sais, la tradition n'est pas dans la négociation, mais dans le conflit.

Blandine qui a fait des émules se fait à nouveau entendre plus vivement, et Gaby doit enfin s'exécuter.

- Où en étais-je au juste ?, lance-t-il à la cantonade, visiblement perdu dans ses révélations.

- Tu venais de recevoir un transistor te permettant d'avoir des nouvelles des Gilets jaunes, DONT ON SAIT TOUT MAINTENANT, lui admoneste Mylène faisant visiblement bloc avec Blandine et les autres filles.

- Ah, ouais. Et Dieu sait qu'il va me servir ce transistor... D'abord, je reprends un

rythme normal en essayant de ne dormir que la nuit, et puis je peux enfin fixer mon attention sur autre chose que les incompréhensibles raisons de ma détention sur lesquelles je bâtissais sans cesse une nouvelle intrigue.

- Et le mec qui t'interroge, tu l'as revu quand ?, demande Marco.

- Le lendemain, je crois. Mais je ne suis sûr de rien, car je me rends compte qu'il m'est très difficile de découper chronologiquement le scénario de cette délirante parenthèse. Il m'arrive à l'esprit plein de choses en même temps, et je dois faire l'effort de recadrer certaines périodes en fonction de certains évènements.

- Sans doute avais-tu affaire à un mec très attachant !..., lui lance ironiquement Pat', jusqu'ici bien discret.

- Ouais, c'est ça, soupire Gaby en riant. Et là, il n'avait pas du tout envie de plaisanter. Il semblait très sûr de lui et m'interrogea sur un ton catégorique et menaçant : « Monsieur Guède, le temps passe vite et n'accorde pas toujours à ceux qui le défient l'opportunité de préserver ce qu'ils ne considèrent pas encore comme essentiel ». Ce discours abscons me glaça instantanément et m'invita à rester prudent tout en m'obligeant à faire l'effort néces-

saire à une avancée significative. Il ajouta aussitôt : « Une nouvelle fois, je vous invite cordialement - comme je vous ai démontré moi-même ma bonne volonté en vous accordant cette faveur (il désignait du doigt le poste de radio) - à me restituer les propos de vos échanges avec la personne que vous avez rencontrée sur le bord de la route le mercredi 23 novembre ». Il n'en démordait pas ! Le nœud du mystère résidait bien là. J'avais compris le message, mais comment y répondre ? Je décidai alors de lui servir une version totalement fictive, mais qui flottait autour du sujet dont m'avait entretenu ma protégée. Pas suffisant à ses yeux. J'appris néanmoins des choses qui me seront essentielles à la compréhension ultérieure de l'imbroglio. « Je reconnais que vous êtes pugnace, dit-il à la fin de mon exposé, mais je vais vous démontrer qu'il ne servirait à rien de persévérer dans vos allégations fallacieuses et totalement inutiles : le 13 juin dernier, vous vous êtes rendu chez *Close-Hydro* pour un premier rendez-vous et, le mardi 10 juillet exactement, vous y êtes retourné à dix heures quinze précisément !... » Il prit un temps avant de me fixer dans les yeux en proférant solennellement dans un français impeccable: « Si vous me répondez, monsieur Guède, que c'était pour une

simple visite de courtoisie ou par simple curiosité - sachant que l'entreprise allait fermer définitivement seize jours plus tard - je vous reconnaîtrai sans hésitation un sens aigu de l'humour..., mais je déplorerai surtout que vous négligeassiez à ce point l'art d'être grand-père ! »

- Putain, j'étais sur le cul ! Finie la partie de cache-cache. Il venait de proférer à mon encontre des menaces à peine voilées. Le temps n'était plus au doute : j'étais en danger de mort ! Et tout ce qu'il venait de dire était rigoureusement exact.

- Quoi ? , s'exclame Tania, déroutée, tu serais donc un espion ?

- Ça t'étonne hein ? Évidemment, non. Depuis quelque temps, j'envisageais de quitter ma boîte ; les prises de décision aberrantes de nos politiques n'obéissant jamais aux impératifs logiques de l'écologie m'avaient peu à peu éloigné de ma passion pour le Parc des marais. L'arrivée de l'hydrolien à Cherbourg, dans lequel je crois profondément, m'avait alors amené à envisager une reconversion qui, tout compte

fait, ne me semblait pas si éloignée de mes compétences. J'eus alors un premier contact téléphonique avec *Close-hydro* pour savoir si mon profil pouvait les intéresser. Puis, le 13 juin, je suis effectivement allé sur le terre-plein des Mielles pour rencontrer les responsables du projet en vue d'une embauche imminente dans leur usine d'assemblage d'hydroliennes. Malheureusement, le 10 juillet, j'y retournais pour apprendre la scandaleuse décision de la fermeture du bâtiment inauguré un mois seulement auparavant ! Ce qui rappelle au passage que les entreprises privées - qui n'ont en tête que le rendement financier - ne font aucun pari sur l'avenir à moyen ou à long terme, et démontre l'éclatant foutage de gueule du gouvernement qui nous promène depuis des lustres avec sa transition énergétique fantôme ! Comme par hasard, Hulot démissionnera un mois plus tard...

- Attends !..., souffle Eddie totalement abasourdi. Si je résume bien l'aventure, tu es embringué dans une histoire d'espionnage dans laquelle tu risques ta vie et au sujet de laquelle tu ne possèdes pas le moindre élément te permettant d'en sortir ?

- Vrai. A ce petit détail près que je possède quelques informations dont l'origine et la prise en compte individuelle ne m'ont pas

encore permis de faire les recoupements nécessaires à une tout autre compréhension.

- PUB !, s'écrie Tom soudainement en agitant les mains au-dessus de sa tête. N'oublie pas que t'as affaire à un public rompu aux formats commerciaux... Si t'as rien à vendre, tu vas passer pour un charlot...

Certains rient, d'autres crient à l'imposture. Tom est content de son aparté qui, une fois de plus, permet de relativiser l'importance du récit quand l'humour est en retrait.

Il est deux heures du matin. Gaby se lève pour aller chercher quelques bouteilles de crémant au frigo. Quelques blagues fusent, mais tout le monde attend la suite de ce que personne ne peut encore imaginer.

Avant que Gaby ne reprenne la parole, il revoit les images de son étrange semaine au point crucial de sa détention.

Un curieux sentiment d'abandon l'accablait tout autant qu'il le portait au-delà de ses habituelles capacités ; c'est sans doute à cet instant précis qu'une véritable psychologie de résilience se mit en place. Son libre-arbitre s'empara de l'analyse dont chaque élément l'aidait à se forger le mental adapté à sa redoutable situation. Et ceci malgré certaines divagations s'arrêtant sur cette liberté qui lui manquait tant, et qui lui inspirait des réflexions pourtant peu enclines à le préparer au mieux à un combat psychologique réussi.

La liberté, ce n'est pas de faire ce qui nous plaît, mais de faire ce qui ne nous plaît

pas !, se rappelait-il avoir débattu longuement et vivement dans d'interminables soirées, redonnant à l'objet sacré de ces controverses une valeur trop facilement galvaudée en la débarassant de ses parasites habituels que sont la pulsion et l'intérêt personnel. Mais de quelle liberté peut-on parler dans le cas d'individus asservis ? Qu'est devenue ma propre liberté aujourd'hui, au même titre que ceux, par exemple, qui n'ont pas les moyens financiers de leurs choix ou - pire - dont la pensée a été trop lourdement formatée ? La parole manipulée dispose de toutes sortes d'artifices pour que la propagande politique et la publicité puissent profiter de nos démocraties sans les alerter, transformant les citoyens en clients sous hypnose. Notre culture n'accorde aucune place à la compréhension des mécanismes communicationnels, aux procédés argumentatifs ou aux méthodes manipulatoires. Il est pourtant essentiel que nous sachions mieux pourquoi nous faisons les choses, comment nous formons nos opinions, ce qui fonde nos décisions. La censure, que l'on croyait abolie, a pris des formes nouvelles et inquiétantes. Que ce soit l'auto-censure (les médias, qui ne sont pas autonomes financièrement, défendent consciemment ou inconsciemment leurs intérêts) ou, plus grave en-

core, l'émergence d'une censure éminemment populaire. Il y a peu encore, elle venait d'en haut, de nos dirigeants politiques qui cherchaient à garder la main mise sur l'opinion publique ; aujourd'hui, étonnamment, la censure vient d'en bas, du peuple même, fractionné dans un communautarisme haineux qui se déchaîne sur les réseaux sociaux avec une inquiétante intolérance... Inacceptable et inouï ; pathétique même quand ce sont nos propres flics qui luttent contre cette infâme répression ! Que peuvent en effet penser les dessinateurs de *Charlie hebdo* bénéficiant aujourd'hui d'un garde du corps pour pouvoir assurer leur libre expression ? Le monde est en mouvement permanent et doit sans cesse s'adapter afin d'assurer l'autonomie réelle des individus, la paix sociale commune et éviter sa dangereuse fragmentation. Ce que les Politiques n'ont pas vu, ou pas voulu voir, c'est qu'en cinquante ans la société s'est profondément transformée. En cinquante ans, nous avons subi des tsunamis technologiques (maths, physique, biologie, informatique...) qui bouleversent notre vie alors que nos structures et notre système politique n'ont pas bougé. La matrice catholique a pratiquement disparu, le mariage n'a plus du tout la portée qu'il avait tandis que le divorce a

largement pris ses marques et que les naissances hors mariage sont devenues la norme. L'IVG est entré dans les mœurs, l'homosexualité a été reconnue, le mariage gay officialisé, la PMA et la GPA sont en passe d'être légalisées. Un nouveau rapport au corps bouleverse nos pratiques (incinération, tatouage, sexualité) et la hiérarchie des espèces est remise en cause (montée en puissance de la cause animale). Politiquement, le parti communiste (25 % des voix à son apogée) a pratiquement disparu tandis que le Front National non seulement ne se cache plus, mais est devenu la deuxième force du pays. L'influence des mass médias s'est écroulée au profit des réseaux sociaux et la montée en puissance de l'individualisation a disloqué la matrice culturelle commune. Par ailleurs, l'abandon du service militaire a sonné le glas du brassage social déjà bien mal en point avec la ghettoïsation des immigrés. Quant au tissu urbain des grandes villes, qui a remplacé une société majoritairement rurale, il est totalement bouleversé à cause du prix des loyers excluant les bas salaires qui ont dû s'expatrier en périphérie (voire pire), laissant le champ libre à une « élite » déconnectée des réalités...

Sa radio, branchée sur France-culture à cet instant précis, diffusait dans le cadre d'une

émission scientifique quotidienne une réflexion sur ce qu'on nomme aujourd'hui la troisième révolution industrielle. Celle de l'informatique, qui va de l'internet aux logiciels en passant par l'imprimante 3D...

« Noooooom de Dieu ! », avait-il alors soudain juré...

L'ambiance de la soirée, quelque peu plombée par les dernières révélations de Gaby, monte au rythme des bulles du délicieux breuvage. En fait, comme l'avait annoncé Tom avec sa page de pub fictive, une sorte d'interlude faisant office de pause salutaire s'établit spontanément. La soirée semble prendre un deuxième souffle qui débute avec la mise au lit des enfants dont l'exceptionnelle autorisation de veiller tard vient de prendre fin.

- Il est marrant ton gamin, dit Marco à Eddie. Toujours en train de m'imiter.

- Ouais, je lui ai pourtant demandé de ne pas faire l'idiot, réplique-t-il, pince sans rire.

Marco, beau joueur, sourit mais prend immédiatement sa revanche.

- Le problème avec les enfants, c'est qu'on ne sait jamais s'ils imitent les autres ou s'ils expriment leur appartenance génétique...

Eddie rigole de bon cœur et clôtüre la passe d'armes en ajoutant qu'il en serait fort étonné, car là où il y a de la *gêne* il n'y a pas de plaisir...

Éva et Gaby débarrassent la table, aidés de Véronique et Marie. Pat' et Tania font quelques pas de danse. Tom en profite pour draguer Blandine, resplendissante dans sa robe d'organdi tango.

- Puis-te faire la cour ?, lui demande-t-il hardiment, tout en posant sa main sur sa hanche.

Instantanément, elle se tourne vers lui et le fixe dans les yeux:

- Tout à fait : commence donc par y passer le balai !

Tom part dans un grand éclat de rire qui cache mal son dépit.

- J'te parle pas d'épousseter, mais d'épouser, parvient-il à répliquer pour ne pas perdre pied.

Eddie, son mari, qui n'est pas loin et qui a tout entendu, vient à son secours en lui glissant à l'oreille :

- Dans les deux cas, t'auras affaire à une cochonne...

Blandine joue les effarouchées.

- Ah, quelle solidarité dès que la discussion s'instaure au-dessous de la ceinture !, s'indigne-t-elle. Si vous pouviez parvenir au même consensus autour des grands axes qui menacent l'existence...

- *Comme les parties de cul fines*, par exemple ?, demande Tom.

Blandine jette l'éponge en s'empresant de rire pour ne pas pleurer d'un sujet dont personne ne mesure vraiment l'ampleur des dégâts ; celui de la pollution et de ces particules fines qui tuent chaque année autant que l'alcool et dont une personne sur dix est victime.

- Allez, sois indulgente envers nous, lui enjoint son mari, hypocritement. Et arrête de défendre sans cesse la cause de l'égalité entre les hommes et les femmes... Il vous suffit de coucher pour réussir, tandis que nous il nous faut réussir pour éventuellement coucher !

- Question d'honnêteté, s'insurge-t-elle après un court instant de réflexion. *Compromis*, chose due, avait un jour dit Coluche !...

- Oh, oh, s'esclaffe Tom en riant. Là, tu te planques derrière une formule pour avouer votre dépendance au sexe masculin.

- Pas du tout. Parce que si tu enlèves les obsédés, les machos et les pathologiques, il reste qui ?

- Bien joué Blandine, ne peut s'empêcher d'admirer son mari. Et Beaupin, tu le mets où sur ta liste de démiurges ?

- Oh, lui c'est pas compliqué, coupe Tom, instantanément, c'est un mec qui se cache derrière son nom : demande-toi quel est son féminin !

Gros éclats de rire du petit groupe auquel s'étaient joints Marco, Fiona et Rachid.

Dans la cuisine désertée, Gaby enlace Éva avec une affection qui jugule le désir ; ce dont il n'a pas forcément conscience...

Comme si un mot d'ordre commun avait été lancé, chacun reprend sa place autour de la table. Trois bouteilles de crémant, minutieusement réparties, trônent dans des sots à glace à l'effigie d'une grande marque de champagne tandis qu'une cafetière et une théière opèrent la liaison à ce relatif rangement. Gaby s'éclaircit la voix, balance une petite blague provocatrice et enchaîne.

- Lorsque mon interlocuteur revient le lendemain, ma vision des choses a complètement changé. Mon attitude également. Je suis éreinté, car je n'ai pas dormi de la nuit où j'ai passé mon temps à placer les dernières pièces du puzzle qui hante mon imaginaire.

- Huummm, ça sent le sensationnel à plein nez, ne peut s'empêcher d'ironiser Tom qui

n'avoue toujours pas qu'il en sait plus que les autres...

- Je vais essayer de vous synthétiser efficacement ce qui, à ce moment là, bouleverse complètement la donne. UN, ma rencontre avec la victime est tout à fait accidentelle : elle n'est point, comme le subodore mon ravisseur, un acte délibéré de ma part pour lui extraire des informations ni un acte agressif de sa part, à lui, comme elle me le laissa entendre ce jour là. DEUX, le discours de mon accidentée me semble incohérent de par son mauvais français, mais surtout de par le contenu du sujet qui ne cadre pas au lieu et à l'instant. Avec mon anglais approximatif, j'ai compris : coût, technologie, imprimante, hydrolienne, et ce que je croyais être la société industrielle Spie alors qu'en fait elle me parlait d'espion (Spy) !

- Excellent, se gausse Bob, en dévisageant les autres avec délectation.

- TROIS, j'apprends, grâce à mon ravisseur, que le cœur de l'énigme se situe chez *Close-hydro* avec qui il me soupçonne d'entretenir des relations suspectes. QUATRE, survient cette fameuse soirée où j'entends parler à la radio de l'imprimante 3D qui, grâce aux techniques innovantes utilisant une panoplie de maté-

riaux nouveaux, est en train de révolutionner le monde industriel. D'autant plus, avait ajouté un des scientifiques présents sur le plateau, que des objets de grande taille doivent pouvoir maintenant être produits par la technologie du *contour crafting*...

Gaby se tait.

Personne ne bronche.

Il poursuit alors :

- Ça fait tilt immédiatement ! : *Close-hydro* ferme ses portes parce que ses dirigeants constatent un « décalage entre l'offre technologique et la demande du marché » et parce qu'ils prétendent avoir affaire à un « système de subventions qui n'apporte pas d'aides directes aux constructeurs pendant les phases de développement ». En clair, ils pensent que ce n'est pas assez rentable. Or, voilà que soudain l'imprimante 3 D, jusqu'ici balbutiante, révèle des possibilités d'une autre dimension pour permettre de dupliquer leurs produits à très bas coût !... Il ne m'est plus difficile de comprendre ce que mon accidentée est venue proposer à une société d'assemblage d'hydroliennes en liquidation dont le bâtiment flambant neuf trône encore orgueilleusement sur la zone industrielle.

- Et lorsque tu comprends tout ça, quelle est ton attitude ?, demande Fiona.

- Je prends peur, car je sais désormais que je ne peux plus rien faire pour ma défense. Je suis embringué malgré moi dans une histoire d'espionnage industriel pour laquelle on me prête un rôle que je n'ai pas tenu. Si je continue de nier, je risque peut-être ma vie, ou tout au moins mon intégrité physique, et si j'accepte de rentrer dans leur jeu que puis-je avouer que je n'ai pas fait ? Je gamberge alors toute la nuit sur une éventuelle porte de secours ! Que je ne trouve pas, bien sûr. Je décide alors de leur faire croire, maintenant que je cerne l'enjeu, que je possède des informations afin de les négocier au mieux.

- Oh, putain, jeu dangereux, s'exclame Rachid, effaré.

- Ouais, t'as raison, mais je ne m'en rends pas compte à cet instant. En fait, je ne prends en considération que les éléments pouvant prolonger ma survie, donc me permettant de gagner du temps...

- Pari gagnant, quoi qu'on en dise !, constate Marco avec réalisme et ferveur.

Gaby réfléchit un court instant.

- Je n'ose imaginer ce qui aurait pu se passer si j'avais fait un autre choix... Aujourd-

d'hui, je suis libre (il hésite deux ou trois secondes tout en levant les yeux au plafond) parce que je ne leur ai pas donné l'occasion de m'éliminer... (la fin de sa phrase se perd dans sa gorge nouée).

- OK, conçoit Pat' assez bluffé qui tente de dédramatiser, mais qui sont tes ravisseurs ?

- Des espions ou des contre-espions, je n'en sais rien. De deux choses l'une : ou ils défendent un process industriel novateur ou ils cherchent à le pirater ! En revanche, ce dont je suis quasiment certain, c'est qu'ils viennent du même endroit que mon accidentée : comme elle, ils parlaient une langue avec un accent que j'attribuerais volontiers à un pays de l'Est.

Gaby revit son périple en le racontant. Les mêmes émotions le submergent et sa mémoire ne lui épargne pas les remises en cause que suscita son tortueux parcours. Il mesure toute la relativité d'une vie en proie aux exigences d'une volonté autre que la sienne, ayant eu le temps de s'interroger sur toutes ces existences qui, à quelque titre que ce soit, ne s'appartiennent qu'indirectement.

- C'est comme la voiture électrique ! , lance-t-il pour répondre à une interrogation de Tania ; symbole du grand foutage de gueule de ces fallacieux paradigmes censés révolutionner le monde écologique de demain. Emblème tarte-tuffe qui, dans un monde fini en voie de disparition à cause d'une croissance infinie, serait la solution à nos excès consuméristes. La

belle affaire ! C'est oublier les besoins considérables en ressources naturelles que nécessitera la mise en œuvre massive des batteries, ainsi que la question de leur fin de vie qui viendra nécessairement polluer durablement notre univers. Mais, surtout, et c'est pour ça que je la cite, on oublie de dire qu'une voiture électrique ne dit et ne résout absolument rien de nos choix énergétiques dont elle n'est que l'inexorable reflet. En effet, un pays dont la source d'énergie est le charbon aura une voiture électrique... au charbon !

- Si je comprends bien ta métaphore, lui lance Véronique, notre vie ne nous appartient pas et nous échappe à notre insu ?

- Ouais, dit-il très évasivement. Et il y a d'autres trucs qui me font chier pour lesquels on ne pourra jamais rien faire, qu'aucune loi démocratique ne pourra jamais corriger. Alors que j'arrive à accepter qu'un fantoche soit élu avec 50,1 % des suffrages en regard du principe de démocratie (ce qui sous-entend néanmoins que 49,9 % des électeurs ne sont pas d'accord avec lui), hé bien quand je me balade dans la nature, un seul con qui balance sa bouteille vide ou ses papelards souillés pourrit la vie de tous. C'est injuste, non ?

- Et, c'est quoi le rapport avec tes espions ?, intervient Marco en débouchant une énième bouteille de crémant qu'il est allé chercher lui-même à la cave.

Gaby sourit.

- Je ne sais pas s'il y en a un, mais je peux vous dire que tout ce que je vous raconte je l'ai ressenti au plus profond de moi-même, et à un degré que je n'avais jamais éprouvé. La privation de liberté dans de pareilles circonstances te change la vision normale des choses. Et quand tu mesures enfin la réelle dimension du danger, tu te dis que si tu t'en sors ta vie va changer.

- Justement, reprend Pat' à propos, comment en sors-tu ?

- Ça reste un grand mystère... Un beau jour - et le terme beau n'est pas trop fort - mon ravisseur vient me voir pour m'annoncer que je suis libre ! Après une semaine de détention au cours de laquelle il a cherché à me faire jouer un rôle que je n'avais pas, il se montre magnanime et m'ouvre les portes de la liberté sans autres explications que ce sibyllin commentaire : « Vous savez, Monsieur Guède, la vie n'est pas toujours en conformité avec les aspirations que chacun place en elle ; un jour elle vous gâte, et le lendemain elle peut vous ôter

injustement ce que vous n'aviez même pas osé demander ». Un de mes geôliers me remit une cagoule et me transféra dans un véhicule qui me ramena à Cherbourg devant l'hôpital Pasteur, à l'endroit exact où je disparaissais quelques jours plus tôt.

- Mais c'est incroyable, s'insurge Eddie, incrédule ; il faut bien un élément nouveau pour expliquer un tel changement d'attitude.

- Ouais, c'est évident. Je ne vois que deux possibilités : ou ils ont acquis la certitude que je n'y étais pour rien..., ou bien ils ont retrouvé la fille... En tout cas, je *fuguais*...

- En fait, tu l'as toujours été !, ne peut s'empêcher d'ironiser Tom.

ÉPILOGUE

Le printemps devance l'appel et illumine, comme souvent à pareille époque dans notre doux Cotentin, les aubes de ces premiers jours épatants qui font de mars le prophète illusoire d'une saison d'exception.

Nous sommes à quelques jours de la mise en œuvre du Brexit, les Gilets jaunes sont toujours dans la rue, de pâles élections européennes se profilent, la planète continue de se dégrader et, bientôt, les Catherine Deneuve, Jean-Paul Belmondo, Harrison Ford, Jane Fonda et autres has been vont faire de la croquette un véritable festival de *cannes*... Gaby, quant à lui, tente de retrouver ses repères que l'actualité ne lui a pas abandonnés sans heurts depuis son récent retour.

Les Gilets jaunes ne sont plus que l'ombre d'eux-mêmes. Violences, comportements anti-démocratiques, anti-sémitisme, et même exclusions au sein de leur propre mouvement sont devenus la marque de fabrique d'un élan en perdition, lâché par l'opinion publique et radicalisé par les Drouet, Nicole, Chalçon, qui ne sont que les disciples des Chouard, Soral, Dieudonné et autres complottistes xénophobes. Quant à ce pauvre Rodriguez, il est devenu malgré lui l'insignifiant pantin d'une foule abrutie. Macron, pendant ce temps là, fait son show. Avec une facilité déconcertante, il retourne les maires - qu'il avait pourtant méprisés - lors d'un grand débat où il mouille la chemise et prend des risques incroyables en admettant des avancées sociales significatives. Tous les partis politiques, de droite comme de gauche, n'attendent pas le résultat de cette exceptionnelle consultation pour condamner l'exercice qu'aucun n'aurait eu le courage et la compétence d'initier. A cause d'eux, le pays se populise, exposant la République et la démocratie à de sombres échéances. A tous ces Français qui couchent dehors ou dans leur voiture, à tous ces agriculteurs et toutes ces femmes seules avec leurs enfants qui tentent de survivre chaque mois, à tous ces

handicapés désocialisés, à tous ces petits retraités qui n'attendent plus que la mort après une dure vie de labeur, j'espère que le Chef de l'État fera le geste qui boboïsera ceux qui n'ont pas su résister au piège de la consommation et qui en veulent toujours plus...

Dans la rubrique des catastrophes annoncées, le Brexit est lui un modèle du genre. Après trois années d'un vote irresponsable et manipulé (comme pour l'élection de Trump aux États-Unis, *Cambridge analytica* a faussé le résultat avec des données siphonnées à Facebook), le parlement britannique ne parvient pas à se mettre d'accord sur les conditions de son suicide. Ce Brexit est une catastrophe, une indécence et une chance ! Une catastrophe, parce que tout le monde va y perdre, Anglais comme Européens ; une indécence, car les Britanniques qui bénéficient déjà d'un statut particulier au sein de l'Union ont le culot d'en vouloir encore plus sans contre partie, se croyant encore un empire victorien ; mais une chance aussi, car c'est grâce au Brexit que pour la première fois vingt-sept pays se montrent solidaires (contre ces mêmes Britanniques qui pensaient pourtant faire tâche d'huile), démontrant ainsi contre toute attente l'attachement des Nations, pourtant méfiantes, à cette singu-

lière institution. Excellente publicité pour l'Europe..., même en Angleterre où auparavant aucun drapeau bleu étoilé n'avait été exhibé ! N'ayant plus le choix de renier une démocratie qui leur est chère, les Anglais vont devoir quitter une Europe... qu'ils s'empresseront de rejoindre à genoux !...

Cette injuste, incohérente, technocratique, financière, mais indispensable Europe qu'il faut défendre à tout prix ! Comment peut-on encore se tromper d'objectif et confondre les enjeux ? L'Europe est comme la France, à l'image de la mondialisation : gouvernée par le néolibéralisme que l'on ne cassera pas avec des bulletins de vote. En revanche, voter non à l'Europe peut avoir de graves répercussions car plusieurs pays affichent une avancée significative du populisme - ce terme qui ne veut pas dire grand-chose sinon que les gens refusent de plus en plus l'autre et qu'ils se replient sur eux-mêmes, prêts à céder aux sirènes de partis fascistes et xénophobes attisant la haine et poussant à la violence. Depuis qu'elle existe, l'humanité a passé 95 % de son temps à faire la guerre ! Ne serions-nous pas dans une simple parenthèse ?

Quant à l'état de notre planète, à qui l'on ne propose que la voiture électrique comme

leurre écologique, les experts prévoient tout simplement la disparition prochaine d'un million d'espèces animales !... Presque plus d'insectes, donc beaucoup moins d'oiseaux, donc moins de mammifères, et ainsi de suite jusqu'à ce stupide humain à qui l'on a pourtant donné le « logos » (la raison) et qui refuse de modifier son comportement irresponsable - sachant pourtant que toute disparition de civilisation est caractérisée par un problème environnemental et un accroissement des inégalités...

Gaby et Éva ont repris le cours normal de leur vie, et, trois mois après leur invraisemblable aventure, déploient des trésors d'inventivité pour classer une période dont tous les stigmates n'ont pas intégralement disparu. Ce soir là, Éva fait très fort.

- Chéri, et si on avait un deuxième enfant ?

Gaby, sous le choc, en perd ses moyens.

- Mais, mais... Éva, bafouille-t-il, tu sais bien que l'on ne peut pas en avoir, sauf à adopter.

- Justement, j'avais pensé que...

Gaby n'attend pas la fin de sa phrase.

- Chérie, tu ne te rappelles pas la galère que ce fut avant, et aussi après lors de cette déchirante scène avec la mère biologique ?

- Justement, j'avais pensé... à la PMA ou à la GPA !

Gaby est K.O. debout (bien qu'il soit assis).

- Tu n'es pas sérieuse, j'espère...

- Et pourquoi ça ? Tu es bien le premier à déplorer que la société n'ait pas suivi les avancées technologiques de ces dernières années !

- Avancées, oui. Technologiques, pas forcément. Tu touches là à un vrai problème de société que l'on ne règle pas au comptoir du café du commerce et qui ne peut se contenter de valider aveuglément la science.

- Tout ce qui touche à la société en est là, et c'est bien pour ça qu'on n'avance pas !

- Pas faux ! Nous avons un véritable problème de démocratie avec ce type de sujet qui devrait faire l'objet d'un débat éclairé suivi d'un référendum - comme ça aurait dû être le cas pour le nucléaire et comme ça devrait l'être pour l'écologie et l'intelligence artificielle.

- Donc, tu es contre ?

- Je ne suis ni pour ni contre. Mais j'ai du mal à être pour car, même si je sais qu'il existe aujourd'hui de belles histoires avec ces édifiantes pratiques, un enfant n'est quand même pas une marchandise ; et je pense que

notre égoïsme devrait parfois se heurter au refus catégorique d'une société responsabilisée. En un mot comme en cent, faire passer le droit de l'enfant avant le droit à l'enfant.

- Tu parles de la PMA ou de la GPA ?

- Des deux, mon général ; même si je sais que la PMA a des enjeux moindres. Il n'empêche qu'elle mènera tout droit à l'eugénisme. Par ailleurs, étant contre les OGM, à quel titre puis-je défendre la PMA ? Mais le pire n'est pas là. La vraie menace est de se rendre compte qu'accepter la PMA c'est admettre de facto la GPA, car on ne pourra pas refuser aux hommes ce que l'on va accorder aux femmes ! Ce qui inévitablement aboutira à la marchandisation du corps, qui n'est quand même pas un « bien » comme un autre et que quelques philosophes à l'instar de Kant ont brillamment sacralisé. Nous sommes là dans un débat d'une complexité énorme qui ouvre des portes insoupçonnées. Le gros argument mis en avant est l'avancée de la société, effectivement très différente d'il y a cinquante ans avec la mutation de la famille. On nous dit désormais qu'un enfant peut se passer de père ou de mère, que le rôle de la mère n'est pas spécifique, celui du père non plus ; et donc

qu'un enfant peut avoir deux pères ou deux mères...

- Et t'en penses quoi ?

- Que nous n'avons pas le recul nécessaire pour en juger péremptoirement. Par ailleurs, on sait aussi que notre société réclame, à juste titre, l'égalité homme-femme. Alors, prenons le cas de deux compagnes féminines qui un jour voudront divorcer. Qui aura le droit de garde, puisque les juristes nous affirment qu'elles auront toutes deux le même droit sur l'enfant, qu'il n'y aura pas de priorité à celle qui aura enfanté. Or, aujourd'hui dans un couple hétéro, c'est clairement la femme qui a le droit de garde, dénonçant ainsi un droit de propriété ou trahissant l'importance du rôle de la femme dans un foyer ! Mais là, on repart à la case départ... Après : quid de l'anonymat des donneurs que l'on parle sérieusement de lever ? Voilà des pères virtuels qui vont se trouver confrontés à de nombreuses responsabilités en tant que géniteur, parent, responsable juridique, éducateur et autres. Comment ne prendraient-ils pas peur ? Ils seront donc moins nombreux, et on ira fatalement vers la marchandisation du don qui existe déjà dans certains pays où il est possible de choisir certains critères poussant à l'eugénisme. Une fois de

plus, n'oublions pas que l'enfant doit rester le centre du débat, et ayons toujours à l'esprit qu'il voudra forcément un jour ou l'autre savoir d'où il vient, posant ainsi l'épineux problème de la filiation.

- Conclusion ?

- Un débat sérieux doit s'ouvrir et dire son nom : doit-il être médical ou sociétal ?

Éva n'insiste pas ; elle a bien compris dans lequel s'inscrit l'éthique de Gaby...

Fabio est redevenu un enfant comblé auprès duquel son père s'efforce de compenser une injuste absence. Les primevères et les jacinthes tapissent les talus des chemins creux empruntés au gré de leurs euphoriques sorties, même si le temps, brièvement estival, n'est pas toujours au rendez-vous. Fabio, qui ne ressent plus l'inconscient malaise de l'abandon, s'émerveille bruyamment d'une nature en pleine métamorphose tandis que Gaby peine à contenir ses angoisses entre deux échanges volubiles avec son fils. Cette nature qui le fascine le réconcilie avec la vie quand il la parcourt, comme elle le terrifie encore s'il se projette dans l'avenir. Malgré de louables efforts, les écosystèmes ne sont pas respectés et ne peuvent garantir l'indispensable biodiversité. Embrassant d'un re-

gard défait tous ces champs remembrés, orphelins de leurs haies salvatrices, et que des engins mécaniques ont retourné en d'innombrables sillons, il se dit que le retour à l'ordre naturel n'est pas assuré. Nos pesticides et nos engrais chimiques ont détruit non seulement nos abeilles, mais les vers de terre et autres sous-marins biologiques hautement habilités à assurer le labour naturel de terrains d'autant plus fertiles que la main de l'homme ne s'en mêle pas. Le bio connaît un formidable essor, mais le système capitaliste néo-libéral, anthropophage sans limite ni éthique, s'empare du marché peu à peu et risque de récupérer un modèle qui ne porte pas ses valeurs. Car le bio, ce n'est pas que des produits sans pesticides et sans engrais chimiques ; c'est aussi tout un mode de vie respectant les saisons (afin d'éviter de chauffer les serres, notamment), c'est le choix d'un circuit court respectant l'empreinte écologique et assurant la survie des agriculteurs, c'est le refus du calibrage des fruits et légumes induisant un gaspillage inadmissible, et c'est aussi l'exclusion du marché noir et de l'exportation des êtres humains. Sans parler de sa convivialité à mille lieues des grands producteurs totalement anonymes, et donc non responsables de leur qualité inexistante. Dur, dur

de quitter ce monde réduit au seul marché où libéralisme, mondialisation et technologie sont les mamelles de la déshumanisation d'une société à laquelle on ne propose plus que des algorithmes pour résoudre sa spiritualité ! « Le vieux monde se meurt, le nouveau monde tarde à apparaître, et dans ce clair-obscur surgissent les monstres », disait si justement Antonio Gramsci.

- Allez, Fabio, on va chercher maman et on file chez Tom et Marie où « Petite fleur » doit t'attendre avec impatience.

Fabio, qui n'est pas un enfant compliqué, s'en réjouit sans réserve et part au quart de tour au point de négliger de dire adieu aux deux ânes à qui il expliquait l'art de vivre en prairie, et qui le regardent partir avec une évidente incompréhension.

En ce lundi de Pâques capricieux, le ciel s'obscurcit et se dégage avec la même instantanéité, découvrant par intermittence le jubilatoire rivage côtier qui mène à Barfleur. Sur le port, la méprise est totale, et les bateaux au mouillage chavirent sur le côté comme autant de navires échoués après un terrible raz-de-marée. Au loin, sur l'horizon, le ciel se déchire pour laisser filtrer l'intense puits de lumière qui fait croire à l'insensé déluge. Tom et Marie

ont dressé la table dans la véranda dans laquelle un soleil même fragmenté permet d'y séjourner confortablement. Mais, à peine installé, Gaby éternue quatre fois d'affilée.

- Tousse pour un, rhume pour tous, lui lance Tom, sans concession.

- Déconne pas, j'ai les sinus à moitié bouchés.

- Ouais, on dirait bien un *nouveau-nez*...

Gaby se marre.

- J'avais espéré y échapper cette année ; ce qui, comme l'indique sa conjugaison, eut été plus que parfait !

Tom apprécie la pirouette élégamment élaborée, et passe à autre chose.

- Alors ? Qu'as-tu pensé de la sortie de l'excellentissime Gaudin - ce maire de Marseille qui, après le pape traitant de malades les homosexuels et Salvini prévenant les émigrés que la belle vie est finie -, vient de demander aux victimes de sa négligence (logés provisoirement à l'hôtel car leur immeuble s'est effondré) de quitter les lieux parce que la saison touristique va commencer ?

- Qu'on vit une époque formidable où l'humanisme fleurit ! Je continue de dire que c'était pas mieux avant, mais j'ajoute que ce sera pire après ! La collapsologie, qui est l'étude

de l'effondrement de notre civilisation industrielle, étudie sérieusement ce phénomène auquel participe activement ce genre de fumiers irresponsables. En France, c'est bien connu, il n'y a pas de corruption, seulement des lobbys et des conflits d'intérêts...

- N'oublie pas non plus le crétin de LREM qui, pour répondre au problème posé par les chasseurs risquant de blesser des vététistes durant la période de chasse, a suggéré d'interdire... le VTT !

Gaby éclate de rire.

- Ah ouais, ce député *con sidéré* !... Comme dirait Coluche : la France va mieux ! Pas mieux que l'année dernière, mais que l'année prochaine... Tu sais, je m'interroge beaucoup sur l'attitude à adopter aujourd'hui. Les extrêmes se rejoignent (Mélanchon ne vaut guère mieux que Le Pen, l'un accusant le complotisme, l'autre les immigrés) et le reste des courants politiques (PS et LR compris) est à la dérive. C'est inédit et potentiellement dangereux. Regarde des mecs comme Romain Goupil et Daniel Cohn-Bendit, qui sont Macron compatibles, ils défendent pourtant fermement de vraies valeurs humanistes. Leur position sur les immigrés et sur l'Europe est sincère et tout à fait respectable. Alors, ne faudrait-il pas discuter

sur des valeurs communes, oublier les différences et négocier sur d'autres bases moins politiques ? Le capitalisme, par exemple, ne peut-il pas être revisité ? Avant Thatcher et Reagan, tout le monde vivait avec beaucoup moins de frustrations et d'inégalités. Je ne crois plus au Grand soir, je sais qu'il n'arrivera pas ; et je ne veux à aucun prix brader les valeurs de la République, qui me semblent menacées.

Il marque un temps d'arrêt avant de déplorer :

- La solution est pourtant à notre portée : se rendre enfin compte que c'est nous qui avons le pouvoir ; celui de changer les choses sans compromissions politiques, en modifiant tout simplement nos habitudes !

Tom et Marie sont les amis intimes d'Éva et Gaby. Ils se connaissent parfaitement depuis les nombreuses années de leur complicité cotentinoise. Marie est sans doute celle qui a le plus souffert de l'avatar infligé à leur couple ami, car elle n'a pas le flegme britannique de son époux. Aujourd'hui encore, elle s'interroge sur les conséquences d'une douloureuse parenthèse qui, d'après elle, n'a peut-être pas dit son dernier mot.

- Mais tu n'as pas peur, toi Gaby, après le dénouement sibyllin de ton invraisemblable scénario ?

- Moi ? Citoyen lambda, que veux-tu que je risque ?

- Tu as quand même bien été au contact rapproché d'inquiétants barbouzes ! Tu devrais porter plainte chez les flics.

Gaby ne peut s'empêcher de sourire.

- Demande donc à Boulin, De Broglie, Fontanet, De Grossouvre et autre juge Renaud, qui sont d'une tout autre notoriété, ce qu'ils en pensent, lâche-t-il avec une certaine ironie. Leur disparition interlope n'a pas plus motivé les services de police aux ordres d'une certaine vérité.

- En veux-tu à tes ravisseurs, au moins ?

- Non. Même pas. Ils se sont gourés sur mon compte. C'est déplorable et j'en ai souffert, mais c'est bien moins grave que ce que font sciemment aujourd'hui nombre d'individus qui distillent gratuitement la haine et s'en prennent physiquement à des gens qui ne sont pas comme eux parce qu'ils présentent une différence pourtant source de richesse. C'est ainsi que se développent dangereusement l'homophobie, l'islamophobie, l'antisémitisme et toutes sortes de racisme. On vit une époque qui ne supporte plus la nuance. Tout raisonnement est devenu binaire : ou tu es avec moi, ou tu es contre moi ! Alors que, bien évidemment, la quintessence de la vie se niche dans la déclinaison de la pluralité. Dans la vie, rien n'est tout

mauvais ou tout bon. Tout est question de dosage afin de mettre le curseur au bon endroit. Un poison peut soigner comme un médicament peut tuer... La société en est venue à se cloisonner en communautés qui, partant du principe précédemment énoncé, se regardent en chiens de faïence, pour ne pas dire en chiens enragés. Qu'elles soient raciales, religieuses, ethniques, sexuelles, écologiques, sociologiques ou autres, ces communautés développent la haine qui remplace peu à peu la fraternité et devient le leitmotiv d'une idéologie intégriste. Comment des confréries religieuses peuvent-elles en arriver à s'entre-tuer pour garantir la divinité et la miséricorde d'un supposé prophète ?... Ne devrait-on pas plutôt se poser la question : n'y a-t-il pas danger à fragmenter la société ? Émigrés, vieux, croyants, malades, politiques et tant d'autres ne trouveraient-ils pas meilleure réponse à leurs vicissitudes au sein d'une société inclusive ? Pourquoi ne pas appliquer à la lettre ce vivre ensemble si souvent revendiqué ? Créons des jardins d'enfants dans des EHPAD, logeons des immigrés dans des quartiers bobos, convions des juifs dans des mosquées et des musulmans dans des synagogues, par exemple... Et arrêtons de nous faire piéger. La structure même de nos démocraties, faisant la part belle

à ceux qui s'en emparent, nous élève les uns contre les autres. Riches contre pauvres, service public contre service privé, juifs contre arabes, étrangers contre nationaux, laïcs contre religieux, retraités contre actifs... Et pendant ce temps là, les nantis sont peinarde... Plutôt que de vouloir réduire les avantages de telle ou telle profession, de stigmatiser l'étranger bénéficiant d'une petite part de notre générosité, de vouloir faire la chasse aux quelques euros grattés par quelques assistés sociaux plus malheureux que fraudeurs, faisons bloc pour dénoncer les milliards qui échappent au service public (et donc à nous-mêmes) et engraisent les véritables tricheurs. Aujourd'hui, ceux qui gagnent un demi-million par mois ont réussi à convaincre ceux qui gagnent 1.500 euros que le problème vient de ceux qui gagnent 450 euros !

- T'as quand même laissé quelques plumes dans une affaire qui pourrait t'autoriser à te présenter comme une victime ou un perdant.

- Non. Je ne perds jamais, moi : « soit je gagne, soit j'apprends » !⁷

7 Nelson Mandela

Ce matin là, il fait beau.

Le temps a récupéré une apaisante stabilité permettant d'envisager la journée avec un optimisme raisonné.

Comme chaque matin, Gaby quitte son domicile à huit heures pour aller travailler tandis qu'Éva emmène Fabio à l'école avant de rejoindre son bureau. Un doux rayon de lumière percute son pare-brise et l'incite à chausser ses lunettes de soleil. Le chant aigu des oiseaux le plonge instantanément dans les rêveries de ses ambitieux fantasmes.

Durant quelques kilomètres, les vitres ouvertes et à vitesse modérée, il se laisse bercer par l'illusion d'une nature équilibrée aux imperceptibles dérèglements. Puis, arrivé sur la quatre voies, il allume son auto-radio dont la clé USB lui diffuse un génial morceau de Lee

Morgan. Il pousse alors le volume du son à la limite de la saturation et marque de sa main droite en mouvement la mesure cadencée de la musique adulée. Mais voilà qu'après *Side-winder*, s'enchaîne *Cornbread*, n'autorisant pas le moindre relâchement dans le battement de la mesure et son accompagnement choral improvisé, tandis qu'il quitte la grande route pour aborder le chemin vicinal qui le mène au Parc des marais.

Que se passe-t-il alors ?

Gaby ne saurait le dire. Mais sa voiture se retrouve soudain dans le fossé !

Bien sûr, son cœur s'emballe un peu, mais son sang froid ne le quitte pas... Jusqu'au moment où il aperçoit à la vitre du côté passager le visage d'une femme qu'il n'a pas oublié et qui lui dit, un peu à la façon de cette hilarante publicité Benetton de la fin des années quatre-vingt :

- Vous me reconnaissez ?

Achévé d'imprimer sur les presses
de l'Imprimerie Moderne de Bayeux
Z.I. 7, rue de la Résistance - 14400 Bayeux
Dépôt légal : 64848 - Septembre 2019

ISBN 978-2-9546213-7-1

imprimé en France